Circulation des
lettres

TRAITTE' DV MOVVEMENT CIRCVLAIRE DV SANG ET DES ESPRITS.

QVI EST LE PRINCIPAL DES TROIS moyens dont la Nature ſe ſert à perfectionner l'Homme.

Par Mᵉ. CLAVDE TARDY, Conſeiller & Medecin de Monſeigneur le Duc d'Orleans, Docteur Regent en la Faculté de Medecine à Paris.

Pudor incendit vires & conſcia virtus.



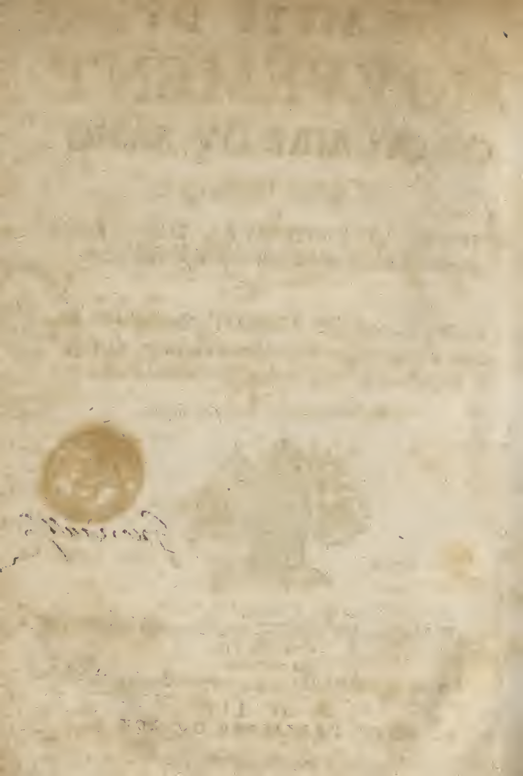


A PARIS,

Chez CHARLES DV MESNIL ruë S. Iacques à la Samaritaine deuant S. Yues.
Et au Palais
IEAN GVIGNARD au premier pilier dans la grande Salle.

M. DC. LIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.





A MONSIEVR GVENAVT DOCTEVR REGENT EN LA FACVLTE' DE MEDECINE DE PARIS.



ONSIEVR,

Il y auroit de l'injustice à produire en public vn Ouurage qui contient les veritables sentimens d'Hippocrate, & à ne les point faire paroistre sous l'adueu de vostre nom, puisque vous estes aujourd'huy le modelle des plus excellens Medecins, comme cet Autheur incomparable l'a tousiours esté iusqu'à nous: Car vous connoissez si bien les maladies & vous sçauez si parfaictement les moyens de les chasser, qu'il est vray de dire que vostre façon de guerir est entierement conforme à celle de

ce grand Genie. Nous aprenons de ſes eſcrits qu'il employoit les tithymales, la coloquinthe, l'hellebore & autres violens remedes, & qu'il en produiſoit des effects ſi extraordinaires & ſi merueilleux, qu'ils ſembloient ſurpaſſer les forces de la nature; & nous reconnoiſſons que c'eſt de vous que nous tenons l'induſtrie de dompter auec l'antimoine les maladies les plus rebelles, où les remedes doux ſont inutiles. C'eſt pourquoy, MONSIEVR, tenant d'Hippocrate & de vous ce que ie ſçay de meilleur, ie me ſens obligé de rechercher voſtre faueur contre la malice de ceux qui rejettent la veritable Medecine & de vous en offrir les plus ſolides maximes que i'explique. J'oſe eſperer de voſtre bonté que receuant ce petit Ouurage, comme vn teſmoignage aſſeuré de ma reconnoiſſance & de l'honneur que ie vous dois, vous me permettrez auſſi de publier que ie ſuis,

MONSIEVR

Voſtre tres-humble & tres-obligé ſeruiteur

TARDY.



PREFACE.

SAINCT AVGVSTIN dit que ce n'eſt pas vne arrogance que de chercher ou de dire la verité, ie l'ay cherchée dés l'âge de quinze ans dans les eſcris du grand Hippocrate & d'Ariſtote, auſſi bien que dans le ſein de la Nature, par vne inclination naturelle & curieuſe de ſçauoir toute choſe. Ie l'ay deſcouuerte & faict voir en pluſieurs ſubjects excellens, par vn trauail opiniatre & continuel de trente ans dans Paris, aux lieux publics & à la veuë de tous. Ie n'ay peu viure content de l'honneur d'eſtre Docteur en Medecine, ſi ce n'eſtoit dans l'Vniuerſité de Paris qui ſeule eſt capable de rendre l'honneur à la vertu, comme elle en eſt le ſejour. I'y voulus paroiſtre & y ſouſtenir la verité propoſant en public vne partie de mes remarques en trois theſes principales & quodlibetaires toutes remplies & tiſſuës de principes admirables & ſecrets du diuin Hippocrate, c'eſt à dire de la nature. Mais quoy l'enuie ioüa ſon jeu ; quelques-vns me firent paſſer pour vn arrogant inſuportable, & d'autres pour vn ridicule d'aduancer des principes & des propoſitions qu'ils croyoient ſans fondement, venuës de mon caprice, & en vn mot elles furent bien receuës de peu de perſonnes. La honte que i'en eus ioincte à la connoiſſance de mes propres forces me fit entrer dans vne indignation tres-iuſte. Aduerſus Creſc.

C'eſt pourquoy pour venger cette injure faicte à la Verité, ie mis la main à la plume & donnay en peu de temps au public deux traittez ſur deux points difficiles de la plus belle de mes theſes qui monſtre parfaictement la nature & la connexion de toutes les choſes qui font la ſanté & la mort, la maladie & la gueriſon, la concluſion eſt que le ſeptenaire n'eſt pas critique par ſa propre force. Dans le premier de ces Traittez i'examine par l'Analytique la propoſition de la theſe & i'eſclaircis trois demonſtrations qui la concluënt, ayant faict voir le bel arrangement de toutes ſes parties. En ſuitte ie monſtre que la definition de criſe qui commence la theſe eſt d'Hippocrate & meilleure que la vulgaire qui eſt celle de Galien, parcequ'elle eſt imparfaicte & compriſe en la mienne ; Enfin ie m'eſtens au long ſur toutes les parties de cette definition. Septenarius non eſt vi propria criticus.

Dans le second Traitté i'agite vne proposition de cette mesme these, qui est d'vne demie ligne tirée de la fin du troisieme corollaire, qui monstre la force sureminente du ternaire pardessus les autres nombres, & que le septenaire est composé de trois ternaires. La proposition est que l'infusion de l'ame de l'homme arriue du troisieme iour iusques au septieme à comter depuis la reception de la semence, & ne se faict iamais plustost que le troisieme iour, ny plus tard que le septieme, quoy qu'elle arriue tousiours en vn moment.

I'auois resolu d'escrire aussi exactement sur tous les autres points de cette mesme these, dont i'auois les matieres esbauchées, & d'acheuer vn ouurage qui pourroit estre souhaité par les sçauans qui verront ces eschantillons; mais ie m'aperceus que ce stile estoit vn peu trop releué pour plusieurs de qui ie voulois estre entendu. C'est pourquoy quittant la science des crises ou des guerisons que la nature faict d'ellemesme, ie m'apliqué à parler de celles que l'art de la Medecine enseigne, & ie mis au iour la methode de purger d'Hippocrate ou pour mieux dire sa practique entiere comprise en la derniere de mes theses, à laquelle selon l'ordre de l'escole i'auois presidé quelques mois auparauant.

L'année 1646. suiuant le mesme project i'enseigné publiquement en nos Escoles mes Commentaires sur le Liure qu'Hippocrate a faict des maladies des filles, où ie fis voir que tous ses raisonnemens preuuent la circulation du sang, où la supposent pour principe & pour fondement, & ont esté mis au iour en l'année 1648. Or dés l'année 1642. i'auois ietté les fondemens de cette doctrine & demonstré par la premiere these que ie soustins, n'estant encore que Bachelier; que la circulation des Cieux & du Soleil engendre toutes choses & les faict estre, agir & mouuoir en circuits.

Ce mouuement produit tous les autres, il leur sert de borne & de regle estant seul egal, exempt de limites, tousiours en son commencement aussi bien qu'en sa fin, il est seul capable de durer eternellement & de donner l'estre à sa mode auec vicissitude à toute chose, comme toutes choses l'imitent & le representent en ce qu'elles peuuent. Car non seulement tous les corps se forment en rond & principalement ceux des animaux, mais aussi toutes leurs parcelles dans lesquelles les esprits, le sang & les autres humeurs auec les maladies qui en naissent, les symptomes & leurs crises, où leurs guerisons s'agitent en cercle, afin que tout se face à l'imitation de l'Vniuers & de Dieu mesme. La preuue de cette these que i'ay soustenuë le premier dans l'Vniuersité de Paris commence par là, elle continuë par la generation de l'homme &

conclud par sa naissance qui n'est iamais si parfaicte que lorsqu'elle arriue à dix mois qui est le commencement de la quatrieme saison, qui faict l'année Medecinale & la plus parfaicte reuolution du Soleil; parce qu'il faut que l'ouurage le plus accompli s'acheue par la reuolution la plus parfaicte & la plus accomplie du plus noble de tous les agens. Ie donné cette doctrine au public comprise dans mes Commentaires sur les Liures des accouchemens à sept & à huict mois d'Hippocrate l'année 1650. & fut retardé de quelques mois, par la ialousie de ceux qui ont tousiours essayé de trauerser iniustement mes desseins.

En cet Ouurage ie monstre & fraye le chemin qui conduit euidemment à la perfection de cette sublime & tant desiree science des crises que i'ay commencé de produire, car les maladies, la santé & la mort arriuent à tous les hommes & se font par les mesmes circuits de temps que les auortemens, les conceptions & les couches, lesquels circuits estans parfaictement demonstrez, s'ensuit aussi necessairement la connoissance de ceux ausquels la maladie, la santé & la mort arriuent, (c'est à dire la science des crises.) Hipp ad calce l. de sept. partu.

Ainsi mes abbregez contiennent les semences tres-fecondes & les principes inesbranlables pour demonstrer la verité de toutes les propositions qu'on peut faire dans la theorie ou dans la practique de la Medecine, parce qu'ils renferment en peu de mots tout ce qu'il y a de plus beau dans les ouurages d'Hippocrate & d'Aristote. De là vient que tous les Escris que i'ay produit en suitte ont vne liaison parfaicte, & ne se demantent en rien, parcequ'ils sont apuyez sur des principes qui sont les veritables lois de la nature; lesquels principes estans en petit nombre s'entretiennent parfaictement & seruent de fondemens à d'autres qui sont en plus grand nombre, qui tous ensemble dans vn excellent arrangement & dans leur mutuelle dependence font l'admirable establissement de l'œconomie de la nature, qui est le vray pourtraict de la sagesse increée.

Ces ouurages ont veritablement agreé à plusieurs & ont fermé la bouche à ceux qui contrefont les gens de bien, & quant à ceux qui m'ont tousiours persecuté & qui neantmoins n'ont iamais osé m'attaquer en face, ils en ont esté si surpris qu'à present ils ne peuuent & n'osent me desnier l'honneur & l'approbation qu'ils me doiuent, bien que malicieusement ils continuënt à ne me la rendre iamais parmi les ignorans & le vulgaire, parcequ'ils croyent mal à propos que la reputation d'autruy retranche de la leur, & que produire quelque chose de beau c'est bastir sur leur ruine. L'enuie les aueugle & les rend incapables de conceuoir les belles choses; ioinct qu'elle se trouue d'ordinaire en ceux

qui d'ailleurs ne sont pas beaucoup clairuoyans, parceque ce vice est vn venin qui corrompt la lumiere de l'ame & luy oste le veritable discernement, ne plus ne moins que la bile en la iaunisse respanduë sur vn œil luy faict paroistre les obiects autrement qu'ils ne sont, ou dans vn estomach aporte preiudice dans l'vsage du meilleur aliment par vne corruption indubitable.

Ainsi l'enuie faict prendre d'vn mauuais sens & mal interpreter tout ce qui est de plus ingenu dans les mœurs & de plus releué dans les sciences. C'est folie de la vouloir combatre, il n'y a point d'armes capables de vaincre ce phantosme qui croist autant que la vertu, la meilleure de toutes c'est le mespris dont elle est tres-digne, puisqu'elle est seule qui d'entre les vices ose bien affronter la mesme vertu qui est l'vnique object de toute sorte d'honneur & de reuerence.

Le traittement que i'ay receu de ces gens-là sans doute m'est tres-fauorable, puisqu'il me donne autant de tesmoins & de tres-equitables Iuges qu'il y a de personnes d'esprit qui liront mes ouurages, quoy que ie sois contrainct de les produire moindres en toutes choses que les precedens, qui ont esté formez pour les sçauans sur les incomparables genies d'Aristote & du grand Hippocrate. C'est le subiect de la plainte de quelques-vns qui disent que mes escris sont difficiles; Ie l'aduouë, c'est pour cela qu'ils leurs sont presentez, qu'ils connoissent de là l'estime qu'on a faict de leur merite, s'ils ne les conçoiuent pas ie n'en suis pas coupable, le Soleil n'est pas moins lumineux si les yeux d'vn hybou ne le peuuent souffrir.

Enfin la malice qui n'a pû condamner m'a pratique ni mes escrits s'efforce de m'en oster l'honneur, quelques-vns estendent ce que i'ay mis en peu de mots à l'imitation d'Hippocrate, d'autres en grossissent leurs Liures, & se sont addressez principalement à mes remarques Anatomiques, dont mes escris sont tout remplis. On n'a pas obmis ce que i'ay diuulgué de viue voix enseignant publiquement en presence des plus habiles Anatomistes en qualité de Professeur en Chirurgie depuis l'année 1645. iusques à 1650.. Mais ce qui est de plus euident & de plus grande importance regarde la circulation du sang, & la distribution de l'artere carotide que i'ay tant de fois demonstrée publiquement auant que de la faire imprimer, & cette descouuerte a contrainct à se desdire tout a faict & publiquement ceux qui m'en veulent oster l'honneur, parceque cette distribution declare le passage de la circulation du sang qu'ils voudroient bien s'approprier bien que ie l'aye publiquement soustenuë le premier en these dans les Escoles de Medecine, dés l'année 1642. & l'ay depuis tousiours employée dans mes escris,

escrits, & mesme l'année 1646. ie l'ay publiquement enseignée dans mes Commentaires sur le Liure des Maladies des Filles qui depuis ont veu le iour en l'année 1648. comme il paroit dans l'ouurage qui a pour titre *Commentaires sur le Liure d'Hippocrate des maladies des filles, où il est aussi traitté des maladies de la teste, & de toutes les autres qui viennent des defauts de la circulation du sang qui sont de quatre sortes, sçauoir lorsqu'elle s'arreste entierement en vne veine ou en plusieurs; lorsqu'elle est trop lente; lorsqu'elle se depraue & se faict inegalement, & enfin lorsqu'elle se faict precipitamment & trop vitte, auec leur traittement & guerison, le tout par vne continuelle explication de diuers textes d'Hippocrate tres-difficiles, qui sont demeurez sans estre expliquez iusques à nous.* Vne chose si publique n'a pas empesché qu'õ n'y ait mis la main sans me nommer, & qu'on ne s'aproprie l'honneur qui m'apartient d'auoir apliqué le premier le mouuement circulaire à la practique; mais il ne me sera pas mal-aisé de faire voir par la suitte de ce traitté que toute cette doctrine vient d'vn mesme genie se trouuant apuyée sur de mesmes principes.

Il y en a qui demeurent incapables des plus difficiles fonctions de Docteur, qui sont d'escrire & d'enseigner, parcequ'ils n'ont pas plustost receu cette qualité qu'ils mesprisent l'estude, ils rejettent les Liures, comme s'ils estoient trop sçauans & se contentent de faire la Medecine dont ils ignorent les maximes les plus importantes; & ce qui est encore pis & presque inconceuable, ils sont si temeraires que de mespriser ces excellentes fonctions, d'escrire & d'enseigner. Ils veulent que le iour manque de lumiere & que ceux qui esclairent les autres ne voyent goute, puisqu'ils osent bien dire que ceux qui enseignent publiquement la Medecine & les moyens de bien guerir, ne sont pas eux-mesmes plus capables de guerir les malades. Mais qu'ils sçachent que tous les grands hommes ont escri, & qu'Hippocrate qui estoit incomparable en sa practique a tout enseigné par escrit & que ce qu'il a dit est vray, *Que la science ordonne & commande & qu'elle rend les succez heureux; lorsque celuy qui la possede veut s'en seruir.* Or la marque la plus asseurée que ie me suis acquis cette connoissance & que i'ay descouuert vne partie des secrets du grand Hippocrate, ce sont les bons succez que reçoiuent ceux que ie traitte des maladies les plus malignes, où l'on voit d'ordinaire que ie reussis à souhait, ou que s'il s'en rencontre quelqu'vne qui ne soit pas guerissable, i'en fais les preiugez si prescis & si conformes à leurs issuës que i'euite le blasme, & que bien loin d'en auoir du reproche i'en reçois mesme quelquefois de l'honneur, si bien que les malueillans n'õt iamais eu l'occasion de me faire reproche d'aucun funeste euenement arriué par ma faute. Et quant à la doctrine, ie projette de

L. de locis in hom. f. 73. v. 45.

b

continuer d'en produire des fruicts, comme i'ay tousiours faict cy-deuant; & de mettre en lumiere le veritable restablissement de la Medecine tant theoretique que practique du grand Hippocrate qui consiste en la descouuerte de plusieurs de ses principes inconnus iusques à nous, parceque i'en ay les matieres toutes prestes, lesquelles ie produiray piece à piece à mesure que i'en auray le temps & que le seruice que ie dois à mes amis pourra me le permettre. Ie m'arresteray dauantage à la practique de ce diuin Autheur que ie deduiray tout au long commençant par ses maximes generales & par les differentes methodes qu'il employoit à guerir ses malades, pour venir à sa Therapeutique particuliere & m'estendray sur le destail de chaque maladie. Dans ce traitté ie reprendray tout ce que i'ay cy-deuant aduancé dans celuy que i'ay faict de la methode qu'Hippocrate obseruoit à purger ses malades, qui est vn veritable abregé de toute sa practique, puisqu'il en contient les fondemens solides & toutes les semences. En sorte que la piece que ie promets sera d'autant plus grande que cette methode d'Hippocrate surpasse la these que i'ay soustenuë qui est leur abregé & qui ne contient que les fondemens qui seruent à toutes deux. Au reste parceque l'impression Grecque d'Hippocrate faicte à Basle est la plus correcte & la mieux receuë, ie continuë à la citer par tout, si ce n'est sur les Liures d'Hippocrate expliquez par Galien où ie cite aussi le cinquieme tome de l'impression Grecque de Basle qui contient tous les Commentaires de Galien sur Hippocrate, de mesme que i'ay faict cy-deuant en tous mes Ouurages Latins, cottant les pages & les lignes prescises.

Les principales fautes suruenuës en l'impression.

Page 4. ligne 11. la fuite *lisez* l'abaissement. p 67. l. 13. la pericarde *lisez* le pericarde. p. 77 l. 34. *lisez* aucunement egal. p. 80 l 26. *rayez* aussi. p 109. l. 23 les reçoit *lis.* le. p. 118. l. 33. aisément *lisez* absolument. p. 113. l. 38 puisqu'elle *lis* puisqu'il.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy donné à Paris le 4. iour de Decembre 1654. Signé par le Roy en son Conseil FLORIOT. Il est permis à Maistre Claude Tardy Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, de faire imprimer, vendre & debiter vn Liure par luy composé intitulé *Traitté du Mouuement circulaire du sang & des esprits*, auec deffenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'ils soient d'en vendre ny debiter pendant le temps de cinq ans, sans le consentement de l'Exposant, à peine de mil liures d'amende, confiscation des exemplaires, & de tous despens, dommages & interests, ainsi qu'il est porté plus au long par la Lettre de Priuilege.

TABLE DES SECTIONS, DES CHAPITRES ET des Articles du traitté du mouuement circulaire du sang & des esprits.

Des moyens dont la nature se sert à perfectionner l'homme.

Du premier moyen qui est le meslange.

CHAPITRE I.

Du meslange des elemens qui composent les humeurs.

CHAPITRE II.

Du meslange des humeurs & des esprits qui composent la semence.

CHAPITRE III.

Du meslange & vnion des qualitez qui composent le temperament.

Du second moyen qui est la structure.

DV

DV MOVVEMENT CIRCVLAIRE DV SANG ET DES ESPRITS.

AVANT-PROPOS.

Des moyens dont la Nature se sert à perfectionner l'Homme.



ORS qu'vn ouurier a tant d'industrie que de composer des ouurages tres-excellens d'vne matiere de fort peu d'importance, & de les mettre au plus haut poinct de la perfection par des moyens tres-foibles, on admire aussi-tost la sublimité du genie qui fait de si rares chefs-d'œuures de choses tres-petites; Car la marque la plus asseuree de la force & de l'industrie d'vn ouurier est de produire des ouurages admirables par de foibles moyens: de là nous connoissons la difference des ouuriers ordinaires & de l'autheur de la Nature, à qui seul il appartient de suppleer au defaut des moyens & de la matiere, puis qu'il a fait de rien le premier homme, & que nous subsistons par des moyens tres-foibles. Car l'homme est produit & se forme des superfluitez de la nourriture & des excremens ordinaires, ce sont ses elemens & la matiere dont il est fait & dont il se nourrit auant sa naissance; la bassesse de ces choses-là n'est que trop connuë.

La Nature se sert de trois moyens pour le faire naistre, luy donner l'accroissement, & pour le rendre capable de tant d'actions excellentes; le premier de ces moyens est le meslange de ces mesmes humeurs superfluës. Le second est la structure des parties du corps qui se forment de ce meslange, & qui produisent toutes leurs actions par le moyen du mouuement circulaire du sang & des esprits, qui est le troisiesme de ces

moyens, & le dessein principal que ie propose en cet Ouurage. C'est pourquoy traictant les deux premiers moyens plus succinctement, ie m'arresteray dauantage à ce troisiesme, & feray voir ce qu'il contribuë pour l'establissement d'vne santé parfaite, par le denombrement de tant de fonctions differentes, en la perfection desquelles elle consiste.

Cependant il n'est hors de propos d'examiner la foiblesse de chacun de ces trois moyens, faisans reflexion sur ce qu'ils sont en eux-mesmes, & de leur propre nature, & de considerer en suite ce qu'ils sont entre les mains de Dieu toutes puissantes, parce que de là nous connoistrons euidemment que la Nature agit d'vne façon toute differente de celle des ouuriers ordinaires qui ont besoin de grand nombre de machines, & de puissans outils pour produire & faire paroistre de tres-petites choses, & que la Nature sur de tres foibles fondemens, & par des moyens tres-petits establit toutes ses merueilles, parceque d'autant plus qu'vn agent est fort, moins il dépend des moyens & de la matiere, mieux il supplée à leurs deffauts.

Du premier moyen qui est le meslange.

LEs trois moyens dont la Nature se sert à perfectionner l'homme au plus haut poinct, sont beaucoup plus vils & de moindre consideration que les humeurs mesmes & que les superfluitez ordinaires, comme il est aisé de le faire voir. Car le meslange qui est le premier de ces trois moyens, est vn mouuement de choses contraires & de differente nature propres à se lier ensemble, lesquelles estant separees, viennent à se ioindre par l'impression des causes exterieures, iusques à ce qu'elles se diuisent en parcelles imperceptibles, & se communiquent reciproquement leurs qualitez beaucoup affoiblies, pour ne composer toutes qu'vne mesme chose.

Or il n'y a rien qui ait moins de part à l'estre que le mouuement qui est le genre du meslange ; ce qui a donné sujet à plusieurs sçauans de l'antiquité de soustenir qu'il n'y en a point du tout, & mesmes nous n'en sommes entierement conuaincus que par la seule experience ; l'on ne sçait pas bien encor à present ce qu'il est, au moins on en doute aussi bien que du temps, & l'on pourroit dire qu'ils sont si prez du rien qu'en effect ils sont & ne sont pas, puisque le mouuement n'est point du tout que dans la disposition qui est en vn mobile de continuer d'acquerir vne chose ou de la perdre, ce qu'estant arriué, le mouuement n'est plus. Le mouuement est vn acte imparfait de deux choses imparfaites

qui n'est point au mobile, qui n'est point au mouuant, mais seulement qui de celuy-cy passe à l'autre; Il coule en sorte que l'on peut tousiours dire qu'il n'est point, puis qu'il est successif, comme vn momẽt de temps qui roule apres vn autre, & qui n'a iamais de tout, ny de partie.

Ce sont-là les qualitez du meslange, venons à sa matiere & à ses autres causes, & nous verrons que tout son appareil n'est que foiblesse & defaillance; Il a pour matiere des choses de qualitez contraires & de nature tres-differentes qui doiuent s'allier & se ioindre dans vne meslée si égale que tous les combatans y demeurent vaincus & se mettent en pieces imperceptibles y estans contraints par vne force estrangere qui les pousse à la charge pour les faire perir, & cela sans doute arriueroit si les choses violentes estoient capables de durée, mais ces ennemis abbatus desirans leurs anciennes forces & leurs qualitez vehementes par les principes de leur nature, ils minutent sans cesse la retraite en leurs places, & n'y manquent iamais, d'où vient que toutes les choses d'icy bas ont si peu de durée.

De là nous voyons la nature & la foiblesse du meslange qui est le premier moyen dont la nature se sert pour nous rendre capables de si grandes choses; Voyons en suite de quelle façon la nature le releue & le fait valoir. Mais auant que de porter nos pensées plus loing, & de produire nos sentimens sur ce sujet, commençons par ceux qu'Hippocrate, ce grand & incomparable genie de la Medecine, nous a laissé sur le meslange des Elemens qui composent les quatre humeurs, dont en suite nous dirons aussi le meslange & les mouuemens, & tout ce qu'ils contribuent pour la conseruation de la santé, suiuans par tout cet Oracle comme le depositaire infaillible & le plus fidele interprete de tout ce qu'il y a de plus caché dans la Nature.

CHAPITRE PREMIER.

Du meslange des Elemens qui composent les humeurs.

ART. I.

Que l'eau & le feu bien vnis cõposent & conseruent toutes les choses viuantes. Hipp. l. 1. de diæta f. 82. v. 22. & seq. tum l. 2. f. 96. v. 10. & seq.

TOVTES les choses viuantes, tous les Animaux, & les Hommes mesmes se produisent & subsistent par le moyen de deux choses qui sont à la verité tres-differentes en leurs qualitez, & qui neantmoins sont tres-propres & tres-vtiles à seruir ensemble aux actions de la vie: I'entens l'eau & le feu, c'est à dire, la chaleur & l'humide, car ces deux choses seules bien jointes & bien alliées sont capables non-seulement de se maintenir en leur perfection par des assistances mutuelles,

mais aussi d'establir & de conseruer toutes choses en l'estat que nous les voyons: Au lieu que si elles se destachent & qu'elles viennent à faire bande à part, elles ne sont plus propres à rien, ny à elles-mesmes. Faisons donc voir les forces & les qualitez de chacune de ces deux choses en particulier.

Le feu seul est capable d'establir & de changer tout en tous les corps elementaires, parce qu'il est le maistre & l'inuincible seigneur de toute la nature inferieure; la subtilité de sa substance incorruptible & la vehemence de ses qualitez luy donnent cet aduantage, & sans doute il auroit bien-tost deuoré toutes les choses elementaires s'il n'estoit empesché par la fuite, plustost que par la resistance des autres elemens qui sont ses ennemis, qui dans le temps du combat s'abaissans au dessous de luy par leur pesanteur, aident sa legereté à l'esleuer en sa sphere comme en son throsne qui est en haut.

ART. 2. *Qu'il est impossible que l'eau ou le feu surmontent entierement.*

QVant à ce qui regarde le principe materiel & contraire au feu qui est l'eau ou l'humide, il est capable de composer, & de nourrir tout en toute chose, si bien que l'vn & l'autre de ces deux elemens surmonte en quelque façon, & se trouue aussi surmonté, plus ou moins selon le meslange de leurs forces. Car il est impossible que l'vn ny l'autre surmonte entierement, parce qu'il faut que ce feu perisse manquant d'aliment apres auoir dissipé l'humide & reduit sa matiere à sec, ou qu'il tire d'ailleurs sa nourriture.

Que si au contraire ce feu vient à s'esteindre iusques à la derniere estincelle par l'abondance de l'humeur, ses nobles agitations cessent veritablement & s'esteignent auec luy, Mais cette masse d'humeur, apres auoir secoüé le joug de la domination legitime de la chaleur naturelle, n'en demeure pas libre & triomphante pour cela, parce qu'estant incapable d'agir & de s'ayder, elle tombe incontinent dans la tyrannie violente de la pourriture & de la chaleur estrangere qui la dissipe & la consume en vn moment; car à l'instant le vif saisit le mort, la nature ne laisse rien d'inutile, elle est si mesnagere qu'vne chose n'est pas plustost perie que sa matiere est employée ou par des causes immediates & prochaines, ou par les generales qui ne manquent iamais, la matiere inuite l'ouurier de soy-mesme, desireuse qu'elle est de nouuelles formes.

Ce sont-là les raisons pour lesquelles il est impossible que l'vn ny l'autre de ces deux elemens surmonte entierement; car si l'vn d'eux estoit tout a fait destruit par son ennemy, celuy qui demeureroit victorieux conuertiroit bien-tost tout en soy, & rien de ce que nous

voyons ne subsisteroit en nature, au lieu que demeurans tousiours dans l'egalité de leurs forces, nous verrons aussi les mesmes choses tousiours ensemble, d'vn costé la naissance & la mort de l'autre.

Ainsi donc Hippocrate veut que toutes les choses viuantes prennent leur naissance du meslange de ces deux elemens seuls, parce qu'ils possedent les quatre qualitez premieres, & que tout se produit par le moyen d'vne forme & d'vn subiect conuenable, d'vne matiere propre & d'vn agent. Or le feu est le plus penetrant & le plus efficace de tous les agens; l'eau est la plus souple & la plus traictable de toutes les matieres; en sorte qu'estans meslez ensemble ils ne sont pas seulement capables de donner la consistance à toutes choses, mais aussi de produire la dureté dans les parties solides & dans les os mesmes: puisque les semences toutes pures dont ils sont formez ne retiennent rien du tout de terrestre. Cette verité s'esclaircit euidemment par la resolution des semences de tous les animaux, dont les plus fecondes sortent des lieux où la nature les fabrique en forme de gresse solide, à cause du meslange de la chaleur & des esprits, qui venans apres à se dissiper, laissent de l'eau toute pure, sans qu'il y paroisse rien de terrestre. ART. 3. *Que la semence & toutes les choses qui naissent ne contiennent rien de terrestre.*

La naissance de tous les oiseaux & de plusieurs animaux aquatiques & terrestres qui font des œufs & qui s'en engendrent, nous esclaircit aussi de cette mesme verité, puisque les œufs se resoudent & se fondent presque entierement en eau, & principalement le blanc, lequel sans contredit sert de matiere aux os & à toutes les parties solides. On ne peut pas dire qu'ils se durcissent par le meslange de la terre qui vient des aliments, puisqu'ils ont desia des os tous durs & tous solides, n'ayans iamais pris aucune nourriture estrangere, lors que leur mere rompt la cocque qui les enferme & les faict éclorre. Ioint que les os sont de couleur toute contraire à la terre, & se font de la partie la plus gluante de la semence, laquelle ayant aussi beaucoup de gresse & d'humidité radicale, se durcit & s'espoissit aussi-tost par la vehemence de la chaleur qu'elle contracte facilement, & de là les os retiennent tousiours la blancheur & le lustre de leur ancienne matiere. Cela se connoist en ce qu'ils font feu plus long-temps qu'on ne se figureroit, & qu'ils font beaucoup moins de cendre que toutes les autres parties.

Que si la continuation de la nourriture introduit dans les os de la terre, & qu'elle s'y mesle par le succez du temps, c'est faute de la chaleur naturelle & de la coction des humeurs, qui ne peut paruenir à la perfection de celle de la semence, d'où la terre est rejettée, parce qu'el- ART. 4. *Que la nourriture introduit dans les choses viuan-*

tes l'excrement sec & terrestre qui fait la vieillesse & la mort.

le est excrement, & par ce moyen le terrestre aride enfin l'emporte & surmonte l'humide qui se diminuë tous les iours par l'ineuitable & continuelle agitation de la chaleur naturelle & de ce pernicieux meslange. Car si nous pouuions reparer cet humide en pareil degré de perfection rejettans tousiours cet excrement terrestre, nous reculerions aussi la vieillesse, & l'empescherions de venir, il n'y a que ce moyen seul de l'arrester, & qui est impossible à l'homme.

De là l'on peut iuger qu'Hippocrate a fort bien connu la matiere & l'origine des choses viuantes, & que ceux qui font naistre les humeurs du meslange des quatre elemens ne l'entendent pas, puisque mesme il n'a iamais trouué raisonnable de les y comparer : & en effect en tous ses ouurages il ne fait mention que de l'eau & du feu pour seruir de principes aux quatre humeurs, & à toutes les choses viuantes. Car au Liure qu'il a escrit des humeurs ; & en celuy de la nature, ou plustost de la vegetation de l'homme, traictant à fond des quatre humeurs, il ne les compose ny ne les compare point aux elemens, mais aux quatre saisons qu'il reconnoist pour leurs vrayes causes efficientes, d'où ils tiennent ce qu'ils sont & toutes leurs qualitez.

CHAPITRE II.

Du meslange des humeurs & des esprits qui composent la semence.

Art. I. *Que les perfections de l'homme renaissent de la semence qui les contient toutes en abbregé.*

Ἐκ πολλοῦ μικρὸν ἀνακεφαλαιοῦται. Arist. in prob.

ON peut dire, sans violer la pureté des oreilles, que la semence est composée du plus pur des humeurs & des esprits tirez des trois parties principales qui nous soustiennent, & qui gouuernent toute nostre nature. Et bien dauantage, ces humeurs & ces esprits reçoiuent encore de nouueaux degrez de perfection beaucoup plus releuez dans les lieux que la Nature a faits auec vn admirable artifice, & qu'elle a destinez pour ce sujet. Puisque d'vne grande abondance de ces excellentes matieres, elle en rejette la pluspart & que son meslange & ses coctions ordinaires estans acheuées, il en reste fort peu qui compose ce merueilleux racourci.

Il est bien difficile d'attaindre & de paruenir au plus haut poinct d'vne perfection tres-eminente, & lors que l'on en est vne fois descheu, d'y retourner & de la reprendre, c'est vne chose impossible. La semence est paruenuë à cette perfection sublime & tres-releuée, elle contient toutes les qualitez de la nature humaine, d'autant plus excellemment

qu'il est mal-aisé de reduire les grandes pieces en de tres-petits abregez, sans quelque deschet considerable. La semence des hommes qui est l'abregé de toute leur substance & de leurs facultez, par l'entremise de laquelle ils s'expriment dans leur posterité, ne deschet en rien du tout, elle reprend les qualitez de la nature humaine qu'elle contient toutes eminemment, elle remet en evidence ce qu'elle cache, elle déploye toutes les choses qu'elle enferme ; & qui sont au dessous de ses perfections excellentes. Les trois parties principales possedent toutes les qualitez des autres, & la semence les contient toutes ensemble en abregé, c'est pourquoy toutes ces choses renaissent & reuiennent facilement, reprenans leurs anciennes formes à mesure que ce thresor inestimable vient à déployer les richesses qu'il enferme en vne si petite masse.

ART. 2. *Que le temperament des parties nobles renaist plus certainement de la semence, que les lineaments.*

LA semence retient de nos deuanciers les qualitez qui forment nos parties, elle redonne en tous & par tout la mesme structure & le temperament qui nous establit en nature ; elle nous rend semblables à nos ayeuls en toutes choses, & iusques aux moindres lineaments ; & en vn mot, elle nous faict tout ce que nous sommes. De là nous pouuons remarquer que nous auons beaucoup plus de ressemblance auec nos parens à l'esgard des parties principales que des autres, & que nous les representons beaucoup moins par les lineaments du visage, & par le dehors de nos corps, que dans le naturel & dans le temperament des entrailles. Parce que les lineaments & toutes les qualitez de l'habitude de nos corps ne sont que des dependances & des suites de la nature & du temperament des parties principales & des autres qui sont au dedans.

Les parties principales meritent ce nom, parce qu'elles gouuernent toutes les autres, si bien qu'ayans les humeurs produites & tirées de celles des parens, nous tenons aussi beaucoup de leurs mœurs & de leurs inclinations, mesme que bien souuent nous auons les qualitez naturelles de l'esprit toutes semblables. La ressemblance & l'idée des parties du dehors s'efface & s'altere aisement par les moindres impressions estrangeres, & renaist quelquefois tres-long-temps apres par la force du temperament des predecesseurs qui se conserue en sa vigueur ; Cette ressemblance est peu considerable, & n'est qu'vne dependence pour laquelle la nature n'a iamais de dessein.

ART. 3. *Que la perfection de la semence depend du meslange & de la coction.*

CEtte pretieuse substance reçoit deux aduantages dans les lieux que la nature a faicts pour seruir à la generation, sans lesquels toutes les qualitez excellentes qu'elle tient des principes se dissiperoient en fort peu de temps. Ces deux aduantages consistent au meslange des

humeurs & des esprits qui la composent, & dans leur raffinement ou coction. La coction digere & surmonte tout ce qu'il y a dans ces humeurs d'impur & de terrestre, ou le rejette dans les veines, & par ce moyen elle purifie & perfectionne entierement l'humidité radicale, qui est le veritable aliment de la chaleur naturelle & le soustien de toutes les facultez qui nous gouuernent. Et quant au meslange, les trois differentes matieres qui sont doüés de qualitez toutes contraires, & les trois sortes d'esprits differens s'vnissent par son moyen & s'allient si estroitement, qu'encore qu'elles viennent de parties qui ont des qualitez toutes contraires, l'vnion s'en faict neantmoins si estroite & si parfaite qu'elles deuiennent inseparables.

Cette verité se fait voir, en ce que les qualitez contraires des trois principes subsistent ensemble, & se trouuent toutes en chaque partie de leur subiect, puis qu'il n'y a si petite partie de la semence qui n'ait la force de former vn enfant, bien qu'il soit composé de parties toutes contraires. Et en ce que les parties genitales euidemment sont faites pour ce meslange, puis qu'il est impossible de s'imaginer & de se former vne idée de quelque organe plus propre & mieux ordonné que ces lieux-là pour faire vn meslange tres-exact de plusieurs matieres que l'on voudroit parfaitement vnir & lier ensemble. C'est ce que i'ay faict voir clairement, expliquant l'Aphorisme 63. du 5. Liure d'Hippocrate qui contient merueilleusement bien toutes les causes de la sterilité des hommes, lequel auoit esté rejetté mal à propos par Galien, & qui depuis auoit esté condamné par tous les autres Interpretes, iusques à nous.

En nos remarques Anatomiques.

ART. 4. *Que les forces de la matiere de la semence s'vnissent de mesme que les vaisseaux qui la conduisent.*

LEs trois vaisseaux qui contiennent & qui portent les esprits chargez de toutes les qualitez des trois principes & du plus pur du reste de la nourriture, s'entr'ouurent & s'entre-communiquent par vne infinité d'anastomoses qui sont des embouchures mutuelles & tres-frequentes, iusques à ce qu'insensiblement ils s'vnissent, & de trois vaisseaux n'en font qu'vn. La Nature n'a produit cette conformation particuliere que pour ioindre & mesler aussi petit à petit ces matieres, ces esprits & ces facultez toutes ensemble, & pour enfin paruenir au plus haut poinct de l'admirable vnion qui se faict de tant de forces & de qualitez ramassées en vne tres-petite masse, qui se compose ainsi de plusieurs pieces differentes parfaitement vnies. L'excellence de cette preparation de la semence faict qu'vn vieillard caduc & tout vsé ne laisse pas quelquefois d'engendrer des enfans robustes & tres-vigoureux, parce que la vieillesse arriuant par vn excrement terrestre, & par les impuretez qui abondent extremement dans le sang des vieillards, ces excrements

excrements se rejettent & la semence ne se faict que de ce qu'il y a de plus pur & de plus subtil.

DE là l'on peut juger aisément qu'Hippocrate a fort bonne raison d'appeller la semence vn excrement tres-fort & tres-efficace, puis qu'elle est capable non seulement de former vn enfant dans les entrailles d'vne femme, mais aussi qu'elle a la force de luy fournir la nourriture & l'accroissement, attirant le sang le plus pur des extremitez du corps de la mere, ce qui ne se peut faire sans des forces tres-considerables. Ioinct que c'est vne chose euidente que la semence accroit notablement le cœur & la vigueur à ceux qui la conseruent ou qui la possedent. ART. 5. *Que la semence est vn excrement tres-fort.* Initio libri de genit.

Ainsi nous voyons que les femmes saines, sobres & qui ont accoustumé de trauailler ou de faire exercice, se trouuent plus fortes & plus vigoureuses durant le temps de leurs grossesses; ainsi nous voyons que tous les animaux en ces temps-là nous font bien ressentir leur courage. Et mesme bien souuent les femmes en reçoiuent beaucoup plus de soulagement que de tous les autres remedes. Cet effect vient de la chaleur de la semence & de l'enfant nouuellement formé qui repare & augmente euidemment les forces de la mere, en sorte qu'elle est capable de rendre toutes ses actions beaucoup plus parfaites & de chasser les maladies. Au lieu que nous voyons des hommes qui par l'vsage de la femme le plus moderé se trouuent entierement abbatus, & que si nous considerons ceux qui sont dans ces excez, nous les trouuerons tousiours foibles & languissans en ce qu'ils font.

LE cerueau souffre dauantage & faict plus grande perte que les deux autres principes, parce qu'il est mol & de mesme substance, il est directement opposé aux parties genitales qui s'eschauffent par les mouuemens & par les euacuations trop frequentes, & mesme bien souuent par l'imagination toute seule. En sorte que ces vaisseaux, qui sont fort longs & fort estroits, & par consequent tres-propres à faire attraction, se trouuans en chaleur & tous espuisez par cette incontinence ne manquent point sans doute d'exiger beaucoup plus que le superflu. ART. 6. *Que le cerueau souffre dauantage en l'action venerienne que les autres principes.*

Le cœur & le foye dont les forces & les qualitez sont considerables apres auoir donné leur superflu resistent aisément à ces attractions violentes & desmesurées & ne se laissent pas enleuer ce qui est necessaire à leur subsistence. Le cerueau seul, les nerfs & toutes les parties semblables qui en dependent se trouuent disposées à tout souffrir & à

se laisser despoüiller du plus pur & du plus necessaire de leur aliment, puisque mesme le froid & l'humide qui sont les qualitez dont ils sont doüez de leur nature, sont capables d'esteindre en toutes les parties les facultez que la nature leur a données d'attirer l'aliment & de le retenir. C'est la raison pour laquelle la teste, tous les organes des sens & particulierement l'œil, parce qu'il est foible & desnué de chaleur, deperit & souffre notablement de ceste sorte d'incontinence.

ART. 7. *Que la semence contient la veritable parque & la destinée.*

LEs ouurages qui se font d'vne mesme matiere deuiennent plus accomplis, lors qu'vn plus grand nombre d'excellens ouuriers, qui ont des qualitez & des industries differentes y trauaillent conjoinctement, que lors qu'il y en a moins. Ainsi l'ouurage d'vne seule faculté ne paruient iamais à la perfection d'vn chef-d'œuure qui est entrepris auec les forces des trois parties principales, & particulierement lors qu'vne quatriesme faculté differente & considerable y adiouste de noueaux degrez de perfection. Or le restablissement de l'humidité radicale qui deperit tous les iours par l'action de la chaleur, est l'ouurage d'vne seule faculté que nous appellons naturelle, comme nous appellons vitale celle qui repare & qui conserue la chaleur.

La production de la semence qui est la production de l'humidité radicale mesme, puisqu'elle y est toute contenuë, c'est le chef-d'œuure des trois principales facultez, puisqu'elles contribuent toutes ce qu'elles ont de meilleur. Les admirables qualitez de la vertu qui nous faict naistre s'y trouuent toutes de surcroist, ie nomme ces qualitez admirables, parcequ'elles produisent l'homme, & qu'elles viennent d'vne tres-noble faculté qui reside en vn lieu où se voit la plus excellente conformation qui se remarque en tout le corps, car il n'y en a point qui soit si propre à faire vne tres-parfaite coction, & qui employe vne si merueilleuse varieté de differens organes. L'humidité radicale est donc ce rare chef-d'œuure & la partie qui sert de borne à nostre vie, selon qu'elle est plus abondante & qu'elle a les qualitez capables de l'entretenir plus ou moins & de seruir de nourriture à la chaleur.

La chaleur arreste & determine l'humidité radicale qui est la parque & la partie limitée μοῖρα πεπρωμένη.

L'humeur est fluide & vague de sa nature, elle est tres-imparfaicte & mesme elle n'a point de consistence que par la chaleur naturelle qui est l'agent dont elle est la matiere, & qui subsiste autant qu'elle est propre à l'entretenir. La chaleur donc arreste l'humidité radicale qui est la veritable parque & cette partie limitée qui faict que nos iours sont contez & nous rend incapables de viure & de passer audelà de ce terme & de ses limites. Ainsi les perfections excellentes de l'humidité radicale sont qu'il est impossible que la nourriture la repare suffisamment, puis-

qu'elle est le chef-d'œuure de six facultez principales qui se rencontrent au pere & en la mere & que les qualitez admirables de deux vertus generatiues s'y trouuent encore de surcroist.

ART. 8. *Que la semence vient de tout le corps & reproduit toutes les parties.*

LE plus pur des humeurs tiré des parties principales sert de matiere à la semence, c'est pourquoy les quatre humeurs parfaictement vnies sous les apparences du sang qui predomine, sont les premieres pieces de ce thresor inestimable qui viennent à se manifester & qui rentrans en euidence se reuestent de leurs ornemens naturels & reprennent leurs qualitez anciennes. Le sang donc s'aduance le premier & faict paroistre en sa couleur vermeille l'abondance d'vne chaleur celeste & toute diuine qui est estroittement vnie auec vne humidité tres-pure & tres-exquise.

Les humeurs sont aussi-tost suiuies des parties principales puisqu'il est bien raisonnable que les ruisseaux fassent paroistre leur source & qu'ils nous conduisent à la descouuerte de leur origine. Les parties principales precedent de bien peu toutes celles qui leur sont semblables & qui sont de leur dependence, lesquelles estans bien joinctes & bien alliées toutes ensemble par l'ame aidée de la chaleur naturelle, establissent & composent l'admirable edifice du corps humain. Ainsi toutes les parties renaissent de la semence parcequ'elle vient des trois parties principales qui contiennent eminemment toutes les autres.

Redit ad vniuersum corpus, quia prodit ab vniuerso.

CHAPITRE III.

Du meslange & vnion des qualitez qui composent le temperament.

ART. I. *Des especes de temperament, de ses causes & des qualitez qui le composent.*

CETTE disposition naturelle de toutes les parties qui produit vn si grand nombre de fonctions excellentes s'appelle la santé, elle depend d'vne conuenable structure & proportion de ses organes & d'vn temperament propre à les employer & à les faire agir. Or n'y ayant aucune partie quelle qu'elle puisse estre exempte des qualitez premieres & actiues & qui ne soit aussi dependente d'vne des principales en son temperament & en ce qu'elle faict, il s'ensuit qu'en toutes les parties dans l'estat naturel il se trouue double temperament, l'vn est propre & né dans le lieu mesme, l'autre y est estranger & s'appelle influent, parcequ'il vient & subsiste par l'impression du temperament des autres parties principales qui leur sont contraires & qui rendent

les humeurs diſſemblables.

Il faut remarquer que ces parties principales auec toutes celles de leur dependence ayant vn temperament tout ſemblable font vne guerre immortelle auec les autres parties principales & auec toute leur ſuite, parcequ'elles ont des qualitez contraires. En ſorte que dans ce combat naiſt vn troiſieſme temperament qui eſt different de celuy des parties, à cauſe que par vne neceſſité d'agir qui eſt en toutes les choſes naturelles, tout autant qu'il y a de parties principales ou autres elles s'entre-combattent & communiquent ſans ceſſe reciproquement toutes leurs qualitez, du meſlange deſquelles reſulte & ſe produit vn temperament qui eſt celuy de toute la perſonne.

Cela ſe faict principalement par l'entremiſe des quatre humeurs qui ſont la matiere du corps, & qui ſont doüées de qualitez qu'elles tiennent des parties dans leſquelles elles paſſent ou deſquelles elles ſont produites, car le ſang eſt chaud & humide, le phlegme eſt froid & humide, l'humeur melancholique eſt froide & ſeiche, & la bile chaude & ſeiche. C'eſt pourquoy toutes ces humeurs, bien proportionnées en leur quantité & doüées de qualitez conuenables, doiuent premierement eſtre meſlées ſi exactement qu'elles paroiſſent aucunement deſpoüillées de leurs qualitez pour compoſer toutes enſemble vne ſeule ſubſtance que nous appellons vulgairement la maſſe du ſang, ſi bien qu'en ce combat & meſlange chaque humeur pert quelque choſe du ſien pour en acquerir vne autre beaucoup plus excellente qui eſt l'vnion.

ART. 2. *Des moyens de conſeruer le temperament & l'vnion de ſes qualitez.*

MAis il eſt impoſſible que ce temperament & parfaite vnion ſubſiſte bien long-temps, ſi les meſmes moyens qui la produiſent ne la conſeruent auſſi. Or cette vnion tres-eſtroitte ſe faict par pluſieurs mouuemens & diuerſes alterations qui toutes ſe terminent auec la perte ou l'acquiſition de fort peu de degrez de quelques qualitez contraires, ſi bien que peu de temps y met la fin & qu'il faut neceſſairement que les viciſſitudes en ſoient tres-frequentes.

La nature, qui n'eſt autre choſe que le temperament, ne peut du tout ſouffrir les alterations continuées iuſqu'au plus haut poinct & dernier degré de ſes qualitez & qui s'eſleuent beaucoup au deſſus de la mediocrité ſans y trouuer ſa perte & ſon entiere diſſolution. Elle ne peut non plus demeurer en vn meſme eſtat, parcequ'elle eſt vn principe de mouuement qui eſt neceſſité d'agir & qui ne peut ſuſpendre ſon action ; reſte donc qu'elle aille & qu'elle vienne, qu'elle acquiere & qu'elle perde auec viciſſitude vn degré de qualité plus ou moins pour ſubſiſter en ſoy-meſme, c'eſt à dire en nature.

Aph. 3. ſect. 1.

Les mouuemens d'eschauffer & de raffraichir sont les plus frequents & qui pressent dauantage, parcequ'ils se font entre deux qualitez qui sont les plus actiues & les plus importantes de toute la nature & lesquelles, pour tout dire en peu de paroles, sont la vie & la mort, c'est pourquoy ces alterations qui emportent toutes les autres en l'homme, sont de moindre estenduë. La qualité du froid n'entre point du tout en la composition des parties ny du temperament, elle n'y est iamais receuë que pour y faire violence à la chaleur & pour en domter les excez, car elle engourdit les parties & leur oste le mouuement, elle interdit la personne de toutes les actions de la vie esteignant les esprits qui sont les vrais outils & les liens de l'ame, enfin l'excez du froid n'est autre chose que la mort.

Du second moyen qui est la structure.

LA structure proprement ditte, & sans y comprendre le temperament, l'vsage & l'action, n'est autre chose qu'vne disposition naturelle des parties dependante de certaine grandeur, consistence, situation, nombre & figure interieure & exterieure, qui les rend propres à seruir; Ie dis propres à seruir, parceque toutes ces choses dont la structure depend sont entierement oisiues & incapables d'agir de leur chef, puisqu'elles ne sont toutes que des manieres de subsister qui ne sont point distinguées des parties, & qui n'aportent rien de surcroist.

ART. I. *En quoy consiste la structure, ses qualitez & ses vsages.*

Or il n'y a rien de plus bas parmy les choses qui possedent l'estre que les simples manieres de subsister & principalement celles qui suiuent la matiere qui n'est propre qu'à receuoir les impressions estrangeres. Mais voyons comment la nature faict valoir la structure, qui est le second moyen qu'elle employe & comment elle la releue de sa veritable bassesse.

LA structure des parties les rend propres à seruir à l'ame, parcequ'elle s'y loge & s'y establit auec la chaleur naturelle & ses facultez comme en son propre domicile, & en la demeure qui luy est plus conuenable, ce qui a donné subject au grand Hippocrate d'intituler vn Liure qu'il a escrit des maladies qui arriuent aux parties du corps humain, *Des lieux en l'Homme.*

ART. 2. *Que la diuersité de la structure est cause de la varieté des actions.*

De locis in homine.

La structure des parties ne sert pas seulement de lieu tres-propre à la chaleur naturelle pour se conseruer, & pour se perfectionner, mais elle luy donne aussi le moyen d'agir & de faire toutes les actions de la

vie, & bien dauantage elle est la cause & l'vnique source de leur agreable diuersité, puisque la chaleur naturelle qui est vne en toutes les parties & le seul & mesme principe agissant, par le moyen de la diuersité de la structure qu'elle employe, faict toutes les actions dissemblables.

Art. 3. *Que la chaleur naturelle faict seule toutes les actions.*

CEla vient de ce que tout ce qui se reçoit est receu à la maniere & selon la capacité de ce qui reçoit, & de ce que l'ouurier est contrainct & obligé de s'accommoder à la portée de ses outils & de son subject. Or la chaleur naturelle vne & mesme est receuë dans les parties du corps qui sont tres-differentes, elle y est comme dans son subject, elle y trauaille comme sur sa matiere, elle s'en sert comme de ses outils, c'est pourquoy la structure des parties faict la diuersité des facultez & de toutes les actions de la vie.

Cela se voit plus sensiblement aux mouuemens volontaires qu'aux autres actions, à cause que les parties qui sont agitées de ces mouuemens sont tres-differentes en leur conformation, & que les muscles qui les remuënt sont aussi fort dissemblables en leur structure, si bien que la faculté motiue vne & mesme, par le moyen de la chaleur & des esprits issus de mesme source & portez par des nerfs tout semblables, faict neantmoins vne si grande diuersité de fonctions differentes & toutes contraires, qu'il y a beaucoup de subject d'en admirer la varieté. La chaleur du Soleil faict presque la mesme chose, car selon les dispositions des matieres & selon la diuersité qui se rencontre en elles, elle en produit des animaux de differente sorte, des plantes, des mineraux & d'autres choses tres-dissemblables, bien que visiblement elle soit vne & mesme. Ainsi la lumiere & la flamme paroissent aussi fort differentes par la diuersité des subjects & de leurs matieres & font paroistre les objects tout dissemblables à ce qu'ils sont en eux-mesmes.

Mais retournons à nostre subject, les ames raisonnables, qui sont de mesme origine & de semblable qualité ne retiennent rien de semblable dans les hommes à cause qu'il y a tousiours quelque diuersité dans la structure interieure de leurs corps aussi bien que dans l'exterieur. Et cela se faict parceque tous les agens sont contraincts en quelque façon de s'accommoder à leurs organes, bien qu'ils se les approprient & se les ajustent aucunement selon leur inclination & principalement l'ame qui reside au dedans des siens & sert de principe interieur à leurs mouuemens. Cela estant ainsi nous ne deuons point nous estonner si la chaleur naturelle vne & mesme, dans les parties du corps differentes en leur structure, ne manque iamais à faire des actions dissemblables,

CEla arriue de la mesme façon dans le naturel, que nous le voyons arriuer par la maladie, lorsque la chaleur estrangere & fievreuse vient à s'emparer de tout le corps, elle faict diuerses maladies dans les differentes parties dont elle offense le temperament & les actions par vn simple excez de chaleur. Ou bien lors qu'vne humeur corrompuë se respand en plusieurs parties ensemble, ou en diuers temps, elle produict des maladies toutes dissemblables & des symptomes differents en chacune de ces parties, parceque ayans des conformations diuerses & des fonctions differentes, il se faict diuers symptomes par leur lezion differente.

ART. 4. *Que la difference des maladies ne vient que de la diuersité de la structure.*

Ainsi la fluxion qui tombe de la teste en la poictrine empesche la respiration, en l'estomach elle degouste & faict vomir, dans les boyaux elle faict diarrhœe, flux de sang & diuers autres accidens selon les diuerses qualitez de sa matiere & les differens lieux qui la reçoiuent. Ce sont-là les raisons pour lesquelles la chaleur vne & mesme & sans aucune difference establit toutes les facultez & leur faict faire des actions entierement dissemblables, par la seule diuersité de la structure & fabrique des parties, laquelle aussi de sa part est l'vnique source & le principe de cette varieté d'actions, parcequ'elle est le siege & le séjour de la chaleur naturelle. Et bien dauantage, la structure est aussi le moyen qu'elle employe pour faire ces mesmes actions.

C'est pourquoy si nous prenons garde attentiuement à l'ajancement de chacune de ces parties, & à la gentillesse de chaque parcelle qui la compose nous remarquerons qu'elles ont toutes ensemble vn arrangement admirable dans l'ajustement propre à faire leur operation, bien que la chaleur seule & les esprits la produisent. I'ay donné quelques exemples illustres de cette verité dans mes obseruations Anatomiques qu'il n'est pas à propos de redire, bien qu'ils facent à nostre subject. Ie me contenteray de raporter icy pour exemple la structure des parties organiques les plus simples de toutes qui sont les vaisseaux du sang.

ART. 5. *Que les veines & les arteres sont vtiles par le moyen de leur longueur & de leur petitesse ioinctes ensemble.*

LE corps de l'homme se nourrit par le moyen des veines & des arteres qui portent le sang par tout & sont de grande vtilité par leur longueur & par leur petitesse joinctes ensemble. Or il arriue tousiours dans les ouurages de la nature, aussi bien qu'en ceux de l'art, que les choses qui succent & attirent par des conduicts ou par des embouscheures longues & estroittes, attirent puissamment & sans peine auec peu de force; & qu'au contraire, s'il est question de chasser & d'expulser, cette mesme conformation est tres-propre à le faire aussi, auec

Hipp. l. de veteri Med. s. 11. v. 35.

grande vehemence & tres-facilement, c'est à dire auec peu de force. Si bien qu'vn agent foible & imbecille, attirant ou expulsant quelque matiere par vn canal fort long & estroit, l'emporte sur vn autre agent beaucoup plus fort qui attire ou qui expulse quelque chose, par vn canal bien plus court & plus large.

Ainsi la nature a donné des vaisseaux tres-longs & tres-estroicts au fœtus, dont la chaleur est imbecille, afin d'attirer le sang le plus pur qui se trouue dans les entrailles de la mere & le separer par cet artifice, comme nous le ferons voir cy-apres. De cette mesme façon les parties de l'exterieur du corps, dont la chaleur est beaucoup plus foible que celle des parties du dedans & des entrailles, attirant la nourriture par des vaisseaux qui sont les plus longs & les plus estroicts de tous, n'y reüssissent pas moins que celles du dedans, encore qu'elles possedent toute la chaleur, que leur situation semble aduantageuse, & qu'elles attirent & reçoiuent par des conduicts tres-courts & tres-larges. Ainsi l'on peut dire que la nature tres-sage faict de necessité vertu.

Il arriue aussi de là, que la saignée du pied qui se faict d'ordinaire de la saphene, qui pour sa longueur est la plus petite de toutes les veines, faict vne reuulsion bien plus forte & remuë bien dauantage toute la masse des humeurs, que la saignee des bras & des parties superieures; Il seroit superflu de raporter icy d'autres exemples, les Liures de Galien sur l'vsage des parties & ceux des autres Anatomistes en fourniroient grand nombre de tres-considerables, ie les passe sous silence & tout ce qui est de l'inuention des autres autant que ie le puis, pour me restraindre à mes remarques particulieres.

ART. 6. *Que la loy des membres dépend de la vehemence de l'agitation de la chaleur.*

DOnc tout le corps de l'homme & celuy de toutes les choses viuantes est faict d'vn grand nombre de parties differentes en leur structure qui sont toutes ioinctes & liées ensemble au dedans par leur propre substance & par leurs nerfs, par leurs veines & par leurs arteres, auec les principes, dont elles tiennent le temperament, la nourriture & l'action. Et ces mesmes parties sont aussi ioinctes & liées au dehors par le moyen du cuir & des autres tegumens communs qui les enueloppent estroictement & qui les enuironnent de toutes parts.

En sorte que l'homme est composé de ce grand appareil d'organes dont il n'y en a pas vn qui ne soit tres-propre & tres-sortable à faire quelque action differente des autres, & ce par le moyen de la chaleur toute seule, selon qu'elle est plus ou moins forte. Car la presence & la perpetuelle agitation de la chaleur naturelle, en vn organe tout propre & tout ajusté pour vne action, ne l'inuite pas seulement à la faire,

mais

mais bien dauantage il semble qu'elle l'y pousse & l'y contrainct en quelque sorte. Ainsi nous voyons que les oiseaux qui sont en l'air ne peuuent se mouuoir qu'ils ne volent, les animaux nouueaux nez se dressent sur leurs pieds, plustost qu'autrement, ils courent & font d'eux-mesmes & sans aucun maistre tout le reste des actions de la vie.

Ils y sont poussez par cette loy des membres qui consiste en l'agitation de la chaleur naturelle des parties si sortables & si preparées pour faire leurs actions, qu'il est impossible qu'elles en fassent d'autres. La main n'est capable que de prendre, de tenir, de donner & de faire ce qui dépend de ces trois choses; le né n'est propre qu'à respirer & à flairer, la bouche n'est faite que pour manger & pour parler; le mesme se peut remarquer en toutes les actions de nos membres, mais qu'vne partie face les mouuemens & produise les actions d'vne autre, c'est ce qui est inconceuable & qui ne s'est iamais veu; c'est renuerser la nature dont l'ordre faict la beauté.

ART. 7. *Que presque tous les symptomes des maladies viennent de la diuersité de la structure.*

De là l'on peut tenir pour chose asseurée, que la diuersité de la structure des parties donne subject à la chaleur de produire vne si grande varieté d'actions quand on est en santé, & que dans la maladie cette mesme diuersité de structure aporte vne grande varieté de symptomes, parceque chaque action lezée s'accompagne d'vn grand nombre d'autres symptomes & fascheux accidens qui paroissent en l'habitude du corps & dans les excremens. En sorte que la structure estant cause de la diuersité de toutes les actions de la vie, elle est aussi cause de la varieté de tous les symptomes qui arriuent quand elle est offensée, lesquels ensemble se trouuent presque innombrables, quand bien mesme la structure qui en est la source ne seroit pas notablement alterée.

De là tirons pour consequence certaine, que la structure estant cause de cette grande diuersité dans les actions, vn tres-grand nombre de maladies en procede aussi, & presque tous les symptomes en general qui arriuent tres-rarement par la chaleur & l'intemperie, encore que plusieurs Medecins s'en seruent à tout propos, comme si elle estoit la seule cause de tous les symptomes. Cela vient de ce qu'vn chacun n'a pas pris la peine de s'acquerir vne parfaite connoissance de la structure & de tout ce qui la regarde, c'est pourquoy ils ont recours à l'intemperie comme à vn abrys fauorable à leur paresse & comme à vne couuerture asseurée de leur ignorance; Cela faict que ces gens-là n'entrent point dans les secrets, ny dans les rares pensées d'Hippocrate, parceque cet homme incomparable explique presque toutes les plus grandes difficultez de la Medecine par la structure des parties, comme par leur pro-

pre ſource & par leur veritable origine.

De là l'on peut voir que la ſtructure qui ne conſiſte qu'aux ſimples façons de ſubſiſter des parties de noſtre corps, peut par l'artifice admirable de la nature entrer en concurrence auec la chaleur naturelle meſme & diſputer, pour ainſi dire, le poinct d'honneur auec elle.

Du troiſieſme moyen qui eſt le mouuement circulaire du ſang & des eſprits.

ART. I. *De la nature du mouuement & de ſes eſpeces.*

L'ART & la Nature different en ce que l'art n'agit qu'au dehors & s'arreſte apres auoir faict ſon ouurage, la Nature au contraire agit principalement au dedans & ne ceſſe iamais, parcequ'elle faict partie des choſes dans leſquelles elle eſt principe de mouuement. En ſorte que d'vne eſpece de mouuement elle paſſe à vn autre, elle en ſouffre & en faict pluſieurs à la fois, & apres vn moment de repos dans l'acquiſition des choſes elle ne ceſſe d'en rechercher d'autres plus parfaites, tellement que ſi cela ne ſe peut & qu'elle ait attainct le plus haut poinct de la perfection dont elle eſt capable, il faut neantmoins qu'elle continuë neceſſairement & qu'elle trauaille à ſa propre ruine. C'eſt ce qui a faict dire au Genie de la nature Ariſtote, que le changement eſt comme vne vie commune à toutes les choſes naturelles, parce qu'il eſt leur proprieté principale & plus eſſentielle, attendu que le lieu, le temps & les autres ne leur arriuent qu'en conſequence du mouuement.

Or ſans nous arreſter à la generation & à la corruption, qui s'acheuent entre des termes contradictoires & qui par conſequent ſe font en vn moment, nous dirons que le mouuement eſt vn acheminement & vn paſſage d'vn eſtat en vn autre par vn milieu, ſi bien que le mouuement conſiſte en vn delaiſſement ſucceſſif d'vne choſe & en l'acquiſition d'vne autre qu'on appelle terme, dont il y a trois genres differens, ſçauoir la quantité, la qualité & le lieu, qui font trois ſortes de mouuemens differens. Le mouuement qui ſe termine à la quantité s'appelle accroiſſement ſi elle augmente, ou diminution ſi elle decroiſt. Le mouuement qui ſe termine à la qualité, s'appelle alteration qui a tout autant d'eſpeces differentes qu'il y a de qualitez ſenſibles, & prend le nom de la qualité qu'on acquiert, comme par exemple d'eſchauffement, humectation, blanchiſſement, à cauſe de la chaleur, de l'humidité & de la blancheur.

Le mouuement qui ſe termine à l'acquiſition d'vn lieu, s'appelle

mouuement local & a six especes à raison des trois dimensions, dont la premiere est la longueur qui commence en haut & finit en bas; la seconde, la largeur qui va de droict à gauche; & la troisiesme qui est la profondeur s'estend du deuant en derriere, de façon que tous ces changemens se font tousiours entre deux contraires qu'on appelle les termes ou les limites du mouuement; parce qu'il y va finir & ne se faict iamais autrement, puisque de la petitesse on passe à la grandeur, du froid à la chaleur, & ainsi du reste des autres mouuemens. Or le mouuement local est le plus excellent de tous & principalement celuy qui se faict en rond, puisque le cercle est la plus noble & la plus admirable de toutes les figures, dont le mouuement circulaire a toutes les perfections, sur lesquelles il encherit autant que l'acte surmonte la puissance en noblesse & que la forme est plus excellente que la matiere.

ART. 2. *Que le mouuement perfectionne toutes les choses naturelles.*

LEs qualitez qui viennent des principes de la nature, conseruent les choses & les perfectionnent au degré le plus releué, ainsi nous voyons que le temps, le lieu & la grandeur conseruent & perfectionnent toutes les choses naturelles. Or le mouuement est la principale de toutes les proprietez qui s'y rencontrent, & par consequent il n'y a point de doute que le mouuement ne conserue & ne perfectionne toute chose plus aduantageusement qu'aucune autre de leurs proprietez.

Pour ce subiect il n'y a point de chose naturelle qui ne soit sans cesse agitée de la plus part des mouuemens cy-dessus denommez; les plus nobles s'agitent en de differentes & tres-admirables manieres, comme les corps celestes, les plus basses & les plus viles ont moins de changemens, parce qu'elles sont toutes materielles & sans mouuement de leur part, elles sont neantmoins sans cesse dans la vicissitude de diuerses alterations par l'attouchement des contraires qui les enuironnent & par les influences des causes vniuerselles & celestes.

Les choses mediocres, comme les animaux & principalement l'homme, seruent perpetuellement de theatre à toute sortes de changemens, puisque nous souffrons en plusieurs façons & tres-sensiblement des causes vniuerselles & de tout ce qui nous enuironne. D'ailleurs nous sommes composez d'vne infinité de parties tres-delicates qui sont doüées de temperamens tout contraires, & qui agissent & souffrent toutes reciproquement les vnes des autres, ioinct que les trois parties principales trauaillent sans aucun relasche, & font toutes sortes de mouuemens depuis le premier moment de la naissance iusques au dernier souspir de la vie. C'est ce qui faict qu'Hippocrate enseigne, que la plus parfaite santé depend du meslange d'vne eau tres-subtile & tres- L.1.de diæta f,17. v.36.& 37.

legere, c'est à dire, tres-propre à changer & à se mesler sans cesse & d'vn feu tres-delié & capable de tousiours agir, afin que les qualitez de ces deux principes produisent des mouuemens continuels, puisque la santé consiste en la perfection de tant d'agitations differentes.

ART. 3. *Qu'il n'y a que l'exercice & la circulation du sang capables de conseruer la santé.*

TOus ces mouuemens ne suffisent pas pour la conseruation d'vne santé tellequelle, bien loin de la mettre au meilleur estat qu'elle puisse estre, si la personne entiere n'a ces agitations vehementes du mouuement qui se faict de lieu en autre, parce qu'il n'appartient qu'à luy seul d'y mettre la derniere main. Ainsi l'air se corromproit en fort peu de temps s'il n'estoit agité en sa partie superieure, & emporté comme la sphere du feu par l'impression & la rapidité des cieux, & si sa moyenne region n'estoit nettoyée par les vents que l'on appelle à bon droict les balays de l'air, & qui ne sont pas mesme inutiles à son plus bas estage, qui est aussi sans cesse agité des mouuemens de tous les animaux. De mesme l'eau dormante se corrompt incontinent, c'est pourquoy l'aucteur de la nature a donné tres-sagement à ce vaste empire des eaux des mouuemens continuels de flux & reflux pour la purifier & ce par le moyen du Soleil, & d'autres agitations encor des vents & des poissons mesme qui sont ses creatures & ses habitans ordinaires.

La masse du sang qui faict la mer du petit monde se corromproit aussi bien-tost, si le cœur qui en est le Soleil ne l'agitoit & ne le promenoit dans les veines & dans les arteres d'vne partie du corps en vne autre sans aucune intermission, en sorte que du foye il entre dans la veine caue qui le communique au ventricule droit du cœur, d'où il passe par les vaisseaux du poumon dans le ventricule gauche & de là par la grande artere en tous les membres, d'où rentrant dans les veines, il retourne encor en la plus grande qui est la veine caue, pour acheuer son tour & continuer sans cesse le mesme circuit de tout le corps.

ART. 4. *Des raisons qui ont obligé l'Aucteur à traitter du mouuement circulaire & à suiure l'ordre qu'il y garde.*

LA necessité de ce mouuement local, dont la masse du sang est sans cesse agitée, m'a semblé de si grande importance pour la conseruation de la santé & de la vie mesme, que i'ay creu que i'estois obligé de faire part au public des lumieres que ie me suis acquises sur ce subiect. Et afin d'y mieux reüssir & de faire entendre plus clairement mes pensées, ie debiteray les remarques que i'ay faites sur cette matiere, auec vne methode la plus facile & la plus naturelle qu'il me sera possible. Nous dirons donc que l'homme ne se peut considerer qu'en quatre differents estats, le premier est celuy de parfaicte santé; le second est celuy de la disposition à la maladie; le troisiesme est l'estat de la ma-

ladie mesme, & enfin le dernier & le quatriesme estat, c'est celuy de la conualescence. Or le mouuement circulaire est tres-considerable en toutes ces dispositions differentes, comme nous le ferons voir par la suite de ce discours. Mais auparauant que d'entrer en matiere, faisons reflexion sur ce qu'il est en soy-mesme & de sa nature pour en connoistre la foiblesse, parcequ'il est le principal & le dernier des trois moyens dont la nature se sert à perfectionner l'homme.

Nous remarquerons donc que le mouuement circulaire a les mesmes deffauts que le meslãge, puisqu'ils ne sont presque qu'vne mesme chose, que le mouuemẽt est leur genre cõmun, & que le meslange est l'vne de ses principales vtilitez & de ses plus considerables effects. La plus grande perfection du mouuement circulaire consiste en ce qu'il faict couler le sang & les esprits en toutes les parties où ils produisent toutes les merueilles que nous voyons en l'homme. Or cet escoulement est vne chose si facile à changer & qui reçoit si aysément quelque alteration remarquable, qu'il y a lieu de s'estonner qu'elles ne sont pas plus frequentes, car si la nature ne conduisoit l'abondance du sang auec vne extreme sagesse, les desordres & les confusions en arriueroient à tout moment, comme nous le ferons voir en la seconde partie de cet Ourage.

Cette sage maistresse enuoye le sang & les esprits en ses organes, à proportion qu'ils en ont besoin & ne manquent iamais à mesure qu'ils doiuent faire leurs fonctions, de la mesme maniere que nous voyons ces admirables machines composées d'vne infinité de petits ressorts qui en font ioüer en mesme temps quãtité d'autres beaucoup plus grands, par le moyen de l'air ou des eaux qui se communiquent auec tant d'artifice & de justesse, que non seulement les esprits du vulgaire en demeurent estonnez, mais aussi les plus sages & les plus aduisez en sont surpris, bien que toutes ces merueilles dependent de peu de choses & de moyens tres-foibles.

C'est pourquoy si nous faisons reflexion sur les matieres dont nous sommes faicts, sur la nature du meslange qui les rend propres à nous composer & à nous nourrir, si nous considerons la delicatesse & la subtilité de la pluspart de nos organes, & que nous obseruions l'extreme foiblesse de ces escoulemens merueilleux du sang & des esprits qui donne le mouuement & l'action à tous nos membres, nous connoistrons euidemment que tout cet appareil n'est que bassesse & qu'infirmité qui nous doit donner grand subiect de rentrer en nous-mesme, & d'admirer l'intelligence infinie qui forme vn corps si noble & si majestueux de la matiere la plus vile & la plus corruptible de toute la nature & qui le

faict agir par des moyens si foibles.

Nous auons dict que l'homme ne se peut considerer qu'en quatre differens estats, sçauoir en son naturel qui est l'estat de parfaite santé, dans la cheute de cet estat naturel qui nous conduit à la maladie, dans la maladie mesme & enfin dans la conualescence qui est le quatriesme estat & le retour à la santé. Et parceque l'estat naturel est la regle & la mesure des trois autres & que la santé parfaicte donne euidemment à connoistre toutes les dispositions à la maladie, comme la ligne droitte nous faict connoistre les obliques, puisque nous ne sommes malades qu'autant que nous sommes esloignez de cet estat, nous diuiserons nostre ouurage sur ce subiect en deux parties.

Dans la premiere nous traitterons de tous les mouuemens du sang & principalement du mouuement circulaire comme il est en l'estat naturel & de santé parfaicte. En la seconde partie nous traitterons de ce mesme mouuement comme il est aux trois autres estats, & nous y ferons voir les principales & les plus vtiles de nos remarques en la doctrine d'Hippocrate sur ce subiect, puisqu'elles seruent à la guerison de toutes les maladies & à la conseruation de la santé. En cette seconde partie nous reprendrons les mesmes raisons que nous auons employées pour l'explication du Liure d'Hippocrate des maladies des Filles & de toutes les autres qui se produisent des defauts du mouuement circulaire, i'y en adiousteray beaucoup d'autres & feray voir que i'ay faict le premier l'application du mouuement circulaire dix ans auparauant ceux qui se la veulent attribuer, & que bien dauantage elle est si parfaicte & si vtile pour la connoissance & pour la guerison des maladies, qu'il est impossible d'y rien adiouster qui ne se raporte à mes diuisions & qui ne se trouue expliqué par les maximes que i'en ay aduancées.

Au reste, nous diuiserons la premiere partie de ce traitté en six Sections, & en la premiere nous parlerons de la noblesse des parties, puisque la plus noble est le siege de l'ame, & qu'elle faict toutes les actions par le moyen du sang & des esprits que le mouuement circulaire communique. En la seconde, non seulement nous prouuerons l'existence du mouuement circulaire par le tesmoignage des sens & de la veuë mesme, mais aussi qu'il est impossible que toutes les parties ne le produisent, puisqu'elles font par son moyen toutes les actions de la vie, nous continurons par ses vtilitez qui sont communes à tout le corps, & viendrons en suite à celles qui sont particulieres à chaque lieu.

Cependant il semble que la resolution que ie prens d'escrire sur vn si beau subiect m'oblige à deduire tout au long les sentimens & les opinions differentes des anciens Medecins & de tous les modernes qui en

ont escrit deuant moy, faisant voir les raisons & les motifs differens qui les ont engagé en des sentimens si contraires & monstrer en suite les poincts en quoy ils conuiennent & ceux ou leurs opinions sont differentes. Ie pourrois mesme retrancher ce qu'il y a de mauuais, & employer seulement ce qu'il y a de bon & de solide dans leurs sentimens, pour me seruir à l'establissement de ceux que ie pretens mettre au iour, commençant par les choses qui sont hors de doute & qui sont receuës d'vn chacun, afin de mieux affermir la doctrine que i'enseigne.

Mais parceque ie pretens d'estre en ce rencontre, comme i'ay tousjours esté, vn fidele & perpetuel Interprete des sentimens du grand Hippocrate qui nous a laissé cette doctrine tres-importante diuinement exprimée, & que i'ay cy-deuant commencé d'expliquer par mes Commentaires sur son Liure des maladies qui arriuent aux Filles; & depuis en ceux que i'ay faicts sur les Liures du mesme Aucteur touchant les accouchemens à sept & à huict mois, ie suis engagé, ce me semble, de continuer dans le mesme dessein. C'est pourquoy sans m'arrester aux opinions des autres Escriuains, lesquelles se forment comme des phantosmes & qui sont de fort peu de poids, ie ne m'appliqueray qu'aux demonstrations solides du grand Hippocrate sur lequel i'appuiray toutes mes raisons qui preuuent euidemment l'existence & la necessité du mouuement circulaire du sang, toutes ses parties, ses suites, & ses circonstances par leurs causes & par leurs effects.

Et neantmons ie ne dois pas oublier en ce rencontre l'honneur qui est deu aux merites d'Harnay, ce grand homme Anglois, qui le premier de tous les modernes s'est apperceu de la necessité de ce tournoyement du sang & qui nous a fourni beaucoup de bonnes raisons & d'experiences pour l'establir & le remettre en lumiere, apres tant de siecles qui l'auoient enseuely dans l'ignorance, & ie ne me descharge pas tout a faict de la peine d'entreprendre en temps & lieu l'examen entier des opinions des modernes, la petitesse de l'ouurage que ie fais à present ne le permet pas, puisque la diuersité que ie rencontre entre eux requiert mesme vn volume plus grand que celuy-cy. Ioinct que i'ay bien de la repugnance de m'engager à censurer les pensées d'autruy, bien que ie voye beaucoup d'apparence d'y reüssir auec honneur.

Il y a trois façons de combattre les opinions fausses & contraires à la verité; la premiere est celle qui renuerse les fondemens, qu'on apelle les premisses ou les propositions aduancées qui les soustiennent & qui concluënt pour leur deffense. La seconde s'addresse directement à la conclusion faisant voir qu'elle est fausse, parceque l'attribut ne conuient pas au subiect, ou qu'il ne luy conuient pas de la façon qu'on le

dict. Et la troisiesme enfin & la plus illustre maniere de destruire les opinions fausses est celle qui sans s'arrester à les combatre establit la verité si solidement & la faict voir auec tant d'euidence que l'esclat de sa beauté dissipe aisément les ombres qui s'opposent à ses lumieres. Et c'est de cette derniere façon d'agir contre les opinions fausses que ie pretens me seruir plustost que des deux autres, pour destruire tout ce qui est contraire à la verité des maximes que i'aduance qui ne sont point autres que celles de l'incomparable Hippocrate, comme il paroistra euidemment aux gens d'esprit qui prendront la peine de conferer tous mes escrits auec les Oracles de ce diuin Auteur.

SECTION PREMIERE.

DE LA NOBLESSE DES PARTIES.

CHAPITRE PREMIER.

Des qualitez & des effects des parties nobles.

ART. I. *Qu'il y a des parties nobles, leur nombre, leur nature & leur office.*

C'EST vne verité receuë de tous les Sçauans qu'il se rencontre en l'homme des parties principales d'où les autres dependent, elles sont ainsi nommées parcequ'elles sont absolument necessaires à la conseruation de la vie, & parcequ'elles fournissent à tout le corps vne vertu pour agir, ou du moins qu'elles communiquent vne matiere commune à tous nos membres. Ces Raisons ont obligé tous les Medecins à reconnoistre & à receuoir trois parties principales qui sont le foye, le cœur & le cerueau; celuy-cy reside au lieu le plus esleué comme le maistre en son throsne, afin de pouruoir à tous les organes des sens, & à toutes les parties du dehors qui seruent aux mouuemens pour mieux regler leurs actions. Le cœur est au milieu comme vn Roy qui faict largesse de ses salutaires influences & de sa chaleur à toutes les parties, & le foye qui est la source des humiditez nourrissantes, faict le sang pour l'entretien de tout le corps & le distribuë par les veines qui sont les conduicts par où il communique à toutes les parties cette agreable matiere, ses douces vapeurs & toutes ses qualitez; de mesme que le cœur enuoye toutes les siennes par les arteres & le cerueau par les nerfs, comme par de petits canaux dont les passages sont imperceptibles, à cause de la subtilité des esprits animaux: en sorte qu'il est aisé de conclure de là qu'il y a trois parties principales &

qu'il

qu'il n'y en a pas dauantage, puisqu'elles sont absolument necessaires à la conseruation de la vie & que toutes les autres dependent de leurs influences, & des matieres qu'elles communiquent.

PResque tous les Sçauans modernes & des derniers siecles, donnent la preeminence entre ces trois parties nobles & le lieu d'honneur au cerueau, puisqu'il est l'origine de toutes les connoissances sensitiues & des mouuemens volontaires, il a l'honneur d'estre le throsne & la demeure ordinaire de la sagesse, du iugement & de la memoire, & mesme il est le siege de l'intelligence des premiers principes & des choses tres-releuées; bref le nom des facultez du cerueau l'emporte, elles ont esté nommées par les Sçauans de tous les siecles, les facultez principales, parcequ'elles font des actions illustres & diuines & qu'elles gouuernent toutes les actions des autres facultez. ART. 2. *Raisons de part & d'autre & premierement pour la preeminence du cerueau.*

C'est vne verité tres-asseurée qu'il y a vne mutuelle dependance entre toutes les parties du corps humain, en sorte qu'elles sont faictes les vnes pour les autres, & toutes ensemble pour vne principale, puisqu'elles ont esté formées pour la plus excellente action de cette partie qui est le but & la fin de toutes les autres. Or il n'y a point de doute que les fonctions de toutes les parties de l'homme ne se raportent à celles du cerueau, puisque mesme le genie de la nature Aristote, les appelle diuines, tres excellentes & qui doiuent selon l'ordre de nature, auoir la prerogatiue de conduire & de gouuerner, parcequ'elles ont des objects tout diuins & qui donnent des contentemens merueilleux & tres-solides sans aucun meslange d'impureté. Il dict dauantage, que la vie de l'esprit est toute diuine & qu'elle tient beaucoup de l'immortalité, puisqu'elle consiste à viure selon ce qui est de plus considerable en nous, car bien que l'esprit ne paroisse en façon quelconque à nos sens, ses actions neantmoins sont d'autant plus sublimes & plus honorables qu'elles sont imperceptibles & separées de la masse du corps, c'est pour cela mesme qu'il veut que le souuerain bien de l'homme consiste aux fonctions tres-releuées de l'esprit, plustost qu'en celles des vertus qui dependent du corps & de plusieurs circonstances. En vn mot les actions de l'esprit, qui sont celles du cerueau, nous distinguent des bestes & nous aprochent de Dieu. L. 10. Ethic. cap. 8.

Dauantage, si nous considerons attentiuement nostre corps nous reconnoistrons aisément qu'il est faict pour seruir au cerueau dont l'action principale est la connoissance des choses qu'il ne sçauroit auoir sans le ministere des sens, puisqu'il faut qu'il soit instruict par le moyen des especes qu'il reçoit de leurs organes, & que pour en faire la recher-

che & la descouuerte le mouuement local est necessaire qui se faict par les nerfs, les muscles & les tendons qui se doiuent attacher sur les os, & sur les cartilages pour rendre les mouuemens fermes & asseurez. Toutes ces choses doiuent estre ioinctes ensemble par des liens dont il y en a de particuliers à chaque partie, & d'autres qui sont communs & qui enuironnent tout au dehors comme la peau; les vaisseaux font aussi le deuoir de liens communs au dedans de nous, quoy qu'ils ayent d'autres fonctions bien plus nobles, puisqu'ils portent les influences & le sang du cœur & du foye communicans la nourriture & la vie qui sont absolument necessaires à ce grand assemblage de tant de parties differentes, en sorte qu'elles ne sont faictes & ne subsistent toutes que pour le seruice du cerueau.

Part 2 sect. 1. l. 6. Epid.

De plus la grandeur, la figure & la taille du corps dépendent absolument du cerueau; puisque la teste n'est faicte que pour le cerueau seul, & qu'Hippocrate enseigne que la grandeur & la taille de tous les os dépendent de ceux de la teste, parcequ'ils retiennent tous vne proportion auec ceux où ils s'articulent & s'attachent; ainsi les os du bras s'attachent à l'espaule, la cuisse s'emboiste dans le trou de la hanche qui s'articule auec les vertebres, afin que toutes ensemble elles seruent à contenir & à donner passage à la moüelle du dos qui est vn alongement du cerueau dont elle tient la grosseur & la figure. Ces raisonnemens sont tres-veritables & se tirent des effects & des consequences; mais prenons les choses en leur origine afin d'en rendre vn iugement plus equitable.

ART. 3. *De la distinction des facultez & des parties.*

TOutes les choses naturelles se distinguent par leur forme & par le mesme principe qui leur donne le premier establissement. C'est pourquoy l'homme estant establi par vne forme tres-accomplie nous pouuons aussi remarquer vne grande suite de differens effects considerables qui procedent immediatement d'vne si noble source. I'entens vn grand nombre de facultez parfaictement distinguées les vnes des autres dont les forces paroissent en tous ses membres & ne se trouuent iamais aux autres animaux. Voyons les parties du dehors qui ne sont que des productions de celles qui sont au dedans, afin que de là nous conceuions vne estime suffisante de l'excellence de leur principe, puisque la distinction tres-accomplie qui se trouue en tous ces membres du dehors, est vne marque asseurée d'vne distinction bien plus grãde qui est au dedans, & qui consiste aux qualitez de ses principes. Car la distinction du dehors paroist principalement en la situation de ses parties, qui dépend des qualitez des principes.

Art. 4. *Que l'Ame de l'homme l'esleue droit au Ciel.*

AInsi l'Ame de l'homme dont la naissance est celeste & toute diuine dresse son corps & l'esleue tout droit au lieu de son origine, afin que l'homme en la considerant sans cesse en aprenne les merueilles & sçache qu'il est faict pour y retourner. La nature luy fournit vn premier & principal moyen qui est tres-propre & tres-efficace à la seconder en l'establissement de cette demeure qui est la chaleur, puisque s'esleuant naturellement soy-mesme elle le porte aussi droit à la sphere du feu comme à son centre. Car la tres-parfaicte & tres-abondante chaleur de l'homme ne laisse & ne souffre rien du tout d'impur & de terrestre dans le meslange de sa matiere capable de l'abatre, comme les autres animaux.

Art. 5. *Que la situation des parties de l'homme est conforme à celle des parties de l'Vniuers.*

DE là l'homme reçoit vne distinction tres-parfaicte auec vn arrangement merueilleux de tous ses membres qui gardent vne situation toute conforme à celle de ce grand monde ayant ses parties basses apuyées sur la terre qui en est le centre & le visage esleué droit au ciel qui est la partie la plus haute & la circonference de cet Vniuers; afin que sur ce modelle, dont il est vne copie tres-acheuée, il imite plus auantageusement son aucteur en toutes choses.

Car si l'homme n'estoit naturellement droit, ce qui luy donne la facilité de toute sorte de mouuemens, la main demeureroit aneantie dans la bassesse de l'vsage du pied, & d'vn apuy tres-mesprisable; La main, dis-je, ce prodigieux instrument des instrumens, ayant seul la vertu de tous les autres, & qui est la marque la plus asseurée de la sublimité du genie qui forme & qui gouuerne l'homme, puisqu'elle est tres-commode pour fabriquer les artifices & toutes les machines imaginables qui peuuent seruir en paix & en guerre & à tonte sorte d'ouurage.

Art. 6. *Que la distinction des parties vient de l'abondance de la chaleur.*

AInsi la moins considerable des trois dimensions, qui est la longueur, se distingue & produit en l'homme des effects tres-remarquables, par la vigueur de la chaleur naturelle qui le releue & luy donne l'accroissement, puisque l'accroissement commence en la premiere conformation par la teste, qui se voit alors beaucoup plus grosse que tout le reste du corps ensemble, & qu'il continuë par la bouche, qui est partie de ce mesme membre, où est le principe de la longueur & de l'accroissement en toutes les choses viuantes. Car la racine mesme, qui est la bouche des plantes, est aussi la premiere porte de leurs alimens.

La vertu de la mesme chaleur naturelle produict des effects de distinction tres-euidente en la diuision des parties droittes & gauches qui font la largeur de nostre corps & sa seconde dimension, puisque nous les voyons toutes en l'homme beaucoup plus separées que dans

les autres animaux. Et mesme en la poictrine, où est le sejour de l'Ame & de la chaleur, nous remarquons vne largeur considerable soustenuë par le sternon & par les costes qui sont courbées en forme de demy cercle, au lieu qu'aux autres animaux elles sont presque toutes droittes, d'où vient qu'ils ont la poictrine en pointe, estroitte & serrée.

Ainsi nous voyons tous nos membres sans aucune confusion dans vn arrangement agreable parfaictement separées en leur structure & en leur masse, d'où nous pouuons inferer qu'ils le sont bien dauantage en leurs qualitez, puisqu'elles sont les causes de la distinction des parties, Et en effect les qualitez se trouuent beaucoup plus eminentes, & beaucoup moins confuses par le meslange des contraires, dans les parties principales de l'homme, que dans celles des autres animaux, puisqu'il ne s'en rencontre aucun qui ait le cerueau si froid, si humide & si ample que luy. Il a le cœur plus chaud que tous les autres, puisqu'il iouyt d'vne vie bien plus longue qu'aucun des animaux dont nous ayons la connoissance, & mesme nous n'en descouurons aucun qui produise tant d'humidité nourrissante & de sang que l'homme, ce qui est vne marque euidente de la grande humidité de son foye.

ART. 7. *Que les quatre qualitez sont tous les mouuemens de la nature & qu'elles distinguent les parties nobles.*

IL y a quatre qualitez premieres & principales dont toute la nature dépend, la chaleur & l'humidité sont les plus nobles & tiennent lieu de forme: la froidure & la seicheresse sont en quelque façon des defauts & des priuations de ces deux nobles qualitez & principalement la derniere qui est tres-pernicieuse aux choses viuantes, puisque la seicheresse suppose formellement l'absence de l'humidité radicale (qui est le fondement de la vie) & l'aneantissement de la chaleur qui succombe aussi-tost faute de l'humide qui est son aliment ordinaire. Tous les mouuemens de la nature se font entre ces quatre qualitez, elles sont les veritables sources & les principales causes de tous les changemens qui arriuent en nous, elles composent tous nos membres, & le temperament qui est leur forme & la nature mesme des parties qu'elles separent & qu'elles distinguent, puisqu'elles leur donnent le premier establissement. C'est pourquoy nous voyons qu'en l'homme ces qualitez sont parfaictement distinctes & separées les vnes des autres, en sorte que les parties qui les possedent en vn degré plus eminent s'apellent principales, ainsi le froid qui domine au cerueau faict qu'Hippocrate appelle la teste la citadelle du froid & des humiditez pituiteuses, de mesme qu'il appelle le foye la source des humiditez nourrissantes, & le cœur le sejour de l'Ame & de la chaleur naturelle.

ART. 8. *Que la chaleur eſt la principale qualité du temperament.*

AInſi la nature n'a faict que trois parties principales, parcequ'il n'y a que trois qualitez importantes à la vie ; la chaleur eſt la principale & la plus neceſſaire, ſoit à l'art qui n'acheue aucun de ſes ouurages ſans feu, ſoit à la nature qui ne faict rien du tout ſans chaleur. Il n'y a pas lieu de douter qu'elle ne face des effects au dedans de nous meſmes, beaucoup plus releuez que ceux qu'elle faict au dehors agiſſant de ſa propre force ; bien qu'elle en faict de tres-conſiderables, puiſqu'elle ſepare toutes les choſes differentes, elle les purifie & les met à l'eſpreuue auec vne grande efficace. Cette qualité merueilleuſe ne manque point au dedans de nous meſmes de faire plus aduantageuſement tous les meſmes effects & pluſieurs autres encore beaucoup plus excellens, puiſqu'elle eſt ſouſtenuë par la plus noble forme de toute la nature, dont elle reçoit les influences qu'elle communique en des lieux tres ajuſtez & tres-conuenables à faire toute ſorte de mouuemens, & qu'elle y rencontre vne matiere tres-exquiſe & tres-propre à compoſer tous les ouurages les plus accomplis qu'on ſe pourroit imaginer. L'Ame de l'homme eſt cette forme dont la chaleur eſt le premier & principal organe, elle trauaille ſans aucune intermiſſion dans toutes les parties qu'elle eſtablit, qu'elle diſtingue, & qu'elle ſepare les vnes des autres eſtant la qualité maiſtreſſe du temperament, qui eſt la forme & la nature de nos membres & le veritable & ſeul principe de toutes les actions de la vie. La froidure eſt ſon ennemie, puiſqu'elle produict tous les effects contraires à cette ouuriere incomparable, & que meſme elle arreſte toutes les actions de la vie, elle engourdit les membres & rend tout le corps immobile, bref elle eſteint la chaleur & ſes agitations perpetuelles, ce qui la rend tres-digne d'eſtre appellée l'ennemie capitale de la nature humaine. La partie qui ſert de demeure à vne qualité ſi maligne & ſi contraire à la nature, bien loin de meriter l'honneur & la prerogatiue au prejudice du cœur qui eſt le ſejour ordinaire de l'Ame & de la chaleur naturelle, dans le ſentiment de pluſieurs, pourroit deſchoir du rang qu'on luy donne entre les autres parties principales.

L'excellence d'vne partie ne vient point de la ſtructure, puiſqu'elle eſt entierement oiſiue, comme nous l'auons monſtré cy-deuant ; & qu'elle tire toutes ſes perfections de la chaleur naturelle. Or la chaleur eſt d'autant plus foible au cerueau que la froidure y eſt eminente, & neantmoins parceque les parties tirent leur excellence des facultez qu'elles reçoiuent, de leurs fins, de leurs objects & de leurs actions ordinaires, toutes ces choſes ſe trouuent ſi ſublimes & ſi releuées dans le cerueau que s'il en eſt la ſeule & principale cauſe, il faut ſans contre-

dict que les autres parties principales luy cedent absolument le premier lieu. Que si au contraire nous reconnoissons que la chaleur & les esprits enuoyez du cœur en toutes les parties & au cerueau mesme y produisent tous les mouuemens & toutes les fonctions de la vie, nous pourrons dire auec justice que le cœur est la principale partie & que toutes les autres n'operent que par la dependance de ses influences.

CHAPITRE II.

Que le cœur est la principale des parties nobles & la seule cause de toutes les actions.

ART. I. *Que le cœur estant faict le premier aide à produire le reste des parties.*

C'EST vn sentiment veritable & receu de tous les Sçauans, qu'en tous les ouurages d'Intelligence ou de nature il se rencontre tousiours vn premier & vn dernier, c'est à dire vn arrangement & vne mutuelle dependance des parties qui le composent, en sorte que toutes les choses bien ordonnées reconnoissent tousiours vn premier principe d'où elles dependent. Or il n'y a pas lieu de douter que l'homme ne soit le chef-d'œuure de la nature & de la plus sublime intelligence, où nous reconnoissons vn arrangement merueilleux de tous les membres qui le composent auec dependance. C'est pourquoy nous deuons conclure que le cœur est ce premier principe, parceque la nature employe tous ses soins & tout ce qu'elle a de plus excellent pour le produire le premier dans le lieu le plus aduantageux, comme l'apuy de tout son edifice & le souuerain maistre de son œconomie, afin que ses fauorables influences & ses nobles agitations donnent la naissance & les mouuemens necessaires à toutes les autres parties. Car ce qu'il y a dans la semence de plus exquis, de plus chaud & de plus proche de l'acte, descoulé de cette mesme partie des parens, rentre le premier en nature, puisque aidé par la vertu generatiue de la matiere, il reprent tous les mouuemens & toutes les forces du cœur qui est en quelque façon l'homme tout entier, parcequ'il contient eminemment les facultez de tous ses autres membres. I'entens la vertu formatrice qui est vne production de la faculté vitale de ceux qui engendrent & qui deuient propre au cœur de l'enfant qui se forme. En sorte que le cœur sert de fondement & de principe pour faire renaistre toutes les autres parties que la semence enferme en puissance

plus esloignée dans son merueilleux racourcy. Parce qu'il faut necessairement que ce qui n'a pas l'estre le reçoiue de ce qui le possede, & que ce qui est plus en acte aide la naissance & forme toutes les autres parties qui sont plus froides & plus materielles.

Toutes les parties dépendent du cœur en leur naissance & en leur premiere conformation, puisqu'elles en dépendent absolument en leur subsistence, en tous leurs mouuemens, & mesme en la guerison des maladies qui leur arriuent; parceque toutes les choses naturelles tirent leurs premiers establissemens des mesmes causes qui les conseruent & qui communiquent les mouuemens salutaires. C'est vne marque infaillible qu'vne chose donne l'estre lors qu'elle donne les moyens de le conseruer & d'agir.

RIen ne se faict dans la nature qui n'ayde à se faire soy-mesme & dont vne partie ne produise les autres, ainsi les plantes iettent leurs racines en terre & poussent vn petit germe en haut qui produit le tronc, & les branches commençant par vn principe tres-efficace & tres-petit qui est au milieu comme le cœur qui forme toutes les parties seruant de fondement & de baze pour prendre leur accroissement en toutes les dimensions.

ART. 2. *Que rien ne se faict, qui n'aide à se faire soy-mesme.*

Cette verité se descouure à l'œil en toutes les semences & aux œufs, & ie ne sçay pas d'où vient qu'il y a des esprits qui l'osent reuoquer en doute, puisqu'vn si grand nombre d'hommes illustres, & mesme Hippocrate & Aristote, en ont faict l'experience qui doit passer pour irreprochable & tres-certaine, car ils asseurent vnanimement qu'ayans faict couuer des œufs par des poulles à plusieurs & diuerses fois, ils ont descouuert à l'ouuerture de ces œufs que le troisiesme iour on a de coustume de voir vn point qui palpite & tressaille: Ces tesmoins illustres ont reconnu que ce point tressaillant n'est autre chose que le cœur, puisque le iour suiuant qui est le quatriesme on void des filamens rouges dont quelques-vns vont au blanc de l'œuf, & d'autres au moyeu, & que mesme le cinquiesme iour on descouure, proche de ce point qui est vermeil & tousiours palpitant, deux autres points qui sont la teste & le foye qui se distinguent euidemment, le sixiesme & septiesme iours on void la structure de ces parties principales fort auancée, si ce n'est que le foye est encore tout blanc.

IL n'est pas si aisé de voir la mesme chose en l'homme, à cause de la rareté des auortemens & que la pluspart de ceux que nous voyons sont accompagnez de pourriture ou n'arriuent pas au mesme iour pre-

ART. 3. *Que la conformation de l'homme est difficile à descouurir.*

cis où l'on peut discerner le commencement de la conformation du cœur tout seul & sans aucune apparence des autres parties; bien que nous en ayons plusieurs histoires tirées des bons Aucteurs & d'Hippocrate mesme qui confirment nos propres experiences & nous obligent de croire que la conformation des parties de l'homme commence par le cœur comme celle de tous les autres animaux & de toutes les plantes.

L'ordre que la nature garde en la conformation des autres parties confirme cette verité, puisqu'elle se depesche de perfectionner les premieres celles qui sont plus necessaires, au lieu qu'elle tarde de faire & d'acheuer celles dont l'vtilité n'est pas si pressante, ainsi les dents & la gresse ne s'engendrent que long-temps apres la naissance, les parties genitales ne s'acheuent qu'en l'aage de puberté, le mesme arriue aux mammelles & à quelques autres parties qui se fortifient chacune en temps & lieu, ce mesme ordre se garde aussi dans toutes les actions de la vie. Or le cœur euidemment est plus necessaire que tous les autres membres, puisque les plus imperceptibles manquemens de ses salutaires influences sont accompagnez d'vn desordre vniuersel en toutes les facultez, & que la priuation de ses fauorables assistances nous faict mourir en peu de temps.

ART. 4. *Le sentiment d'Hippocrate touchant la conformation.*

Statim initio l. de locis in hom. & l. de ossium natura f. 61. v. 12. l. 1 de diæta f. 86. v. 24.

NOus deuons nous arrester à ce qu'Hippocrate dit enseignant que la semence contient ensemble toutes les parties, & qu'il n'y a point de premiere entre elles ny de derniere, puisque le corps de l'homme est faict en cercle où toutes les parties sont esgalement premieres & dernieres, le manquement de celle qu'on croiroit la moindre faict l'aneantissement des autres & rompt tout leur commerce; bien que celles qui sont, de leur nature, de plus grande importance & plus considerables paroissent les premieres. Car la conformation de tous les membres ne se faict pas en mesme temps, elle dépend de l'efficace de la chaleur & de la matiere qui les compose, en sorte que la conformation se faict plustost où ces deux choses se trouuent plus abondantes. Or le cœur les possede toutes deux en vn point de perfection où pas vne des autres parties n'approche, puisqu'elles tiennent toutes de luy la chaleur, dont il est la source inespuisable, & qu'il possede les fontaines & les fleuues qui baignent tous nos corps & qui composent tous nos membres. C'est pourquoy nous deuons conclure, que non seulement le cœur s'establit & se forme le premier, mais bien dauantage qu'il produit toutes les autres parties, puisqu'il possede tres-abondamment la matiere qui les compose & la chaleur qui en est l'ouuriere. C'est vne chose

asseurée

asseurée qu'il communique la chaleur qui faict leur premier establissement, puisqu'il donne celle qui faict leur subsistence durant toute la vie. Le cœur donc est le premier qui iouit de la vie, puisqu'il la communique à tous les autres membres & qu'euidemment il est le dernier qui la pert.

ART. 5. *Que le cœur est la cause de toutes les actions.*

CEtte verité suffisamment prouuée nous faict voir, que le cœur est vn Soleil viuant qui gouuerne tout ce petit monde, comme le chef-d'œuure de ses vertus excellentes, puisqu'il faut necessairement que ce qui donne le premier establissement dans la nature, communique aussi tous les mouuemens qui s'en ensuiuent; car toutes les parties demeureroient tout a faict insensibles & despourueuës de mouuemens, si la nature n'auoit formé le cœur au milieu de nous mesmes qui nous releue au dessus de toutes les choses naturelles, par le moyen de sa chaleur, de ses mouuemens & de sa lumiere. Car ses esprits sont plus lumineux & plus esclairans que le Soleil, puisqu'ils descouurent & nous font connoistre tout ce qui peut estre connu, & que mesme l'œil s'esleue au dessus du ciel & voit toute cette grande machine, tous ses mouuemens, & tout ce qui se passe en l'autre extremité de l'Vniuers. Ces mesmes esprits sont si subtils & si prompts qu'ils se portent aux extremitez du corps en vn moment, en sorte que nous n'auons pas plustost formé la volonté de faire vne chose, qu'elle est executée par les esprits, qui se rendent en ces lieux aussi viste que la pensée mesme qui l'ordonne; ils sont tres efficaces, puisque nous tenons d'eux toutes nos forces. Enfin le cœur possede les mesmes aduantages dans le petit monde que ceux dont le Soleil iouit dans l'Vniuers, par le moyen de sa lumiere, de sa chaleur & de ses mouuemens infatigables.

ART. 6. *Que le cœur est vn Soleil viuant qui produit tous les effects de la nature humaine.*

LE Soleil est vn ouurier vniuersel qui faict par ces moyens tous les effects de la nature, il produit tout dans l'Vniuers & iusques au centre de la terre; Il agite & promene sans cesse la grande masse de la Mer; Il est le maistre de l'Air & de toutes les choses viuantes; Il oste & donne la vie, & tout cela ne se faict que selon les differentes dispositions des subiects qu'il rencontre. Il produit au milieu de l'homme, pour ainsi dire, vn lieutenant qui forme son corps & qui le gouuerne à la façon de l'Vniuers; Car le cœur, cet astre viuant, n'employe que la chaleur qui est sa lumiere portée par les esprits en toutes nos parties, pour y faire toutes les actions, dont cette chaleur merueilleuse est la source vnique & tres-feconde. En sorte que la chaleur toute seule, enuoyée du cœur par tout le corps, rend les actions differentes, à cause

de la grande varieté qui se trouue en la structure des parties, de mesme que la chaleur du Soleil toute simple produit tous les effects de la nature qui sont tres-differents, à cause des dispositions dissemblables qu'il rencontre en sa matiere.

ART. 7. *Si la chaleur du cœur seule faict toutes les actions, ou si elle concourt seulement auec la chaleur qui est particuliere à chaque partie.*

TOute la difficulté consiste à sçauoir si la chaleur du cœur toute seule faict toutes les actions ordinaires, ou si elle concourt seulement auec la chaleur qui est particuliere à chaque partie & ne les produit que conjoinctement auec elle. Ce dernier sentiment est bien plausible & semble veritable, parceque toutes les parties en la premiere conformation se font de la semence qui contient la chaleur & l'humidité radicale, en sorte que ces qualitez composent le temperament & leur nature qui ne peut manquer d'estre vn principe agissant. Car bien que les parties principales se soient appropriées les qualitez considerables & qu'elles les possedent en degré tres eminent, afin d'en estre les reseruoirs & de les communiquer à celles de leur dépendence, si est-ce qu'il n'y en a pas vne qui n'ait part à la chaleur & à l'humidité radicale, puisqu'elles iouissent de la vie, qu'elles font toutes quelque action vitale qui leur est propre ou qui leur est commune auec d'autres.

ART. 8. *Que la chaleur du cœur faict seule toutes les actions.*

MAis si nous penetrons plus auant, nous remarquerons que la chaleur naturelle des parties moins nobles & celle du cerueau mesme est veritablement si foible & si languissante, que sans la chaleur emanée du cœur & sans ses fauorables influences, elles demeureroient immobiles & nous serions froids comme le marbre, insensibles comme les plantes, & attachez à la terre à la façon des Zoophytes. Car la chaleur naturelle des animaux & des plantes mesmes est beaucoup plus forte & plus efficace que celle du cerueau de l'homme & de toutes les parties moins nobles, si nous la considerons seule & sans le meslange de celle qu'elles reçoiuent sans cesse du cœur.

La constitution merueilleuse de la nature humaine se faict auec vne distinction tres-parfaite, puisque cette nature tres-sage separe les vertus qui composent son temperament en des lieux differens tres-propres à le conseruer en ses qualitez eminentes, & tres-ajustez pour faire separément les fonctions de toutes ses vertus, & de là vient que l'homme iouit de la vie plus long-temps que tous les autres animaux & a des fonctions differentes en grand nombre & tres-releuées, en sorte que la chaleur naturelle de l'homme est presque toute dans le cœur & tres-foible dans les autres membres & principalement au cerueau, où regne le froid qui est son ennemy.

Au lieu que la chaleur naturelle des plantes & des animaux imparfaicts est confuse & respanduë presque par tout egalement, puisqu'elle n'a point de lieu determiné pour sa propre demeure. C'est pourquoy nous voyons que la chaleur naturelle, & qui est propre à chacque partie du corps humain, demeure entierement inutile & perit aussitost, si elle n'est soustenuë par la chaleur emanée du cœur & par les influences de cet astre viuant qui la conserue & qui faict conjoinctement auec elle toutes les actions de la vie.

Or les fonctions doiuent plustost estre attribuées à la chaleur du cœur qu'à celle qui est propre aux parties, puisque tant s'en faut qu'elle soit la maistresse & qu'elle face les actions, qu'elle perit aussi-tost si elle est vn moment despourueuë de ses irradiations ; & mesme que si sa chaleur & ses esprits ne sont en grande abondance les actions ne se font point du tout. Cette verité paroist au sommeil où toutes les actions animales cessent, parceque les esprits & la chaleur vitale se retirent au dedans, & ne vont iusques au cerueau que tres-foiblement & seulement pour y conseruer la vie ; au lieu que dans le resueil, on faict les actions animales toutes ensemble, à cause que les esprits & la chaleur du cœur se respandent en abondance en tous les organes des sens & des mouuemens volontaires.

LE cœur donc est le principe qui communique & qui conserue la vie qui n'est autre chose que la participation & la iouissance de la chaleur emanée du cœur en toutes les parties, pour y demeurer en l'humidité radicale dans vne agitation continuelle, afin d'y produire toutes les actions dont elles sont capables, car l'alliance du mouuement auec la chaleur est si estroite que de les separer c'est les destruire, puisque la chaleur & la nature sont vne mesme chose & qu'il est impossible que la nature subsiste sans mouuement. ART. 9. *Ce que c'est que la vie & de quelle sorte elle commence.*

Or le mouuement & l'agitation de la chaleur, en quoy la vie consiste, n'est pas vnique & simple, elle contient toutes les especes de changemens que nous auons cy-deuant raportées joinctes ensemble. Car toutes les humiditez qui viennent à s'eschauffer s'enflent notablement & se rarefient, puis apres cette chaleur enfermée se faict vne ouuerture au dehors, par où elle expulse impetueusement la vapeur bruslée qui est son excrement, & respire au mesme temps en attirant l'air à soy par cette mesme ouuerture, pour se raffraichir & se conseruer. En sorte que la chaleur est sans cesse dans l'agitation de ces deux mouuemens alternatifs d'attirer la nourriture & d'expulser le superflu, de s'eschauffer & de se raffraichir. La vie commence de cette maniere en toutes

Hippoc. initio l. de natura pueri.

Arist. 3. de gener. anim. cap. 11.

les choſes viuantes, la chaleur venant à ſe renfermer dans vne humidité bien cuite & bien digerée.

La connoiſſance de ces mouuemens continuels & contraires en quoy la vie conſiſte a donné ſubiect aux anciens d'impoſer à l'Ame le nom qu'elle porte qui ſignifie en langue Grecque vn ſouffle & vn vent raffraichiſſant ; ils ont nommé la vie du mot d'eſchauffement & d'ardeur qui luy eſt plus naturel.

Ἄνεμος ψυχή. Ζωή.

ART. 10. *Qu'il y a cinq degrez de vie differens & que le cœur en eſt la ſeule cauſe.*

NOus auons cette maniere d'agitation continuelle de la chaleur commune auec les plantes & auec les animaux les plus imparfaicts. Il y a vn degré de vie tres-releuée, mais toute contraire qui conſiſte au repos & en vn calme tres-agreable, dans la connoiſſance des choſes que l'homme a commune auec Dieu.

Entre ces deux extremitez il y a trois autres degrez de vie qui conſiſtent en des mouuemens bien plus nobles & en des actions bien plus conſiderables, que celles de la vie qui nous eſt commune auec les plantes, puiſque le premier de ces trois degrez de vie contient les alterations & les mouuemens qui ſe font en toutes les actions ſenſitiues, le ſecond & le troiſieſme qui ſont l'appetit & la faculté motiue contiennent tous les mouuemens vehemens des humeurs & de tout le corps.

L'homme a la faculté vitale de la premiere ſorte & proprement dicte qui regarde la conſeruation de la chaleur tres-eminente, à cauſe que ſa chaleur eſt tres-vnie & qu'elle eſt allumée dans vne humidité radicale tres-exquiſe & tres-abondante ; Cette chaleur eſt auſſi logée dans vne partie tres-conuenable pour ſe communiquer à tout le corps & pour faire les fonctions vitales de toutes les eſpeces que nous auons raportées, puiſqu'elles ont le nom de la vie qui conſiſte en la chaleur qui en eſt l'ouuriere, & qui ne les faict differentes qu'à cauſe de la diuerſité des lieux où elle eſt receuë & où elle s'agite. C'eſt pourquoy nous deuons conclure que toutes les actions doiuent eſtre attribuées à la chaleur du cœur qui eſt cette partie merueilleuſement bien ordonnée, pour la communiquer & pour rejetter les excremens fuligineux qui l'eſtouffent.

Et meſme, ce qui ſemble bien plus difficile, le cœur eſt propre à iouir en meſme temps & tout enſemble de pluſieurs ſortes de raffraichiſſemens capables de maintenir la chaleur naturelle en vn temperament & en vne moderation merueilleuſe, car ſi la nature n'en auoit trouué le ſecret, l'humidité radicale qui eſt capable de nous faire ſubſiſter vn grand nombre d'années, ſe diſſiperoit en fort peu de temps.

SECTION SECONDE.

DE L'EXISTENCE ET DE LA necessité du mouuement circulaire.

CHAPITRE PREMIER.

Premiere preuue tirée de la necessité du raffraichissement du sang.

GALIEN à mon aduis n'a pas eu des sentimens proportionnez á l'excellence & á la dignité de l'ouurier, qui a faict le prodigieux chef-d'œuure de la nature humaine, & qui a construit l'incomparable edifice de l'homme & de ses membres qui sont si bien arrangez & si diuinement alliez ensemble, lorsqu'il a dict simplement que la structure de l'homme est la production d'vn ouurier sage & bien aduisé; Car cet ouurage inconceuable n'est pas vne simple production d'vn ouurier tres-sage & tres-aduisé, puisque l'homme seul est le prototype & le modelle tres-accomply de tous les plus admirables artifices, en sorte qu'il est impossible d'imiter ou de pratiquer aucun art, dont la nature humaine n'ait en soy le veritable modelle & le parfaict original.

ART. I. *Que la nature humaine est le parfaict original de tous les arts.*

Σοφῦ τινὸς δημιουργῦ τέχνημα.

Hippocrate a tres-bien connu cette verité, lors qu'il a dict que les hommes n'apprennent point à descouurir les choses secrettes & diuines par le moyen de celles qui sont euidentes & connuës, puisqu'ils employent des artifices semblables à ceux dont la nature humaine se sert, sans connoistre qu'ils imitent cette prodigieuse ouuriere, parceque Dieu, dit-il, donne aux hommes assez d'esprit pour imiter ses ouurages, encore qu'ils n'en connoissent pas les merueilles.

l.1. de diæta f.84. v.31.

AInsi considerons l'admirable industrie de cet art que nous appellons Chymie, & nous trouuerons qu'elle imite de bien prez en plusieurs choses la nature de l'homme & principalement en ce qu'elle gouuerne le feu, & qu'elle sçait les moyens de dompter cet inuincible seigneur de toute la nature; Car elle peut le conseruer tousiours egal, ou le diminuer, ou l'accroistre selon la quantité de l'air qu'elle luy donne & le pouuoir d'entreprendre sur l'aliment solide qu'elle a dans ses fournaises.

ART. 2. *Que la Chymie imite la nature du cœur.*

Cet art imite la nature qui gouuerne la chaleur naturelle & qui tempere le feu qui est allumé dans le cœur, car cette prodigieuse nature a formé des passages propres à mesurer ses matieres afin de mesnager l'humidité radicale. Elle ne fournit pas seulement vne eau dans le pericarde qui est, pour ainsi dire, l'estuy du cœur, afin de l'humecter & de le raffraischir, en luy seruant d'vn bain continuel en tous ses mouuemens, elle enduit d'vne gresse tous ses vaisseaux & sa baze où la chaleur est plus vehemente, & bien dauantage elle attire l'air du dehors par des conduicts tres-ajustez à mesure que la chaleur s'augmente, afin d'en domter les excez.

ART. 3. *Que le cœur est la fournaise de la nature humaine & que le sang luy sert de principal & continuel raffraichissement.*

CEs moyens à la verité sont tres-considerables, & neantmoins tous ensemble ils n'ont pas la force de reprimer la violence de la chaleur & de moderer ses mouuemens impetueux, si le sang qui coule insensiblement & par mesure aux cauitez du cœur, qui sont ses fournaises, n'auoit des qualitez proportionnées & tres-aduantageuses pour l'adoucir & la temperer, puisqu'il touche immediatement & qu'il baigne au dedans tous les lieux, où la chaleur est allumée.

Car la nature donne vne suffisante ouuerture au sang pour entrer aisément de la veine caue dans le ventricule droit du cœur, lors qu'il vient à se dilater, en sorte neantmoins que son reflus en cette mesme veine est impossible, puisque son ouuerture ferme estroittement du dedans au dehors, auec trois membranes en forme de battans à trois pointes qui se nomment à cause de cela les valuules tricuspides ou triglochines, & donnans l'entree dans le cœur empeschent la sortie. C'est pourquoy le sang en la contraction du cœur est contrainct de passer entierement au poumon par la veine arterieure qui faict vn ample & tres-libre passage du dedans du cœur au dehors, ayant trois membranes en forme de croissant si bien ajustées que joinctes ensemble elles ferment exactement le passage du dehors au dedans & empeschent le retour du sang que le ventricule droit du cœur pousse en toutes ses contractions en cette veine arterieuse & au poumon, d'où il est attiré sans cesse à trauers sa substance & par les emboucheures & frequentes anastomoses de la veine arterieuse & de l'artere veneuse dans le ventricule gauche du cœur.

ART. 4. *Que le poumon n'est faict que pour le raffraichissement du sang.*

OR le poumon n'est faict que pour le raffraichissement du cœur & de toute la masse du sang qui passe continuellement de l'vn de ses vaisseaux en l'autre, où il prend beaucoup plus de fraicheur qu'en aucune autre partie, puisque l'air qui penetre abondamment & sans cesse, par la bouche & par les narines aux poumons, le touche imme-

diatement & se mesle pour entrer ensemble au ventricule gauche du cœur. Car s'il est vray ce qu'Hippocrate asseure que les veines sont les souspiraux de nos corps, à cause que leur delicatesse n'arreste pas les substances chaudes, subtiles & flatueuses, & qu'elles reçoiuent aisément l'air qui nous enuironne & qui s'insinuë par les pores iusques au dedans du corps & des entrailles mesmes pour les raffraichir, il n'y a pas lieu de douter que le cœur & le sang ne reçoiuent vn bien plus grand raffraichissement par le moyen du poumon. Car cette partie si rare, si mouuante & si propre à raffraichir, n'est faicte que pour seruir d'esuentail, par maniere de dire, & pour rejetter plus abondamment & comme à plain canal toutes les vapeurs chaudes & bruslantes de la masse du sang & du cœur. Car le poumon faict vne attraction frequente & copieuse de l'air qu'il communique en sorte, que le sang en reçoit vn raffraichissement tres-notable qui le rend propre à temperer la chaleur en son foyer.

l de morbo sacro f. 124. v. 17. & seq.

Le raffraichissement du cœur ne seroit pas considerable & nous n'en receurions pas grande vtilité, si la masse du sang ne couloit au poumon de l'vn de ses vaisseaux à l'autre & iusques aux extremitez de ses lobes, qui sont les cinq parties où sa substance est diuisée, pour entretenir aisément le commerce de l'air qui est si necessaire à la masse du sang.

Cette verité paroist en ce que les bronches du poumon qui sont les rameaux de l'aspre artere qui portent & qui conduisent l'air sont placez iustement au milieu des deux vaisseaux qui contiennent le sang. En sorte que les rameaux de l'artere veneuse se voient tous au dedans du poumon : ceux de la veine arterieuse occupent le derriere, afin que toutes les distributions de l'aspre artere, estans au milieu, elles reçoiuent aisément les vapeurs fumeuses & bruslantes des deux vaisseaux du poumon qui prennent leur origine du cœur. Et bien dauantage tous ces rameaux de l'aspre artere, qui sont les bronches du poumon, sont composez de petits cartilages de figures toutes differentes & merueilleusement arrangez depuis la gorge iusques aux extremitez du poumon, & liez ensemble auec vne membrane fort delicate, afin que ces conduits faicts d'vne infinité de pieces solides & toutes differentes ne s'affaissent iamais entierement & qu'elles tiennent les passages, qui se forment dans les interualles de leurs figures differentes, tousiours ouuerts à des matieres dont la communication est si necessaire & si pressante.

ART. 5. Que l'air qu'on respire, les brons

LE poumon est froid & sec de sa nature, parcequ'il est faict de parties toutes spermatiques & de la portion du sang la plus seiche & la plus escumeuse, qui est l'excrement & le reste de la conformation

nages & les humiditez du cerueau raffraichissent le sang dans le poumon. du cœur, il se refroidit & se desseiche encor bien dauantage par l'attouchement continuel de l'air que nous attirons sans cesse & qui penetre en toutes ses parties, en sorte que le poumon, de grossier, rouge & pesant qu'il est auant la naissance, se blanchit & deuient si leger qu'il nage dessus l'eau, à cause du meslange de l'air qui le rarefie.

Ces qualitez le rendent tres-propre à temperer le cœur, puisque les choses seiches & rares attirent l'air & reçoiuent aisément les humiditez de toutes parts, & de là vient que le poumon s'abreue & s'humecte d'vne partie de toutes les liqueurs que nous prenons & sur tout si on les aual e insensiblement, comme quand on hume & qu'on tire l'air & la liqueur ensemble, car la nature tient le larynx tousiours ouuert à l'air & à ces humiditez salutaires.

Hipp. l. de corde f.55 v.1 & seq. ad 14. l.6. Epid. sect.3. part.39.

Le cerueau mesme, qui est la citadelle & le throsne du froid & des humiditez pituiteuses, est au lieu le plus eminent & le plus aduantageux, pour raffraichir toutes les entrailles & seruir au poumon de perpetuel arrosoir; puisque le phlegme le plus subtil degoute naturellement & sans cesse de la teste dans la gorge & dans le poumon, pour temperer le cœur & la masse du sang. Car le sang de la veine caue qui sert à raffraichir le ventricule droict du cœur, s'y eschauffe en sorte qu'il seroit incapable de seruir au ventricule gauche qui est beaucoup plus chaud que le droit s'il ne se refroidissoit auparauant que d'y entrer. C'est pourquoy la nature a tres-sagement trouué le moyen d'humecter & de raffraichir le sang, dans le circuit qu'elle luy faict faire aux vaisseaux du poumon, d'autant que le ventricule gauche est plus chaud que le ventricule droit du cœur. Et ce mouuement circulaire est tres-vtile au sang pour l'empescher de se corrompre, ou de se brusler excessiuement, & ne l'est pas moins au cœur qui en reçoit vn raffraichissement tres-necessaire.

Ex Hipp. purgandi methodo f. 13. & 14.

De là nous voyons que toutes les parties contribuent au raffraichissement du cœur & de la masse du sang, afin que la chaleur naturelle dont le cœur est le foyer s'entretienne des alimens ordinaires, & mesme se raffraichisse des humiditez superfluës; & que l'humidité radicale, qui est le veritable aliment, se conserue & se mesnage iusques à l'extreme vieillesse.

ART. 6. *Que la structure du cœur & de ses vaisseaux acheue la connoissance du mouuement circulaire.*

LA structure du cœur, celle du poumon & de toutes les parties qui les composent monstre euidemment cette verité, puisque la veine caue se communique par vne grande ouuerture au ventricule droit du cœur qui en reçoit vne grande abondance de sang qu'il enuoye au poumon par la veine arterieuse, qui pour le contenir est presque egale en grosseur à la veine caue & à la grande artere mesme. L'artere veneuse,

veneuſe, qui acheue le tour & qui verſe le ſang dans le ventricule gauche du cœur, eſt auſſi de pareille groſſeur, en ſorte que ces quatre vaiſſeaux ſont les plus amples de tout le corps. Et c'eſt vne choſe ridicule de dire que la veine arterieuſe & l'artere veneuſe ne ſont faictes que pour la nourriture & la vie du poumon, puiſqu'elles ſont preſque auſſi groſſes que la veine caue & que la grande artere qui ſuffiſent à la nourriture & à la vie de tout le corps; car la veine arterieuſe & l'artere veneuſe ont eſté faites de cette grandeur, afin de ſeruir de paſſage à toute la maſſe du ſang.

Les valuules tricuſpides & les valuules ſigmoides, qui empeſchent le reflus & qui contraignent le ſang de faire le tour, acheuent la preuue & la conuiction entiere & parfaicte du mouuement circulaire en ces parties. Car le reflus du ſang en la veine caue eſtant impoſſible, il entre en la veine arterieuſe, d'où le retour eſt pareillement impoſſible, à cauſe qu'elle eſt munie de trois valuules faictes en forme de croiſſant ou de la lettre ſigma qui leur donne le nom de ſigmoides & permettent l'entrée libre dans la veine arterieuſe, & faiſant vn cercle complet ioinctes enſemble empeſchent le reflus & le retour dans le ventricule droit du cœur.

Le ſang paſſe continuellement de là dans l'artere veneuſe que la nature a faite tres-delicate, afin qu'elle reçoiue & conduiſe le ſang dans le ventricule gauche du cœur & qu'elle l'attire ſans ceſſe auec l'air. Cette artere a des valuules tricuſpides, qui empeſchent le retour du ſang au poumon, toutes ſemblables à celles qui empeſchent ſon reflus en la veine caue. Le ventricule gauche du cœur, en ſes continuelles contractions, pouſſe le ſang qu'il a receu de l'artere veneuſe par la grande artere en toute l'eſtenduë du corps, comme le ventricule droit l'enuoye par la veine arterieuſe au poumon.

ART. 7. *Que le ſang coule continuellement & paſſe de la veine arterieuſe en l'artere veneuſe & iamais à trauers la cloiſon mitoyenne.*

IL y a auſſi des valuules ſigmoides à l'entrée de cette grande artere ſemblables à celles de la veine arterieuſe qui ſont ſi eſtroittement ioinctes enſemble, qu'il eſt impoſſible qu'il retourne vne goutte de ſang dans le cœur, & meſme ſi on en faict l'eſpreuue, il eſt impoſſible d'y faire paſſer vne goutte d'eau, ou du vent, bien que l'on ſouffle auec violence en la grande artere ou en quelqu'vn de ſes rameaux.

I'ay faict pluſieurs fois cette experience, comme Hippocrate l'a deſcrite à la fin du Liure du cœur, où il confirme cette verité, & raporte encore vne autre experience qui faict voir que le ſang paſſe de la veine arterieuſe & de l'artere veneuſe dans le ventricule gauche du cœur, puiſqu'en tous les animaux eſgorgez ce ventricule ſe trouue entiere-

ment desnué de sang, bien qu'il y en ait dans le ventricule droit & dans la grande artere. Car cela vient de ce que le poumon cesse de se mouuoir & meurt quelque temps auant le cœur qui bat le dernier & nommément son ventricule gauche ; c'est pourquoy le ventricule droit demeure plain, ne pouuant communiquer le sang au ventricule gauche qui s'espuise, parcequ'il ne reçoit rien, bien qu'il continuë de pousser le sang & les esprits en la grande artere, iusques au dernier battement. Car si le sang passe du ventricule droit dans le gauche à trauers la cloison mitoyenne qui les separe, il ne faut point douter que le ventricule gauche ne l'attire du ventricule droit, dans vne necessité si pressante & dans vne extreme inanition, puisque le sang est l'aliment de la chaleur & le soustien de la vie.

De là vient aussi que nous trouuons tousiours fort peu de sang dans les vaisseaux du poumon, parceque le cœur continuë de l'attirer autant qu'il en est capable & iusques à la dissipation de toute la chaleur naturelle, bien que le poumon demeure immobile par le deffaut des nerfs & des muscles qui seruent à la respirasion, ou mesme par l'extinction de sa propre chaleur.

Ainsi nous pouuons aprendre de cette experience, qu'il n'y a point de necessité capable d'obliger la nature à faire passer le sang de la cauité droite du cœur en la gauche à trauers la cloison mitoyenne, non seulement à cause de son espoisseur & solidité, mais parceque la nature a diuisé le cœur des plus parfaicts animaux en deux cauitez, comme en deux fournaises iointes ensemble dans vne mesme enceinte, afin que la chaleur fixe allumée dans toutes les parties qui les forment & qui les enuironnent se fortifie de toute part, estant estroittement vnie, & qu'elle puisse aussi se conseruer par les raffraichissemens proportionnez & necessaires, les receuant en deux differens lieux, où elle les partage. Car la chaleur en s'vnissant euite l'extinction qui se faict par la violence des contraires & du froid qui est son ennemy ; & se garentit de la dissipation qui arriue par les semblables & par vn subit embrasement de toute l'humidité radicale en diuisant les raffraichissemens en ses deux ventricules. Ainsi l'admirable nature de l'homme entretient sa tres-abondante chaleur estroittement vnie, & partage en plusieurs endroits les raffraichissemens conuenables, qu'elle reçoit par le moyen de deux circuits differens à mesure & proportion de la necessité qu'il y a d'en reprimer la violence & les excez.

CHAPITRE II.

Seconde preuue tirée des qualitez du sang.

LES animaux imparfaicts, dont la nature est plus imbecille, ont des raffraichissemens à proportion de la chaleur qui les anime; ainsi la chaleur des Zoophytes & de plusieurs especes d'insectes reçoit assez de raffraichissement du seul attouchement de l'air ou de l'eau qui les nourrit & qui les enuironne. Il y en a d'autres qui ont vn peu plus de chaleur & viuent dauantage, dont la partie qui faict le milieu de leur corps en deuant qui correspond à la poictrine, faict des plis en se dilatant & en se reserrant sans cesse auec vicissitude & brouissement, comme s'ils respiroient, à mesure que l'air penetre entre les plis & reprime la chaleur; les mouches à miel & plusieurs autres insectes se raffraichissent en cette façon.

ART. I. *Que tous les animaux se conseruent par le moyen des elemens où ils se produisent.*

Arist. l. de respir. cap. 4. 5. & 6.

Il y a des animaux plus parfaicts que tous ces insectes & qui sont sanguins, comme presque tous les poissons & quelques autres animaux encor dont la chaleur est mediocre & qui, pour ce subject, n'ont qu'vne cauité dans le cœur. Ces animaux attirent au dedans d'eux-mesmes & rejettent par la bouche l'air ou l'eau qui les raffraichissent assez par le seul attouchement des parties voisines du cœur; en sorte neantmoins que cet attouchement est si necessaire que nous les voyons languir & mourir s'ils viennent à manquer du raffraichissement qu'ils en reçoiuent. Ainsi tous les poissons perissent hors de l'eau, ou dans l'eau mesme, si on empesche les vicissitudes qu'elle a d'entrer & de sortir de leur bouche: Cette sorte de mort arriue par les semblables, & par l'embrasement ou l'excez de chaleur, aussi-tost qu'elle manque de ses raffraichissemens ordinaires & se nomme estouffement.

Le poumon de tous les oiseaux a peu de sang; il est faict comme vne esponge & se trouue attaché par tout contre les costes, afin de receuoir & de contenir vne quantité d'air capable de les raffraichir par le seul attouchement de cette partie, & de leur donner moyen de faire vn vol vehement & de quelque durée, selon leur nature & differente façon de viure.

TOus les animaux à quatre pieds & qui viuent sur terre ont les poumons sanguins & possedent bien plus de chaleur que les oiseaux, & neantmoins ils en ont beaucoup moins que l'homme; car la chaleur de l'homme est incomparablement plus pure, plus efficace & plus abon-

ART. 2. *Que la chaleur de l'homme a besoind'vn raffraichissement plus*

familier que celuy de l'air. dante que celle de tous les autres animaux. Et cette verité ne paroit pas ſeulement en l'excellence de tant d'actions differentes qui preuuent la nobleſſe de ſon temperament, elle ne ſe faict pas voir en la ſeule diſtinction de ſes membres, & en la merueilleuſe fabrique & conformation de ſon corps, elle eſclate iuſques en ſes excremens, où nous voyons les coctions tres-parfaictes & la ſeparation des ſubſtances qui ne ſe remarquent iamais en ceux des autres animaux; puiſque les excremens des beſtes brutes retiennent quaſi les qualitez de leurs alimens & qu'ils font en parfaicte ſanté des vrines troubles, confuſes, & toutes ſemblables à celles des hommes qui doiuent perir en peu de temps, par la violence des maladies les plus mortelles.

Ce ſont là les raiſons pourquoy la chaleur de l'homme ne ſe raffraichit pas aſſez par la ſeule communication des qualitez de l'air qui eſt touſiours trop aigre & trop eſloigné de noſtre nature, nous auons beſoin de raffraichiſſemens beaucoup plus familiers & plus efficaces, & d'vne liqueur abondante & tres-douce comme le ſang qui a toutes les qualitez conuenables pour humecter, raffraichir & temperer la chaleur naturelle.

ART. 3. *Que le ſang raffraichit la chaleur aux deux cauitez du cœur par deux circuits differens.*

LA nature donc employe le ſang pour le raffraichiſſement du cœur & pour la nourriture de la chaleur naturelle, puiſque le mouuement circulaire qui ſe faict de la grande artere en la veine caue raffraichit le ventricule droit du cœur, & que le mouuement circulaire qui ſe faict aux vaiſſeaux du poumon tempere le ventricule gauche.

Car encore que la chaleur qui eſt allumée dans la cauité gauche ſoit bien plus vehemente que celle de la droitte, & que le mouuement circulaire qui ſe faict de l'vne des cauitez du cœur à l'autre, par les vaiſſeaux du poumon, ſoit beaucoup plus court, que celuy qui ſe faict de la grande artere en la veine caue, qui ſont deux vaiſſeaux qui ſe diſtribuent par toute l'eſtenduë du corps, ſi eſt-ce pourtant que le raffraichiſſement de la chaleur ſe faict aux deux cauitez du cœur egalement & tres à propos, puiſque la nature de l'homme ſe fabrique des conduicts tres-ajuſtez, pour attirer le ſang & receuoir les raffraichiſſemens neceſſaires à meſure qu'elle en a beſoin.

Ioinct que le ſang, en fort peu de temps & dans vn petit interualle, ſe tempere & ſe raffraichit dauantage aux vaiſſeaux du poumon, qu'en toute l'eſtenduë du corps & de la veine caue en beaucoup de temps, puiſque les vapeurs brulantes s'exhalent du poumon tres-aiſément & qu'il ſe faict en cette partie vn continuel meſlange de l'air & du ſang auec les humiditez froides & pituiteuſes qui tombent ſans ceſſe du cerueau.

Tract. noſtro de Hipp. purg. methodo f.13. & 14.

L'homme donc a le poumon rempli d'vne plus grande quantité de sang & plus espuré qu'aucun des autres animaux, à cause que la chaleur naturelle tres-pure & tres-abondante qui est allumée dans son cœur a besoin d'vn plus grand raffraichissement & produit dauantage de sang: en sorte que de la connoissance du poumon des animaux nous pouuons iuger des perfections & de la quantité de la chaleur naturelle & de toutes les qualitez de leur nature.

Ainsi l'homme a la figure droitte, non pas comme dit Aristote, à cause qu'il a beaucoup de sang au poumon, mais il a beaucoup de sang au poumon, parceque sa chaleur est tres-pure & tres-abondante. Car c'est l'excellence & la pureté de la chaleur de l'homme qui faict qu'il a besoin d'vne plus grande quantité de sang pour se raffraichir & qu'il a la teste esleuée droit au Ciel, à cause que sa chaleur tres-pure ne souffre rien de terrestre & de grossier en la masse du sang capable de l'abatre, comme le reste des animaux, de là mesme nous iugeons de la longueur de sa vie & de toutes ses excellentes qualitez.

ART. 4. *Qu'il est impossible que le sang passe de l'vne des cauitez du cœur à l'autre à trauers la cloison mitoyenne.*

CONcluons donc que le sang ne passe point du ventricule droit du cœur dans le gauche à trauers la cloison mitoyenne, puisque ce seroit la mesme chose que si le cœur de l'homme n'auoit qu'vne seule cauité, & qu'il y auroit confusion des matieres que les deux cauitez contiennent, à cause de la facilité du passage de l'vne à l'autre, joinct que la cauité gauche qui est la plus chaude & le sejour de l'ame manqueroit du raffraichissement necessaire.

Car s'il est vray que la nature faict les raffraichissemens en tous les animaux à proportion de l'excez de la chaleur, il n'y a pas lieu de douter que la cauité gauche du cœur estant beaucoup plus chaude que la droitte, cette sage ouuriere n'employe des raffraichissemens en plus grand nombre, & bien plus efficaces pour la temperer. Or si le sang passe à trauers la cloison mitoyenne du cœur, tant s'en faut que sa cauité gauche ait des raffraichissemens en plus grand nombre & plus efficaces que la droitte, qu'elle se trouueroit despourueuë du plus considerable de tous, puisque la cauité droitte reçoit de la veine caue vn sang humide, raffraichissant & bien temperé, au lieu que la cauité gauche, receuant ce mesme sang à trauers la cloison mitoyenne & venant immediatement de la cauité droitte, le trouueroit eschauffé par excez, tout bilieux & entierement incapable de donner aucun raffraichissement. Donc la nature enuoye le sang de la cauité droitte du cœur aux vaisseaux du poumon, pour le raffraichir & l'humecter d'autant plus en ce mouuement circulaire que la cauité gauche a besoin d'vn plus

grand raffraichiſſement, & que ſa chaleur eſt beaucoup plus allumée que celle de la droitte.

Parmy ceux qui croyent que le ſang paſſe à trauers la cloiſon mitoyenne dn cœur, il y en a qui diſent que dans la reſpiration violente, le ſang retourne de l'artere veneuſe en la veine caue, & qu'il refluë par l'anaſtomoſe du cœur qui ne ſe voit qu'aux enfans auant la naiſſance, & qui eſt preſque entierement bouchée, ſi quelquesfois elle ſe trouue en d'autres âges. Ce ſentiment eſt bien ridicule, puiſque les choſes naturelles ſe rencontrent en tous les hommes, & que ce mouuement circulaire ſeroit tout à faict inutile & contraire à celuy qui ſe faict au fœtus, où le ſang paſſe de la veine caue en l'artere veneuſe & de là dans la cauité gauche du cœur; Car l'entrée de cette cauité eſt ſi large & ſi ouuerte qu'il eſt preſque impoſſible que le ſang coule en vn autre lieu, ſi bien que la ſtructure de cette cauité paroit faicte pour attirer le ſang & toute propre à le receuoir. Ioinct qu'on peut remarquer aux enfans à l'entrée de l'anaſtomoſe veneuſe, vne membrane qui empeſche le reflus du ſang dans la veine caue.

Ces perſonnes-là parlent du corps de l'homme de meſme que de quelque machine faite à la main, comme s'il n'eſtoit pas conduict par vne tres-ſage nature qui tire les humeurs en vne quantité conuenable, & qui faict chois des bonnes rejettant les mauuaiſes; en ſorte que le cœur n'attire de le veine caue que la quantité de ſang qui luy eſt neceſſaire, & ne faut point douter que cette excellente partie n'attire le plus pur & ne face chois du plus exquis & du meilleur, puiſqu'elle eſt la plus forte & que meſme elle le purifie pour les autres. Car toutes les productions de chairs, de greſſes, de poils & d'autres choſes eſtranges ſont tres-rares & n'arriuent iamais dans le cœur, que par des intemperies vehementes & par vne extreme corruption de la maſſe du ſang; joinct qu'elles commencent à ſe former en la veine caue, ou dans les vaiſſeaux du poumon & ſe meſlent parmi les pointes des valuules tricuſpides auſquelles on les trouue ordinairement attachées. Nous parlerons plus amplement de toutes ces matieres, lors que nous ferons voir que preſque toutes les maladies du poumon n'arriuent que par le manquement du mouuement circulaire du ſang en cette partie, ce qui eſt vne verité de ſi grande importance que nous ſerons obligez, pour ce ſubiect, de l'eſclaircir en la ſeconde partie de cet Ouurage.

ART. 5. *Que le ſang qui eſt l'aliment le*

LE cœur donc ayant beſoin d'vn raffraichiſſement conſiderable, à cauſe de la vehemence de la chaleur qui eſt allumée dans ſes cauitez, il eſt abſolument neceſſaire qu'il attire vne grande abondance de

sang, puisque cette liqueur exquise qui est sa plus delicieuse nourriture, est seule capable de la temperer. Car toutes les choses viuantes se raffraichissent par le moyen de l'aliment qui les soustient, puisque la chaleur naturelle, en faisant sans cesse toutes les actions de la vie s'agite aussi continuellement, ce qui ne se peut faire sans vn eschauffement considerable, & sans que la chaleur consume quelque chose de l'humidité radicale & de la substance des parties. C'est pourquoy la nature a donné l'aliment qui repare aussi-tost ce qui est dissipé de la substance & qui reprime la chaleur en l'humectant & la raffraichissant, parcequ'il est contraire à la chaleur en ses qualitez, & qu'en la substance il est semblable.

plus exquis est aussi le plus puissant raffraichissement & que sa masse faict le circuit de tout le corps plusieurs fois en vn iour.

Hipp. 6. Epid. part. penultima sect. 5. f. 518 v. 45. & Arist. ad calcem l. de vita & morte.

Cette mesme nature donne le sang, qui est vn aliment tres-delicat, aux animaux les plus accomplis, afin de les nourrir & de les temperer suffisamment; or tous les alimens du dehors que nous prenons d'ordinaire en produisent bien moins, que ce que la cauité droite du cœur en attire continuellement de la veine caue, car cette cauité contient à la fois plus d'vne once de sang, sa chaleur l'attire aidée de sa structure aduantageuse & de ses mouuemens continuels, elle le reçoit de la veine caue à pleine ouuerture en ses dilatations qui sont si frequentes qu'elles montent à deux mille & plus en vne heure, comme chacun en peut faire le comte en soy-mesme.

Or il y a bien de l'aparence que le cœur, en vingt-cinq ou trente de ses contractions, expulse au moins autant de sang qu'il en contient en l'vne de ses cauitez à vne fois, puisqu'il en expulse en chaque contraction & qu'il les faict toutes afin de se deffaire de celuy qui s'eschauffe & d'en attirer des veines en toutes ses dilatations d'autre plus doux & plus temperé pour s'humecter & se raffraichir. En sorte que tant s'en faut que le sang qui s'engendre des alimens que nous prenons iournellement satisface aux attractions continuelles & au raffraichissement du cœur, que tout le sang qui est en nous, conformement à cette supputation, peut passer en quatre ou cinq heures de l'vne des cauitez du cœur à l'autre, & passant par les veines entrer dans les arteres, & faire en vn iour naturel quatre ou cinq fois le circuit de tout le corps. Car le sang passe des veines par le cœur aux arteres & des arteres dans les veines à trauers la substance des parties par le moyen des pores & des embouchures mutuelles, qu'on appelle anastomoses, qui vnissent en grand nombre de lieux les veines & les arteres.

Les playes des arteres nous font assez connoistre combien de sang elles reçoiuent en tous les battemens du cœur, puisqu'elles le iettent en abondance & le respandent auec eslancement à mesure & de

mesme façon qu'elles le reçoiuent à chaque battement du cœur, en sorte qu'on s'estonneroit de voir en fort peu de temps vne euacuation desmesurée & tous les vaisseaux entierement espuisez. I'aduouë qu'en ces occasions violentes le sang va bien plus viste qu'en son mouuement naturel, mais aussi ie croy qu'on en peut tirer vne preuue euidente du mouuement circulaire, puisque le cœur enuoye le sang par les arteres en plus grande abondance que nous n'en faisons d'ordinaire des alimens que nous prenons.

CHAPITRE III.
Autres preuues tirées des facultez & de la structure des parties.

ART. I. *Raison tirée de la structure du cœur & de ses facultez.*

LE cœur a deux vaisseaux qui sont la veine caue & l'artere veneuse pour attirer le sang en ses deux cauitez, leurs entrées sont munies de membranes comme de petites ecluses ou de valuules appellées tricuspides qui empeschent le reflus du sang qui se feroit en ces mesmes vaisseaux qui le fournissent. Ces cauitez ont aussi deux autres vaisseaux pour enuoyer le sang, qui sont la veine arterieuse & la grande artere, dont les entrées sont munies d'vne autre sorte de petites ecluses ou de valuules appellées sigmoides qui empeschent le reflus, qui se feroit aux mesmes cauitez & qui rendroit les agitations de ce noble principe entierement inutiles. Dans les dilatations où le cœur attire le sang de la veine caue en sa cauité droitte & de l'artere veneuse en sa cauité gauche, les valuules sigmoides se dilatent & ferment estroittement les entrées des deux autres vaisseaux, qui sont la veine arterieuse & la grande artere, par où le cœur expulse quand il vient à se reserrer. Et dans les contractions du cœur, les valuules tricuspides s'opposent au reflus du sang qui regorgeroit dans les mesmes vaisseaux qui le fournissent, sçauoir en la veine caue de la cauité droitte, & de la gauche en l'artere veneuse; & par ce moyen la nature faict continuellement couler le sang de lieu à autre.

Or le sang estant poussé du cœur il est aussi poussé des grosses arteres, il l'est aussi des mediocres & des petites, puisqu'elles ont toutes les mesmes mouuemens & la contraction qui faict couler le sang & qui l'expulse hors de leurs cauitez; en sorte qu'il est impossible qu'il entre ailleurs que dans les veines qui les accompagnent par tout & qui s'vnissent auec elles en grand nombre de lieux.

Ainsi la nature employe les valuules du cœur pour la continuation du

du mouuement circulaire, & les facultez d'attirer l'aliment & d'expulser le superflu qui sont naturelles à toutes les parties procurent l'vtilité publique en mesme temps qu'elles trauaillent pour leur propre aduantage.

Les animaux qui n'ont point de poumon n'ont tous qu'vne cauité dans le cœur, qui reçoit le sang de la veine caue en se dilatant & qui le renuoye par les arteres en toutes les parties lorsqu'elle se reserre. Or le mouuement circulaire, qui consiste au passage du sang de la veine caue par le cœur en la grande artere qui le communique derechef à la mesme veine, paroit euidemment en tous ces animaux si on les ouure tout en vie. Ioinct que la petitesse de leur corps, le peu de sang qui est en eux & la tardiueté du mouuement du cœur qui se voit long-temps auant qu'ils meurent, donne moyen de s'esclaircir de cette mesme verité, car le circuit que le sang faict dans le poumon des animaux parfaicts, pour le raffraichissement de la cauité gauche, en obscurcit la connoissance.

ART. 2. *Raison tirée de la structure & des facultez des veines & des arteres.*

LA structure des veines & des arteres ne nous esclaircit pas moins du mouuement circulaire du sang, que celle du cœur, puisqu'elles ont aussi de petites ecluses ou des valuules qui le conduisent empeschans le reflus & le retour par le mesme vaisseau. Les arteres en la contraction qu'elles ont, de mesme que le cœur, expriment & poussent le sang iusques aux extremitez du corps, d'où les petites veines estans espuisées le succent & le raportent dans les grandes qui vont toutes à la veine caue, qui l'attire aussi de toute part, afin de le fournir à la cauité droitte du cœur & de satisfaire à ses attractions continuelles, si bien que le sang s'attire sans cesse d'vn lieu en vn autre, & qu'il est impossible qu'il aille des parties nobles par les veines aux extremitez. Car encore que les veines & les arteres soient bien differentes, elles ont neantmoins vne infinité d'anastomoses ou embouchures mutuelles qui les vnissent ensemble en toutes les parties, afin que le sang estant poussé d'vne part, & tiré de l'autre, coule sans cesse, passant des arteres dans les veines, & qu'il retourne à son principe pour se rallier en ses ventricules, s'y recuire & y reprendre toutes ses excellentes qualitez.

La nature donc a formé des valuules en ses vaisseaux qui facilitent le mouuement continuel du sang du dedans au dehors par les arteres, & en a faict d'autres qui le ramenent du dehors au dedans par les veines, puisqu'elles luy donnent libre passage en son retour des extremitez aux entrailles, & qu'elles empeschent le mouuement contraire, car ces valuules sont si ajustées pour s'y opposer, qu'il est impossible de faire couler le sang droit aux extremitez par les veines.

Cette verité ne se voit pas seulement aux corps morts, elle se descouure aussi clairement aux personnes viuantes, dont la maigreur faict paroistre les veines, car au petit interualle qui est depuis le coude iusques au poignet, où les veines sont superficielles, il se faict deux ou trois petites tumeurs aux endroits où les valuules arrestent le sang, lors qu'on le veut contraindre de couler vers la main, au lieu que nous voyons que le sang coule a l'aise si on passe la main sur les veines commençant du poignet droit au bras, & que les valuules permettent le passage sans resistence & sans former aucune tumeur.

ART. 3. *Raison tirée de la ligature qui se faict d'ordinaire à la saignée.*

LA ligature qui se faict d'ordinaire en l'operation de la saignée nous faict voir que le sang des veines de la main monte en celles du bras, puisqu'elle remplit & grossit les veines du coude qui sont au dessous de la ligature, & que celles qui sont au bras paroissent toutes vuides. Que si la ligature se faict au poignet, les veines de la main s'enflent & se remplissent aussi-tost, & celles du coude & du bras demeurent toutes plates, parceque la ligature serrant les veines qui sont molles & superficielles, arreste le mouuement du sang qui de la main monte au bras, & que les arteres en communiquent sans cesse aux veines de la main & en aportent de nouueau, ne se pouuant comprimer à cause qu'elles sont plus dures & plus profondes que les veines; la mesme experience se peut faire en toutes les parties.

Ainsi la saignée du bras reussit mieux aux personnes maigres lorsque le bandage n'est que mediocrement serré, parcequ'il empesche le sang de remonter en comprimant la veine & luy permet la descente n'estant pas capable de comprimer l'artere, au lieu que le bandage estroit & serré bouche & comprime l'artere & la veine tout ensemble, à cause de la rondeur de l'os du bras: C'est ce qui a faict dire au grand Hippocrate que le bandage ordinaire à la saignée faict rejaillir le sang, & que celuy qui est violent l'arreste. Car le bandage violent n'empesche pas seulement le sang de rejaillir, arrestant son mouuement circulaire, mais il arreste aussi le battement de l'artere, il estouffe la chaleur naturelle & produit la gangreine, empeschant la communication de la chaleur & des esprits. La plus euidente demonstration de toutes se tire de l'ouuerture du bas ventre des animaux tout en vie, car si on descouure la veine Iliaque, ou celle de la cuisse & qu'on les lie, on voit que la partie de la veine qui est au dessus de la ligature & du costé du corps se vuide, à cause de l'attraction continuelle du cœur qui l'espuise; & que la veine qui est au dessous de la ligature & du costé du pied se remplit excessiuement & s'enfle, à cause de l'abondance du sang

6. Epid sect. 3. f. 316, v. 6. & 7.

qui remonte au cœur & qui est arresté par la ligature.

DE là nous voyons que les parties qui sont au dessous des bandages qui se font aux dislocations, aux blessures & en toutes les autres maladies des extremitez s'enflent & s'engourdissent, à cause de l'abondance du sang qui s'arreste. ART. 4. *Autres raisons tirées de diuers lieux.*

Le mesme arriue aux parties qui demeurent bandées trop longtemps auant qu'on ouure la veine, car elles s'enflent tellement qu'on est contrainct d'oster la ligature, afin que l'escoulement du sang qu'elle arreste les desenfle & que faisant paroistre la veine il donne moyen de faire la saignée. Et pour faire voir la verité de ce que i'aduance si l'on deserre trop la ligature, ou qu'on l'oste tout a faict apres que la veine est ouuerte, le sang s'arreste, ou il rejaillit bien moins qu'auparauant, à cause qu'il monte tout droit en haut à l'esselle: de mesme si l'on presse la veine, auec le doit ou auec vne bande au dessous de l'ouuerture, le sang s'arresté aussi-tost, parcequ'il n'a pas coustume de descendre par les veines & de couler des parties superieures; que si au contraire on faict la mesme chose au dessus de l'ouuerture, on voit que le sang rejaillit & vient en abondance. De mesme on voit aux grands vlceres des bras & des jambes, où les veines sont toutes mangées que l'effusion du sang ne s'y faict que par les bouts des veines qui viennent des extremitez & que celles qui sont du costé du corps en respandent fort peu.

De là nous voyons que les bandages & les remedes froids & astringens, employez au dessous des playes des veines, profitent dauantage que si on les applique au dessus, le contraire arriue en celle des arteres, & mesme dans les amputations des membres les malades meurent en peu de temps de l'excessiue euacuation du sang qui se faict par les arteres, si on ne les lie ou si on ne les brule auec diligence, au lieu que le sang des veines s'arreste de soy-mesme & se retire remontant droit au cœur.

On peut remarquer que le sang qui vient des petites veines est plus beau, plus pur, & plus vermeil que celuy des grandes, à cause qu'il sort presque immediatement des arteres du cœur qui est le lieu où il se faict & où l'on peut dire qu'il s'affine; C'est pourquoy la saignée de ces veines-là faict tomber en foiblesse, plustost que celle des autres, le sang qui en sort faisant vne plus grande dissipation de la chaleur & des esprits.

LA grande artere a beaucoup moins de rameaux que les veines, parceque le sang se porte aux extremitez par les arteres auec vne ex- ART. 5. *Raison tirée de*

la pluralité des arteres ombilicales.

tréme vitesse, & coule doucement dans les veines en son retour : de sorte que les arteres en petit nombre suffisent à respandre la mesme quantité de sang par tout le corps, que deux fois autant de veines en reconduisent & en raportent au ventricule droit du cœur.

Il n'y a que le nombril où nous voyons deux arteres & vne seule veine, mais cette structure particuliere au fœtus (qui est l'enfant auant que de naistre) est faicte aussi pour vn subject qui luy est tout particulier & n'est point autre que le raffraichissement du cœur. Car le fœtus estant enfermé tres-estroittement dans la matrice en son arrierefais & plongé dans ses eaux, reçoit vn aussi grand raffraichissement par le moyen des vaisseaux du nombril, que par la jouissance de l'air qu'il respire & qui l'enuironne de toutes parts apres qu'il est né, puisque l'obstruction des vaisseaux du nombril le faict mourir aussi subitement que celle des parties qui seruent à la respiration. Cela vient de ce que le nombril rejette les vapeurs qui l'estouffent & communique à la veine caue & au cœur le sang qui a les qualitez d'adoucir & d'humecter beaucoup plus efficaces & plus familieres à nostre nature que l'air, puisqu'il penetre au dedans de toutes les entrailles & qu'il touche immediatement par tout.

Car le sang qui est dans les reuolutions du cordon, qui contient les vaisseaux du nombril, se raffraichit autant que dans le poumon mesme, puisqu'il est entierement plongé dans l'eau qui possede inseparablement les qualitez d'humecter & de raffraichir. Ioinct que les arteres ombilicales estant en plus grand nombre, rejettent aussi plus abondamment les fumées bruslantes & facilitent le raffraichissement de la chaleur & la circulation du sang par leur agitation continuelle.

Les preuues de l'existence du mouuement circulaire, que nous venons de raporter, se tirent de l'experience & de ce qui paroit à nos sens, nous les continurons par le denombrement de ses vtilitez qui sont communes à tout le corps, d'où nous viendrons en suitte à celles qui sont particulieres à chaque lieu, puisque l'vtilité d'vne chose est sa fin & que les plus certaines & les plus euidentes demonstrations de la nature se tirent de la cause finale. Nous l'establirons aussi par ses autres causes par toutes ses diuisions & par sa definition essentielle & nous finirons en dernier lieu par les demonstrations qui preuuent que le mouuement circulaire se faict au fœtus, parceque toutes les lumieres se communiquent & se fortifient mutuellement.

Arist. cap. 2. l. 2. Phys.

SECTION TROISIEME.

DES VTILITES DV MOVVEMENT circulaire qui sont communes à tout le corps.

CHAPITRE PREMIER.

Premiere vtilité commune.

NOVS auons dict que le mouuement conserue & perfectionne toutes les choses naturelles, parcequ'il est la premiere & la principale des proprietez communes qui s'y rencontrent & qui se produisent de leur propre nature, Nous auons aussi faict connoistre que tous les mouuemens en general se reduisent à trois sortes, à raison des trois termes qui sont la quantité, la qualité & le lieu, & qui font aussi trois sortes d'agitations differentes.

ART. 1 *Que le sang est vne matiere propre à tout.*

Nous disons en suitte que le sang est la matiere de nos corps, il compose & faict subsister les parties les plus dures & les plus solides, il contient euidemment toutes les humeurs & les parties molles & bien dauantage il est la matiere des esprits qui font la liaison de l'ame auec le corps. Car les esprits qui sont tres-subtils & tres-purs retiennent l'ame & luy donnent moyen de faire toutes les actions de la vie, seruans de vehicules pour conduire aux parties les plus esloignées les facultez qui produisent toutes sortes de mouuemens & qui nous font faire tant d'actions si merueilleuses, qu'elles aprochent mesme de celles de la diuinité. C'est pourquoy la nature employe tous ses soins & ses artifices à perfectionner au plus haut point cette matiere, qui est son vray thresor & le soustien de toutes ses forces, puisqu'elle est le subiect des trois diuerses facultez & l'estoffe la plus exquise qui compose les trois sortes d'esprits qui nous rendent capables de tant de fonctions excellentes.

OR le mouuement est le moyen le plus aduantageux pour esleuer le sang à de si rares qualitez. Car il s'agit de produire vne matiere qui ait tant de souplesse qu'elle soit propre à tout, qui serue à des agens entierement contraires, qui entre en des ouurages tout à faict dissemblables & qui s'employe par des voyes toutes differentes. Enfin pour

ART. 2. *Que le sang reçoit toutes ses qualitez du mouuement circulaire.*

faire l'homme qui eſt ce chef-d'œuure tres-exquis & tres-delicat il faut vne matiere capable de receuoir & de conſeruer toutes ſortes de formes & d'impreſſions eſtrangeres, & qui n'ayant point du tout de forces particulieres ny de qualitez vehementes en puiſſe receuoir de grandes & de tres-efficaces.

Le ſang eſt cette eſtoffe tres-ſouple & tres-propre à toute choſe, parcequ'il eſt indifferent à receuoir les impreſſions des trois parties principales qui ſont entierement contraires, il compoſe & nourrit le cœur qui eſt dur, chaud & ſec, auſſi bien que le cerueau qui eſt mol & humide & qui eſt la ſource & le ſejour du froid, il eſt la nourriture de trois ſortes d'eſprits qui ſont tres-efficaces & tres-ſubtils; Il ſert de matiere aux parties ſolides, aux cartilages, aux nerfs & aux os meſmes; bref le ſang deuient tout en toutes les parties.

ART. 3. *Que les trois parties principales perfectionnent le ſang.*

LA nature employe donc toutes ſortes de mouuemens pour produire cette excellente eſtoffe; les quatre ſaiſons de l'année, qui contiennent les influences & les qualitez de toutes les cauſes vniuerſelles, joignent leurs forces & leurs vertus à celles des parties principales qui agiſſent au dedans de nous-meſmes. Car le foye façonne le ſang des alimens que nous prenons & l'augmente en nos veines, le cerueau l'eſpoiſſit & l'altere en le raffraichiſſant; le cœur le rarefie, l'eſchauffe & le promene ſans aucune intermiſſion; en ſorte que les trois principes luy communiquent toutes les ſortes de mouuemens.

Ces trois parties poſſedent en eminent degré les qualitez abſolument neceſſaires à la vie qui ſont la chaleur, la froidure & l'humidité, par le moyen deſquelles la maſſe du ſang reçoit vne continuelle viciſſitude d'alterations toutes contraires. Car ces alterations s'entreſuiuent à meſure que le ſang agité par le cœur paſſe aux autres parties principales qui luy donnent leurs qualitez & ſecondent le coeur en cet ouurage attirant & renuoyant le ſang pour le faire couler.

ART. 4. *Que les quatre ſaiſons gouuernent toute la nature*, Ex libris de aëre, locis & aquis, de humoribus, & de nat. hum. pene integris.

D'Ailleurs les quatre ſaiſons, qui contiennent les quatre qualitez premieres au plus haut point, emportent & changent toute la nature elementaire & la gouuernent entierement. Elles alterent nos corps, elles changent les temperaments, elles conuertiſſent les humeurs les vnes aux autres par la force de leurs qualitez, en ſorte que les changemens des quatre ſaiſons changent auſſi les humeurs à leur tour & ſuiuent enſemble cette viciſſitude, ſans aucun relaſche auec dependence de la reuolution du Soleil qui les engendre.

Les ſaiſons n'impriment pas ſeulement les qualitez premieres, elles

s'accompagnent de toutes ſortes d'alterations, elles font tous les autres mouuemens, & meſme elles donnent naiſſance à toutes choſes, elles les conſeruent & les font perir par les meſmes moyens, & par les meſmes reuolutions qui les produiſent.

ART. 5. *Que les quatre ſaiſons produiſent les quatre humeurs, qu'elles les changent à leur tour les vnes aux autres.*

Ex Hipp l de nat. hum. f. 13. v. 51. & ſeq.

NOus voyons par experience que l'humeur pituiteuſe domine en Hyuer, & qu'elle ſurmonte en ſes qualitez, auſſi bien qu'en ſa quantité, les trois autres humeurs qui compoſent enſemble la maſſe du ſang. Car la froidure & l'humidité qui dominent en cette ſaiſon, produiſent cette humeur ſemblable qui remplit tout le corps & qui s'eſgoute en abondance par la bouche & par les narines, elle engendre des toux & des defluxions, elle faict la palleur aux viſages, elle rend les hommes engourdis, enclins au ſommeil, moins prompts & bien plus patiens, en vn mot nous voyons en Hyuer que le phlegme domine aux hommes ſains & aux malades.

Eodem l f. 14. v. 51. & ſeq.

Le Printemps venant à ſon tour, rencontre les corps pleins de phlegme qui ſe change inſenſiblement par le relaſchement des froidures qui ſe moderent & s'adouciſſent, les tiedeurs de l'air & des pluyes fondent la plus fluide partie de ce phlegme & le changent en ſang qui deſlors commence à dominer en nos veines à cauſe de la chaleur & de l'humidité qui ſont les qualitez du Printemps & du ſang. Cette humeur paroit au Printemps en toute l'habitude & principalement aux viſages qui deuiennent vermeils; le ſang produit alors tous les effects de la gayeté, dont il contient les qualitez: en vn mot il nous reſtablit en ieuneſſe & ne faict guieres de maladies qui ne ſoient ſalutaires & qui ne nous deliurent de plus grands maux.

Eodem f. v. 50 & ſeq.

L'Eſté ſuccede au Printemps, lorſque l'humidité ſe tourne en ſeichereſſe & que l'aproche du Soleil augmente la chaleur. Or ces qualitez qui dominent en l'air ſe communiquans à nos corps, le ſang ſe change en bile qui eſt vne humeur chaude & ſeiche, le phlegme qui eſt ſon ennemy s'affoiblit & ſe trouue en nos veines en tres-petite quantité. Ainſi nous auons touſiours ces quatre humeurs meſlées enſemble, en ſorte que les qualitez des ſaiſons qui ſuccedent l'vne à l'autre augmentent auſſi l'vne de ces humeurs, la releuent & la fortifient pour dominer & preualoir à ſon tour & chacune en ſa ſaiſon.

ART. 6. *Que les viciſſitudes des humeurs & des qualitez des quatre ſai-*

CEtte viciſſitude des qualitez & des humeurs qui ſurmontent & qui ſont ſurmontées à leur tour conſerue la nature, puiſqu'elle eſt vn principe de mouuement & qu'elle ne peut ceſſer d'agir ſans ſe deſtruire. Cette meſme viciſſitude de vaincre & d'eſtre vaincu conſerue auſſi

sons entretiennent la nature. *Hipp. l. de nat. hum. f. 15. v. 14. Eodem f. v. 55 & seq.* les humeurs, soit que nous les considerions ensemble en la masse du sang, soit que nous les considerions employées en la composition de nos corps dans la constitution de la nature qui dépend du temperamẽt.

Comme l'année participe à tous les effects du chaud, du froid, du sec & de l'humide, & que toutes les choses du monde subsistent ensemble, en sorte qu'elles se soustiennent toutes par des assistences reciproques & mesme si necessaires, que si l'vne venoit à manquer les autres se dissiperoient en fort peu de temps & s'aneantiroient d'elles-mesmes. Et en effect toutes les pieces de l'Vniuers sont faictes les vnes pour les autres & se raportent toutes de mesme façon que les elemens qui se nourrissent reciproquement les vns des autres & se soustiennent par des qualitez & des vertus toutes contraires. Car l'esloignement du Soleil & ses regards obliques, faisans les rigueurs de l'Hyuer, tout nostre hemisphere n'est que neige & que frimas, en sorte que cette continuation seroit capable de glacer nostre humidité radicale & de destruire la chaleur en toutes choses.

Hipp. l. de nat. hum. f. 10. pene integro. De mesme si l'vne des humeurs qui composent l'homme estoit aneantie il periroit incontinent, puisque nous experimentons que l'vne de ces humeurs estant reduite à trop petite quantité nous deuenons aussitost malades de ce manquement & que la maladie se faict d'autant plus grande que cette humeur se diminuë dauantage. Et il est sans doute que nous ne pouuons rien moins attendre qu'vne mort subite apres l'entier aneantissement d'vne des humeurs, puisque le temperament periroit par le deffaut des qualitez de cette humeur qui le composent, & que les qualitez de l'humeur contraire à celle qui seroit destruite s'esleueroient au plus haut point de leurs forces, n'estans point refrenées par leurs contraires, ce qui est ruiner le temperament & la nature de l'homme.

ART. 7. *Que les vicißitudes les plus courtes sont necessaires à la nature de l'homme.*

LEs vicissitudes des quatre saisons sont à la verité tres-puissantes & contiennent toutes les autres, mais elles sont de longue estenduë pour beaucoup de choses exquises & delicates, comme sont tous les animaux & le temperament de l'homme qui requiert des changemens tres-frequens.

Il y a d'autres vicissitudes qui sont de moindre durée & qui contiennent aussi toutes les qualitez ; la Lune en vn mois faict l'Esté, l'Automne, l'Hyuer & le Printemps par l'accroissement & par la diminution qu'elle reçoit de l'aproche & de l'esloignement du Soleil. Ce grand flambeau de l'Vniuers en son tour journalier les contient toutes en abregé, le matin respond au Printemps, le milieu du iour à l'Esté, le soir represente l'Automne, & enfin les rosées, les pluyes & les freicheurs

de la

de la nuict nous font bien ressentir qu'elle possede en peu de temps toutes les qualitez de l'Hyuer. Et par ce moyen la nature vniuerselle s'accommode aux natures particulieres & fournit à leurs necessitez faisant des vicissitudes tres-puissantes & de longue durée pour faire naistre & pour conseruer les choses grossieres & terrestres; elle en a qui sont de moindre force & de moindre estenduë, selon la portée de ses ouurages les plus delicats.

Ainsi les trois principes, aidez des influences des causes vniuerselles & des qualitez des quatre saisons, changent sans cesse les quatre humeurs & leur impriment sans aucun relasche toutes sortes de mouuemens. Et ces vicissitudes n'arriuent pas seulement à toutes les humeurs joinctes ensemble, puisque nous voyons que chaque humeur en particulier s'augmente euidemment & se remuë en la partie de la iournée qui luy est plus semblable; toutes les maladies bilieuses ont le soir leurs redoublemens, la nuict augmente celles que la pituite produit; & mesme en santé, bien que les humeurs soient parfaictement vnies, nous en voyons pourtant les effects tres-sensibles, car on est plus pesant & plus endormi sur la fin de la nuict, le iour nous rend plus prompts & plus intelligens; il en est de mesme de tous les autres effects des humeurs.

CHAPITRE II.

Seconde vtilité commune.

ART. I. *Que le mouuement circulaire perfectionne le sang en toutes choses.*

LE mouuemement perfectionne toutes les choses naturelles, puisque l'excellence de tous les agens de la nature & de l'art mesme, consiste en l'exercice de leurs fonctions ordinaires, & que la plus eminente perfection de la matiere dépend de son indifference & de la capacité qu'elle a de receuoir toutes sortes de formes & d'impressions estrangeres. La frequence & la varieté de tant de flus & reflus; & de differens mouuemens qui se font en nous, sont des preuues asseurées de l'excellence du temperament des parties de l'homme qui en est l'ourier, & de la souplesse de la matiere qui les compose & qui les soustient toutes.

Les plus grandes & les plus fortes alterations reiterées plusieurs fois ne seroient pas capables toutes seules de former les metaux & les choses les plus grossieres dans le sein de la terre, si le mouuement local qui est absolument necessaire au meslange n'en estoit la principale cause. C'est pourquoy le sang, qui est la plus exquise & la plus noble estoffe,

de toute la nature, merite vn bien plus grand artifice. Il est euident que ce precieux thresor ne reçoit pas si peu de façon comme quelques-vns se figurent; les mouuemens les plus nobles y sont requis & ne perdent rien pour cela de leur dignité, bien qu'ils soient employez tous ensemble, dans vn arrangement merueilleux pour luy donner sa derniere perfection.

ART. 2. *Que le mouuemẽt circulaire faict la coction des humeurs dans les cauitez du cœur.*

LA nourriture & la matiere des plantes mesmes les plus viles ne se faict pas que toutes les sortes de mouuemens n'y soient employees, le Soleil l'attire & la mesle tres exactement, il l'humecte & la desseiche, il l'eschauffe & la refroidit, il l'espoissit & la rarefie pour enfin la precipiter sur la terre & paracheuer le meslange en ses entrailles. Car on void que le Soleil attire grande quantité de vapeurs & d'exhalaisons de la terre & des eaux en la moyenne region de l'air par le moyen de sa chaleur, il les promene, il les mesle, il les change les vnes aux autres, auant que de les abandonner en les renuoyant & les respendant sur la terre, pour la rendre feconde & tirer de son sein toutes sortes de plantes & d'animaux.

De mesme le cœur mesle les humeurs qui viennent des lieux les plus esloignez & les plus dissemblables, puisqu'il les attire du cerueau, du foye, de la ratte, & de toutes les extremitez de nos corps, en ses cauitez où il les agite, il les mesle exactement toutes ensemble & les change tellement les vnes aux autres que de quatre humeurs toutes contraires il n'en faict qu'vne.

ART. 3. *Que le meslange corrige les mauuaises qualitez des humeurs & en produit de bonnes.*

C'Est en ses ventricules où elles se communiquent aisément toutes leurs vertus & où elles se despoüillent de toutes leurs qualitez vehementes & de tout ce qu'elles ont d'indigest, de grossier & d'impur, c'est là où elles reçoiuent de nouueaux degrez de chaleur & d'vne coction plus accomplie, puisque la coction consiste au meslange de plusieurs choses entierement contraires en leurs qualitez lesquelles estans separées viennent à se ioindre ensemble par l'impression d'vn agent qui les diuise en parcelles imperceptibles, iusqu'à ce qu'elles s'entre-communiquent leurs qualitez beaucoup affoiblies, pour ne composer toutes qu'vne seule chose par le moyen d'vne alliance tres-estroitte. Car les choses contraires estans ainsi confuses ensemble, elles se despoüillent toutes de leurs qualitez particulieres & deuiennent entierement semblables & de mesme nature, ce qui faict qu'elles s'vnissent parfaictement, & que de plusieurs choses elles n'en composent qu'vne seule.

Ainsi les quatre humeurs s'entre-communiquent leurs qualitez les vnes aux autres. Car le phlegme fixe la bile auec sa froideur, son humi-

dité & sa viscosité naturelle, il arreste ses violences & modere si bien ses mouuemens soudains & precipitez, que de pernicieuse elle se rend tres-vtile. La bile au contraire qui a pour ses qualitez ordinaires la chaleur, la seicheresse & la subtilité, digere & cuit le phlegme, elle le rarefie, elle luy donne tous les mouuemens & l'empesche de nous tenir accablez en vn engourdissement perpetuel. L'humeur sanguine considerée sans les autres en sa propre nature, est la plus fauorable de toutes & celle qui nous est plus amie, puisqu'elle a les deux principes de la vie qui sont la chaleur & l'humidité, elle adoucit l'aigreur de la bile noire & brulée, elle delaye sa seicheresse, elle tempere son acrimonie & la rend capable de fournir des esprits en grande abondance. L'humeur melancholique qui est l'ennemie du sang & de la vie mesme, le garentit de la pourriture, elle luy donne la consistence & contribuë beaucoup à la perfection de toutes les actions principales.

Ainsi les quatre humeurs, qui sont ennemies capitales & qui se font les vnes aux autres vne guerre immortelle, perdent dans le meslange toutes les malignes & dangereuses qualitez qu'elles ont estans seules & separées, elles conseruent toutes les bonnes & acquierent en ce meslange de nouuelles facultez, si nobles & si merueilleuses que releuant l'homme infiniment au dessus de tous les autres animaux, elles l'aprochent de Dieu.

ART. 4. *Que la santé dépend du meslange des humeurs.* Hipp. l. de nat. hum f. 10. v. 23. & seq.

LA santé consiste au meslange de ces quatre humeurs, & n'est iamais plus accomplie que lors qu'elles ont vne alliance tres-estroitte, car si l'vne des humeurs vient à se détacher des autres, elle reprent aussi-tost les qualitez vehementes qui luy sont naturelles, n'estant point corrigées par le meslange de l'humeur contraire qui seule est capable de les reprimer.

Eodem f. v. 37. & seq.

Et bien dauantage cette humeur qui se separe de la masse du sang ne produit pas seulement vn grand mal dans le lieu d'où elle sort, parcequ'elle y cause de l'inanition & de l'intemperie, puisque l'humeur auec laquelle elle y estoit meslée a ses qualitez qui deuiennent aussi-tost excessiues n'estant plus temperée par l'humeur contraire qui la laisse, mais cette mesme humeur qui se separe des autres faict encore d'autres maladies où elle va s'arrester, car si elle ne sort par les conduits ordinaires & qu'elle tombe sur quelque membre, sans doute elle offense ses actions, puisqu'elle ne peut manquer d'y faire vne plenitude & de l'intemperie.

ART. 5. *Que l'vnion des humeurs est vne*

DE là les animaux qui sont plus proches de leur naissance iouissent d'vne santé plus parfaicte, puisqu'ils sont moins esloignez de leur

marque de ieunesse ou de santé, & leur desunion de vieillesse ou de maladie.

premier establissement qui retient la perfection du meslange des humeurs qui la produisent, & qui ne sont iamais si bien vnies & si estroittement alliées que dans la semence & au temps le plus proche de celuy qui nous faict naistre, si bien qu'à mesure que nous aduançons en aage & que nous vieillissons, les humeurs se destachent les vnes des autres, elles prennent des qualitez excessiues & venans à se separer elles nous aprochent aussi de la derniere dissolution qui est la mort.

Cette verité paroit à la veuë du sang des jeunes gens & de ceux qui sont en parfaicte santé, qui est tout egal & tres-exactement meslé, au lieu qu'en celuy des vieillards on voit les humeurs presque toutes separées, ce qui arriue faute de chaleur naturelle & de coction. De mesme on voit que la bile & le phlegme sont tousiours separez dans toutes leurs euacuations generales & particulieres; & au contraire la chaleur naturelle faict le meslange, l'espoisseur & la coction en toutes les choses où elle a quelque vigueur.

Le meslange & la cuisson ne sont qu'vne mesme chose & neantmoins il semble qu'il y a quelque difference considerable entre eux, parceque le nom de meslange exprime dauantage la confusion des choses qui se meslent, & que le nom de cuisson nous donne à connoistre le changement des qualitez qu'elles reçoiuent reciproquement les vnes des autres & leur alteration mutuelle.

ART. 6.
Que les cauitez inegales sont vtiles à faire le meslange.

LE meslange ne se faict iamais mieux que dans les parties les plus inegales & où la chaleur est plus vehemente, puisque la chaleur y faict tous les mouuemens necessaires, & que les matieres se diuisent aisément en de tres-petites parties dans les lieux où il y a de plus grandes & de plus frequentes inegalitez, & pour ce subject la nature en a formé dans toutes les parties où elle est obligée de faire quelque meslange considerable.. Or il n'y a point de lieu qui ait tant de chaleur naturelle & qui ait des cauitez si raboteuses que le cœur, c'est pourquoy le meslange & la coction des humeurs ne se peuuent iamais faire si aduantageusement en aucune autre partie.

De la structure & de l'vsage des oreilles du cœur.

Il a deux eminences qu'on apelle les oreilles du cœur, qui sont à sa base au dessous des valuules tricuspides & aux ouuertures de la veine caue & de l'artere veneuse qui sont les deux vaisseaux qui conduisent le sang en ses deux ventricules, elles sont creuses & inegales & ont des agitations continuelles & toutes semblables à celles du cœur, puisqu'elles en sont parties. Car ces deux eminences attirent le sang & se dilatent au mesme temps que le cœur s'ouure & s'allonge, elles renuoyent le sang & se ferment aussi lors que le cœur d'où tous leurs mouuemens

Sect. 4. cap. 2. art. 5. huius operis.

dépendent, le pousse & se resserre. Elles ont eu cette structure & ces mouuemens pour seruir au meslange du sang & le pousser dans les ventricules du cœur entre les pointes des valuules tricuspides, qui forment la plusspart de ses inegalitez & ont le mesme vsage, qui est le meslange.

ART. 7. *Que la chaleur vnit les quatre humeurs & reiette les impuretez qu'elle separe.*

C'Est la premiere & la principale proprieté de la chaleur que de separer les choses differentes, & d'vnir ensemble toutes celles qui sont semblables & de mesme nature, & bien que les quatre humeurs ayent des qualitez toutes contraires elles sont neantmoins semblables en leur substance, puisqu'elles nourrissent toutes & qu'elles composent l'homme.

Les choses qui s'vnissent auec vne troisieme, ayant les mesmes qualitez, sont aussi parfaictement semblables entre elles & sont capables de s'vnir. C'est pourquoy la chaleur allie les humeurs toutes ensemble & ne les vnit iamais si parfaictement que lors qu'elle est plus forte & plus abondante. Or le cœur est la veritable fournaise de la nature & le foyer de la chaleur, puisqu'elle a plus de vigueur & de force en ce lieu-là qu'en aucun autre. Ainsi nous voyons de nos yeux qu'il allie tres-estroittement les quatre humeurs en vne mesme masse qui est celle du sang, à cause qu'elles sont semblables à nostre nature, & qu'il separe les serositez, à cause qu'elles sont differentes; & au contraire les serositez se meslent dauantage dans les veines & dans les autres parties où les humeurs se voyent bien plus separées les vnes des autres, parcequ'elles n'ont pas assez de chaleur pour les entretenir vnies & au mesme estat qu'elles les reçoiuent du cœur & des arteres. Arist. cap. 1. l. 4. Meteor.

ART. 8. *Que le mouuement circulaire acheue la coction des humeurs dans les deux cauitez du cœur.*

DE là nous connoissons que le mouuement circulaire du sang est tres-vtile, & que c'est le veritable moyen par lequel cet ouurier tres-efficace acheue de perfectionner l'excellente matiere qui compose nos membres, puisqu'il a toutes les qualitez necessaires pour reparer les manquemens des humeurs & de la coction, les ralliant ensemble autant de fois qu'elles rentrent en ses cauitez & qu'elles passent de l'vne à l'autre. Le ventricule droit commence le meslange de la masse du sang, le gauche acheue & rend l'vnion plus parfaicte, car ils font tous deux le mesme ouurage, puisqu'ils ont tous deux les mesmes qualitez & ne sont doubles que pour le rendre plus accompli.

ART. 9. *Que les arts font toutes leurs merueilles par le meslange.*

LE meslange est vn moyen si propre à produire des effects considerables, auec des choses de tres-peu d'importance que la nature l'employe pour l'establissement des plus rares & des plus exquis de ses chefs-d'œuures.

Les meſtiers meſme & tous les Arts les plus admirables, à l'imitation de la nature, s'en ſeruent à perfectionner les plus nobles & les plus accomplies de leurs productions. Et pour commencer par la plus excellente & la plus releuée de toutes les Sciences qui eſt la Medecine, elle inuente des compoſitions toutes nouuelles, meſlant des ſimples qui contractent de ſi heureuſes alliances qu'elles conſeruent & perfectionnent toutes les bonnes qualitez qu'elles auoient, elles corrigent les mauuaiſes & produiſent des vertus ſecrettes & propres à la gueriſon des maladies les plus opiniaſtres.

La Politique eſtablit les eſtats les plus floriſſans de perſonnes qui ſont de naiſſance & de condition toute differente, elle procure vne liaiſon tres-eſtroitte entre le Prince & le ſubject, entre le ſeigneur & le vaſſal, entre le pauure & le riche, ſi bien que de gens ramaſſez & de differente profeſſion elle en faict des ſocietez tres-excellentes & fondées ſur les intereſts de toutes les parties.

Tous les arts en general ne peuuent rien produire de rare ny d'excellent que de choſes les plus contraires & les plus ennemies; on s'en peut eſclaircir par le denombrement. Car ceux qui ont pour objects les alimens ou les breuuages ne font iamais rien d'agreable à la bouche ny d'vtile à la nourriture que par le meſlange des choſes dont les qualitez ſont differentes; ainſi nous voyons que les choſes acres, aigres, ou ſalées releuent la ſaueur de celles qui ſont douces ou huilleuſes & meſme qu'elles rendent delicieuſes celles qui ſemblent tout à faict inſipides. Le meſlange des couleurs differentes, l'arrangement qu'on en faict les employant enſemble & meſme en les couchant les vnes ſur les autres, aporte vne varieté tres-agreable à la veuë.

Les ouurages que nous admirons auiourd'huy ce ſont la verniſſure & les incruſtations qui ne ſont, apres tout, que certaines poudres & quelques gommes deſtrempées & reduites en vne maſſe flexible, laquelle plus elle eſt maniée, paiſtrie & broyée, plus elle eſt propre à la fabrique de ces pieces de relief & de ſes ouurages incruſtez, qui egalent en beauté, non ſeulement l'eſclat de l'or & du marbre naturel, mais encore aprochent ſi fort de leur peſanteur & ſolidité qu'ils paſſent, ſans contredict, pour des ornemens ſinguliers & des plus grandes merueilles de noſtre temps. Cette verité ſe deſcouure encore ſenſiblement à l'oreille, puiſque les agreemens & tous les charmes de la Muſique & des concerts ne viennent que de la diuerſité des tons qui ſont tous diſſemblables.

Tout cela ſe faict, parceque les organes des ſens ſont compoſez du meſlange des quatre humeurs & que leur perfection conſiſte en la pro-

portion des qualitez contraires; C'est pourquoy les objects ne peuuent estre agreables, s'ils ne sont composez de choses differentes & qui gardent entre elles vne proportion conuenable & toute conforme à celle des organes des sens.

Les choses les plus contraires & les plus opposées les vnes aux autres contribuent dauantage aux establissemens les plus accomplis, puisque celles qui sont moins differentes y sont les moins vtiles, car les choses semblables ne s'accommodent en rien du tout, & mesme elles sont incapables d'agreer à la nature, puisqu'elle consiste au mouuement qui n'arriue iamais qu'entre des termes entierement contraires, & que la ressemblance est vn empeschement naturel du mouuement & son ennemie, si bien que les changemens les plus frequents & les plus diuersifiez sont les plus agreables au sens & à la nature. De là nous voyons que les plus exquises & les plus rares productions des arts se font par le meslange à l'imitation de la nature.

Hipp. l. 1. de diæta f. 55. v. 24. & seq.

CHAPITRE III.

Troisieme vtilité commune.

ART. I.

L'alliance de la pourriture & de la vie, leurs causes & leurs qualitez.

LA pourriture & la vie reçoiuent egalement pour principes la chaleur & l'humidité. La vie consiste en l'agitation perpetuelle de la chaleur naturelle qui se loge dans l'humidité radicale, comme en son propre domaine qu'elle cultiue & qu'elle remuë sans aucune intermission. La pourriture se faict & s'augmente par le repos & par vn calme pernicieux de cette mesme humidité qui n'estant cultiuée suffoque la chaleur naturelle, sa legitime maistresse, qui luy donne tous les mouuemens salutaires en luy procurant vn commerce continuel & tres fauorable; car la pourriture n'est autre chose qu'vne corruption de cette chaleur naturelle residente en l'humidité radicale d'vn chacun qui se faict par la chaleur de la chose qui contient & qui touche immediatement ce qui se pourrit.

La naissance & la pourriture commencent par des dispositions de leurs subjects toutes contraires; la naissance rencontre l'humidité tres-imparfaicte, sans aucunes bornes & qui manquant des limites qui luy sont vtiles, les reçoit de la chaleur naturelle qui l'accomplit en toute chose, iusqu'à ce que la chaleur estrangere estant deuenuë la plus forte elle destruit & dissipe cette chaleur douce & naturelle. Car alors l'humidité radicale demeure en proye, se trouuant abandonnée par la per-

te de la chaleur qui la protegeoit, en ſorte que la pourriture rencontre l'humidité radicale tres-accomplie & la laiſſe, pour ainſi dire, toute deſolée, puiſqu'elle la deſpoüille de tous ſes plus beaux ornemens. La nature en cette façon roule ſans ceſſe dans vne viciſſitude immuable de pourriture & de naiſſance qui conſiſtent en des diſpoſitions toutes contraires de meſmes principes qui ſont la chaleur & l'humidité.

ART. 2. *Des choſes qui ſont faciles à ſe corrompre & des moyens de les conſeruer.*

DE là nous voyons que toutes les choſes humides ſe corrompent facilement, puiſque neceſſairement elles ſont ſubjectes à ces viciſſitudes & que de leur nature elles ſeruent de matiere & dépendent de quelque agent qui les termine & qui les employe.

Les humiditez les plus fortes & qui ont des qualitez vehementes reſiſtent dauantage & ne ſe laiſſent pas corrompre aiſément. Mais celles qui ſont toutes indifferentes, & qui ſont des pures matieres & deſpoüillées de toutes ſortes de qualitez actiues, comme ſont les liqueurs inſipides, huilleuſes & principalement celles qui ſont compoſées de pieces differentes & qui ſont les plus douces, entre leſquelles le laict & le ſang tiennent le premier lieu, ces liqueurs, dis-je, ſe corrompent ſi facilement qu'il y a lieu de s'en eſtonner. C'eſt pourquoy le ſang ayant toutes les qualitez de la matiere la plus ſouple & la plus traictable de toutes & ſe trouuant capable de receuoir tres-facilement toutes les impreſſions eſtrangeres, la nature n'a point eu d'expedient plus aduantageux pour le garentir de la pourriture, que la viciſſitude de toutes ſortes de mouuemens.

ART. 3. *Que le mouuemẽt circulaire garentit le ſang de pourriture.*

OR de tous les mouuemens celuy qui ſe faict de lieu à autre eſt le plus propre à conſeruer le ſang en ſa pureté, c'eſt pourquoy la nature s'en ſert & l'employe pour luy procurer meſme les autres mouuemens, puiſque coulant d'vne partie principale à vne autre, il reçoit diuers changemens ſelon leurs qualitez differentes. Car le ſang s'eſchauffe & ſe rarefie notablement dans le cœur, le cerueau l'eſpoiſſit & le refroidit, le foye l'humecte & l'augmente par le moyen des alimens, & en vn mot le mouuement local luy procure tous les autres mouuemens ioincts enſemble.

Le plus parfaict mouuement local eſt de deux ſortes celuy qui ſe faict tout droit & celuy qui ſe faict en rond; celuy-là ſe termine bien-toſt ſe faiſant en vn ſubject de mediocre eſtenduë, mais le mouuement qui ſe faict en rond dure touſiours & produit tous les autres, il leur ſert de borne & de regle, eſtant ſeul egal, ſeul exempt de limites, qui eſt touſiours en ſon commencement auſſi bien qu'en ſa fin & ſeul capable d'vne durée continuelle.

Ce ſont

Ce sont les raisons pour lesquelles la nature a choisi ce mouuement illustre, pour faire toutes les merueilles que nous voyons en l'homme qui est le petit monde, puisque ce mesme mouuement produit tous les prodiges de ce grand Vniuers & soustient puissamment l'admirable œconomie de toute la nature dans ses vicissitudes immuables. Voyons les autres vtilitez de cet admirable mouuement, afin que nous passions à ses differentes parties, à ses circonstances & à toutes ses rares qualitez, pour enfin venir à ses effects & montrer que les actions les plus considerables & que nous admirons en tous les animaux & en nous mesmes, ne se font que par son entremise.

ART. 4.

Que le mouuemẽt circulaire donne au sang des vicißitudes tres-frequẽtes de tous les autres mouuemens ioincts ensemble.

C'Est vn grand aduantage au sang de se garentir de la pourriture ayant toutes les dispositions imaginables pour se corrompre facilement. On peut dire neantmoins que c'est bien peu de chose à l'egal d'estre doüé & reuestu de toutes les qualitez de l'estoffe la plus parfaicte qui soit en la nature; Mais que ne peut-on point dire de cette faculté merueilleuse du sang de pouuoir communiquer à toutes les parties tous les mouuemens, tous les sentimens & la vie mesme. C'est cela sans doute qu'on doit appeller vn tres-grand aduantage, puisqu'il surpasse infiniment tous les autres, & les contient eminemment, aussi est-ce la prerogatiue singuliere du mouuement circulaire.

Car, comme il est le plus noble & le plus parfaict de tous les mouuemens, il garentit non seulement de pourriture la masse du sang, mais il luy communique de plus tous les autres mouuemens ioincts ensemble, par des vicissitudes si courtes & si reserrées dans l'estenduë du temps & du lieu qu'elles s'entresuiuent immediatement; en sorte que la chaleur estrangere ne sçauroit surprendre le sang qui coule en sa façon naturelle pour luy faire quelque impression pernicieuse & maligne.

ART. 5.

Que le mouuemẽt circulaire produit au sang les qualitez des trois principes.

CAr lorsque le cœur pousse le sang, sa masse eschauffée se dilate, comme vn feu subtil & s'accroit merueilleusement, elle s'emporte & se guinde en vn moment, comme vn esclair, iusques aux extremitez de nos corps aidée par les esprits dont elle est toute pleine & qui se forment de sa propre substance, elle y combat le froid, elle empesche la pourriture, elle y donne la vie, bref elle y conserue le sentiment, le mouuement, & toutes les fonctions animales.

Les extremitez sont toutes nerueuses & le cerueau mesme dont elles dépendent en est vne, elles sont toutes contraires au cœur en leurs qualitez aussi bien qu'en leur situation. C'est pourquoy le sang y prend aussi-tost des qualitez differentes, car il s'espoissit, il se refroidit & s'hu-

mecte aux extremitez, y contractant en peu de tẽps toutes les proprietez du phlegme. Cette verité ne paroit pas ſi manifeſte aux autres extremitez du corps humain, cõme on la deſcouure au cerueau qui degoute en la bouche & par les narines des phlegmes que nous trouuons euidemment froids, eſpois, & humides. Car bien qu'on ſe puſt imaginer que le ſang qui coule au dedans des vaiſſeaux de la teſte ne prend pas ces meſmes qualitez, l'on void neantmoins que celuy que l'on tire d'ordinaire à ceux qui ont des rhumatiſmes prouenans de morfondure de cette partie, ſe trouue meſlé de phlegme eſpois & blanchaſtre, à cauſe que la foibleſſe, qui vient de l'intemperie, l'arreſte trop long-temps au cerueau qui le change en cette humeur craſſe & viſqueuſe qui paroit ſur la ſurface.

En parfaicte ſanté le ſang paſſe des arteres dans les quatre ſinuoſitez du cerueau, qui attire par ſes petites veines ce qui eſt propre à ſa nourriture; le reſte coule & deſcend dans les deux ſinuoſitez laterales, & de là dans les veines groſſes & conſiderables qui ſont en la gorge, pour le porter dans la veine caue & le rendre au cœur qui eſt le maiſtre de tous ſes mouuemens.

ART. 6. *Que le mouuemẽt circulaire produit au ſang les qualitez des quatre ſaiſons.*

LE ſang donc coulant egalement ſe refroidit, s'humecte & s'eſpoiſſit mediocrement au cerueau, ſi bien qu'il acquiert les qualitez familieres à la pituite & deuient tel en cette partie qu'il eſt en toute ſa maſſe en Hyuer; & ſans doute le cerueau ne manque pas de luy communiquer ſes qualitez, puiſqu'il eſt au corps humain le ſejour & la ſource du froid & des humeurs viſqueuſes. Le ſang reçoit au cœur toutes les qualitez de l'Eſté, le foye luy communique celles que nous reconnoiſſons au Printemps; en ſorte que le mouuement circulaire luy donne en vne ſeule reuolution toutes les viciſſitudes & les qualitez de toutes les ſaiſons de l'année en le faiſant paſſer par le milieu des parties principales qui ont toutes les forces & les qualitez de ces quatre ſaiſons.

CHAPITRE IV.

Quatrieme vtilité commune.

ART. 1. *Que le mouuemẽt circulaire donne au ſang ſon principal raffraichiſſement.*

L'AIR qui nous touche & qui nous enuironne penetre par les pores & par les narines au dedans du corps & iuſques au milieu du cerueau, dont il a les qualitez ordinaires. Or les qualitez du cerueau s'entretiennent par ce continuel attouchement de l'air qui eſt preſque

touſiours froid, & qui l'eſt quelquefois auec tant de vehemence, qu'à peine pouuons-nous euiter qu'il n'arreſte & ne fige le ſang dans les parties plus eſloignées qui en deuiennent toutes liuides & engourdies. C'eſt pourquoy nous ne pouuons douter que le ſang, ayant acquis les qualitez de l'humeur pituiteuſe qui domine extremement en la partie de ſa maſſe qui retourne des extremitez & du cerueau meſme, pour ſe rendre en la veine caue & rentrer dans le cœur, ne luy ſoit tres-vtile, puiſqu'il donne vn raffraichiſſement tres-neceſſaire & tres-aduantageux à cette partie qui eſt le foyer & le centre de toute la chaleur.

Ex l. noſtri de Hippocratica purgandi meth. f. 14. integro ac potiſ. v. 3. & ſeq. tum v. 11. & ſeq. tum ex l. de partu f. 42. pene integro, tum l. de Virg. morbis f. 39.

Le feu naturel eſt allumé ſi vigoureuſement en cette partie, qu'il perit en vn moment s'il eſt deſpourueu de quelqu'vn de ſes raffraichiſſemens ordinaires, la priuation de l'air l'eſtouffe en vn inſtant, le deffaut de quelque ſeroſité qui ſe trouue dans la pericarde le faict languir & l'aneantit, il en eſt de meſme de pluſieurs autres choſes qui l'humectent & qui le raffraichiſſent.

L'air a de tres-notables aduantages, à cauſe que ſa fraicheur ſe communique facilement par ſa grande ſubtilité qui le faict penetrer par tout, & neantmoins parceque c'eſt vn corps ſimple & qui reçoit trop aiſément les excez des qualitez qui eſtouffent ou qui eſteignent la chaleur, il ne touche pas le cœur immediatement & nous le rejettons auſſitoſt qu'il a donné ſes qualitez au ſang & au poumon, en ſorte qu'il ne faict qu'entrer & ſortir. Mais quant à ce qui regarde le ſang, il eſt ſi neceſſaire & de ſi grande importãce que toutes les autres choſes enſemble ne ſont point capables d'entrer en comparaiſon auec luy touchant le raffraichiſſement de la chaleur naturelle, ſans parler de ſes autres vſages.

Car le ſang dans ſon indifference incline à la froideur & à l'humidité receuant ces deux qualitez plus facilement que les autres, parceque l'eau predomine notablement en ſa compoſition, comme il paroit euidemment en ce que le ſang s'y reſoult preſque tout, & de ce que nous auons faict voir quelle eſt la matiere du corps des animaux & de leur ſemence; Ioinct que les choſes indifferentes inclinent pluſtoſt d'elles-meſmes au deffaut qu'à ce qui eſt de plus parfaict, or le froid eſt vn manquement, dont la chaleur eſt la perfection, c'eſt pourquoy la chaleur eſt difficile à conſeruer & le ſang de ſoy-meſme retourne incontinent à la froideur.

CHAPITRE V.

Cinquieme vtilité commune.

Que le mouuemẽt circulaire communique l'aliment, la chaleur & la vie.

LA nature tres-aduisée procure la continuation de cet admirable mouuement d'attirer & d'expulser le sang de lieu en autre & de le promener par tout le corps, parcequ'il est tres-commode pour distribuer la nourriture en toutes les parties, & que non seulement il fournit la matiere qui les compose, mais qu'il communique aussi l'ouurier & la forme qui est la chaleur. Car la chaleur & les esprits, qui portent & qui charrient le sang, s'en seruent comme de leur matiere & de leur subject qu'ils perfectionnent en toutes choses & qu'ils employent à toutes les actions de la vie; puisqu'il est impossible qu'ils demeurent oisifs en aucune partie sans s'agiter & sans l'esmouuoir à produire les fonctions où elle est destinée. Si bien qu'il est euident que les parties reçoiuent de ce mouuement la nourriture, la chaleur & la vie qui consiste en l'exercice de leurs actions ordinaires.

Les quatre vaisseaux du cœur, qui comprennent toutes les arteres & les veines, sont les agreables ruisseaux & les fleuues feconds qui seruent à l'entretien de tout le corps & qui portent la vie, puisqu'ils fournissent les esprits, le sang & la chaleur; en sorte que la vie s'escoule & se perd en mesme temps qu'ils viennent à s'espuiser & à tarir.

Les fontaines & toutes les eaux viues rendent les campagnes agreables & fertiles par leur fluidité, puisque le mouuement perfectionne & purifie. Les eaux croupissantes au contraire, & qui meritent le nom de mortes se corrompent facilement & n'engendrent que des animaux venimeux, elles ne donnent que des plantes inutiles & rendent la terre incapable de porter aucun fruit; de mesme si le sang croupissoit en nos veines nous le verrions corrompre en peu de temps & sentirions toutes les facultez languissantes, puisque la plenitude ne produit ces effects pernicieux qu'à cause qu'elle empesche ou qu'elle diminuë ce mouuement salutaire.

CHAPITRE VI.

Sixieme vtilité commune.

Que le mouuemẽt circulaire facilite l'expulsion des excrements.

ET tant s'en faut que la circulation du sang empesche la separation des humeurs vitieuses, en les meslant parmi les bonnes, qu'elle donne à la nature occasion de les separer & de les exclure, puisque la chaleur & le mouuement ont la force de purifier & de separer les choses dissemblables.

Le mouuement circulaire facilite aux parties l'attraction de l'aliment

qui leur est necessaire,& ce mouuement mesme rend plus aisée l'expulsion de ce qu'il y a de mauuais ou de superflu ; puisque toutes les choses qui sont en mouuement s'attirent & se rejettent auec moins de peine, & que celles qui demeurent immobiles ne se voyent iamais attirées ny rejettées sans violence.

Le sang qui est la matiere la plus indifferente & tres-susceptible des perfections les plus releuées,satisfaict à tous ses desirs & à son inclination naturelle,qui est le changement de qualitez, puisque sans cesse il acquiert de nouuelles formes & qu'aisément il les rejette par le moyen de cet illustre mouuement.

De là nous pouuons inferer que la nature tire de tres-grands aduantages du mouuement circulaire, puisque la fluidité donne au sang toutes ses perfections eminentes, que le cœur en reçoit la subsistence & les raffraichissemens necessaires, & qu'il communique à tout le corps la chaleur & les mouuemens. Car le cœur attire le sang notablement empiré de son esloignement & beaucoup refroidi dans toute l'habitude, pour se nourrir & pour temperer l'excez de sa chaleur, puisqu'il en deuient plus fort & plus alaigre à continuer ses mouuemens salutaires,& le sang se perfectionne par de noueaux degrez de chaleur & de coction plus accomplie : de sorte que le mouuement circulaire est tres-vtile au sang, au cœur & à toute l'œconomie de la nature.

Les vtilitez du mouuement circulaire que nous auons raportées sont communes à tout le corps, il y en a grand nombre d'autres qui sont particulieres à chaque partie, dont nous parlerons cy-apres, puisqu'elles subsistent toutes, qu'elles agissent & qu'elles reçoiuent toutes leurs commoditez par son moyen.

SECTION QVATRIEME.

DES CAVSES DV MOVVEMENT circulaire, de ses parties & de ses vtilités particulieres.

CHAPITRE PREMIER.

Des diuisions du mouuement circulaire.

ART. I. *Definition du mouuement circulaire tirée de sa principale diuision.*

LES mouuemens de la nature se font tout droit & par deux agens, l'vn pousse & renuoye la matiere apres l'auoir tenuë suffisamment

& s'en estre serui, l'autre l'attire en mesme temps pour en iouir & s'en accommoder à son tour. Ainsi le sang a de coustume de se communiquer aux parties, puisqu'elles l'attirent toutes & retenant ce qui est propre, elles renuoyent le reste aux autres qui l'attirent à leur tour & l'employent l'vne apres l'autre. De sorte que les parties font en mesme temps des actions toutes contraires., bien qu'elles n'ayent qu'vn mesme but qui est de s'entre-aider, & font ensemble le mesme ouurage qui est la distribution du sang qu'elles s'entre-communiquent toutes.

Hipp l. 1. de diæta f. 85. v. 13. & seq. & alibi passim.

Hippocrate les compare aux scieurs de bois, qui s'accordent vnanimement & ont le mesme dessein de fendre le bois en plusieurs pieces & font ensemble cet ouurage auec vne seule & mesme scie, bien qu'ils l'entreprennent & l'executent par des moyens tout differens & par des actions entierement contraires; puisque l'vn d'eux pousse la scie & que l'autre la tire en mesme temps. Car ainsi chacun des scieurs pousse & tire à son tour, & celuy qui tire en bas la scie, oblige aussi son compagnon de la pousser tousiours tout droit en mesme temps; que s'ils ne gardent entre eux cette intelligence & qu'ils pensent l'emporter l'vn sur l'autre, ils tombent aussi-tost en desordre & n'aduancent rien du tout.

Il en est de mesme des actions de la nature, car le cœur & le reste du corps attirent & repoussent le sang à leur tour, puisque toutes les parties l'attirent & le reçoiuent en mesme temps que le cœur l'expulse & le renuoye; si bien que sans cesse ils font le mesme ouurage ensemble par des actions toutes contraires & qui neantmoins entretiennent l'admirable œconomie de la nature. Au lieu que si quelqu'vne des parties l'emporte sur les autres, attirant ou repoussant plus fort que de coustume; tant s'en faut qu'elle en vienne en meilleur estat, que nous voyons aussi-tost vn estrange desordre aux mouuemens de la nature & toute son œconomie renuersée, puisque le sang s'arreste en vn lieu qu'il accable au mesme temps que le reste du corps en demeure espuisé.

Le cœur donc enuoye les humeurs continuellement par les arteres à tout le corps & les retire à soy par les veines, tout ce qui en depend faict de mesme à l'imitation du principe; si bien que le mouuement circulaire est vne continuelle action des parties qui tirent toutes l'aliment & qui renuoyent le superflu. Le mouuement circulaire est faict & se compose de ces deux actions differentes & se diuise en l'attraction de l'aliment & en l'expulsion du superflu; le cœur en est le centre & la premiere cause, puisqu'il n'y a que luy qui renuoye le superflu par les arteres à tout le corps & qui tire la nourriture par les veines; le reste des parties faict le contraire, tirant sa nourriture par les arteres de ce noble

principe & renuoye le superflu par les veines.

ART. 2. *Que le corps humain se diuise en trois cercles de mesme que le Ciel.*

LE cœur tient le mesme rang & possede les mesmes aduantages dans le petit monde que le Soleil dans l'Vniuers; ils sont tous deux sans cesse en des agitations vehementes pour la naissance & la conseruation de toutes choses, ayans des influences merueilleuses qui nous communiquent les vertus que nous auons. L'esloignement de ces principes ou la moindre priuation de leur assistence, & mesme les plus imperceptibles manquemens de leurs irradiations nous font assez connoistre l'empire qu'ils possedent sur nous, puisqu'ils nous laissent languissans & nous font mourir en peu de temps; au lieu que leur presence & leurs regards propices nous donnent la chaleur & nous conseruent en la vie. Ils sont placez iustement au milieu du grand & du petit monde, afin de pouruoir plus aduantageusement aux necessitez de toutes les choses qui sont de leur dependence.

Le Ciel se diuise en trois cercles dont le Soleil occupe le milieu, il communique sa lumiere & ses influences à tous les corps celestes qui sont au dessus aussi bien qu'à toutes les choses qui sont au dessous. Le cœur estant doüé de toutes les qualitez du Soleil est situé de mesme dans le milieu de l'homme, dont le corps se diuise en trois regions differentes qui contiennent trois circuits, où la chaleur de ce Soleil viuant qui nous gouuerne est partagée. Le cercle inferieur qui possede toutes les qualitez de la Lune faict son tour dans les cauitez des entrailles, fournissant les humiditez qui nous baignent au dedans & qui nous soustiennent, puisque cette region contient tous les organes & les moyens d'vne cuisine tres-exquise. Le cercle exterieur qui contient toute l'habitude, les extremitez & la teste, possede toutes les qualitez des astres qui font les grandes froidures & les gelées, puisqu'il communique à tout le corps la fraicheur & la fermeté.

Hipp l. 1. de diæta f 84. v. 16 & 26. & seq.

ART. 2. *Que le circuit du milieu gouuerne les deux autres par le moyen de la chaleur.*

LE cercle du milieu qui communique egalement ses influences au cercle du dehors, aussi bien qu'à celuy du dedans, possede vne chaleur tres-puissante & tres-efficace, pour ordonner toute l'œconomie de la nature & soustenir les facultez en leurs fonctions ordinaires. Cette merueilleuse chaleur est imperceptible à nos sens; elle est bien esloignée de se donner à connoistre à l'oreille, puisqu'estant tres-douce elle ne faict aucun bruit ni violence, mesme que l'œil bien que tres-clair-voyant ne la descouure que par la rareté de ses effects, & que l'attouchement, dont elle est l'obiect propre & particulier, n'en reçoit neantmoins aucune impression. Cela vient de ce qu'elle est celeste,

Ex Hipp. l. 1. de diæta f. 84. v. 23. & seq.

ou pluſtoſt de ce qu'elle eſt diuine & qu'elle marche ſur les veſtiges de la diuinité qui ne ſe donne iamais à connoiſtre que par ſes merueilles & par les productions incomparables de ſa toute-puiſſance.

ART. 4. *Que la chaleur eſt le principal organe de l'ame & qu'elle eſt logée dans le cœur.*

L'Agent & ſon principal organe ſe trouuent touſiours enſemble ; en ſorte que la deſcouuerte de l'vn nous conduit auſſi-toſt à la connoiſſance de l'autre, puiſque tous les effects de la nature ont des liaiſons indiſſolubles auec les cauſes principales dont ils dépendent. L'ame de l'homme eſt la plus excellente & la plus diuine de toutes les formes, elle eſt la plus adroitte & la plus mouuante des choſes d'ici bas.

La chaleur eſt la qualité la plus efficace & la ſeule cauſe de tous les mouuemens de la nature, puiſque la chaleur & le mouuement ſe produiſent l'vn l'autre & s'augmentent reciproquement & que la froidure, ennemie du mouuement & des actions, engourdit toutes choſes & les rend immobiles, comme l'immobilité faict la froidure ; en ſorte que ces deux choſes ſe produiſent l'vne l'autre & s'augmentent reciproquement, l'effect augmente ſa cauſe & la cauſe augmente l'effect. C'eſt pourquoy la nature a donné la chaleur à l'ame pour ſon premier & principal organe ; puiſqu'il eſt bien raiſonnable que l'agent le plus adroit & le plus mouuant ſoit pourueu d'vn premier & principal moyen qui ſoit tres-efficace & tres-conuenable à produire vne grande varieté d'actions tres-releuées.

Mais ce n'eſt pas encor aſſez que l'ame de l'homme ſoit iſſuë d'vne ſublime origine, qu'elle ſoit faicte pour de grandes choſes, qu'elle ait vn moyen tres-propre à les effectuer, il falloit qu'elle fuſt logée dans vn domicile ſortable à ſa grandeur, & que ce premier & principal organe y trouuaſt tous les aduantages à ſe perfectionner & à s'accroiſtre, afin de produire des fruicts & des effects dignes d'eſtre attribuez à vne cauſe ſi noble & ſi excellente. Le cœur eſt cette demeure tres-aduantageuſe & tres-propre à ſe mouuoir ſans ceſſe & à conſeruer la chaleur beaucoup de temps & meſme plus d'vn ſiecle & iuſques à ſix vingts ans, qui eſt le dernier terme de la durée de l'homme.

Ainſi l'ame de l'homme, cette Royne incomparable, toute connoiſſante & toute diuine, eſtablit ſa principale reſidence en cette partie & ſe loge dans le ventricule gauche du cœur, où eſt le plus noble ſejour ; C'eſt là ſans doute qu'elle reſide, puiſque ſon premier & principal organe s'y rencontre, & qu'il eſt l'vnique foyer de la chaleur. De là l'on doit conclure que le cœur eſt plus conſiderable que les autres parties principales, puiſqu'il eſt tres-facile à ſe mouuoir ſans ceſſe, iouiſſant d'vne forme tres-noble & d'vne qualité beaucoup plus efficace que la froidure

froidure & l'humidité qui sont les qualitez du foye & du cerueau.

L'Ame donc se sert de la chaleur & du mouuement circulaire, non seulement pour la conseruation de la vie qui consiste particulierement en son agitation perpetuelle & de tous les organes du cercle du milieu qui contient le cœur, les arteres, le diaphragme & le poumon. La chaleur naturelle & le mouuement circulaire sont faicts outre cela pour des subjects bien plus considerables, puisqu'ils donnent toutes les impressions necessaires aux organes des deux autres circuits, pour produire tant de fonctions excellentes. En sorte que la chaleur qui est allumée dans le cœur n'est pas restreinte aux actions de la vie proprement ditte qui sont celles des organes du cercle mitoyen où est sa demeure. Cette diuine ouuriere gouuerne de là comme de son throsne, elle faict aussi toutes les actions du cercle exterieur qui contient les organes des facultez principales, puisqu'elle faict la sagesse, toutes les connoissances des sens, tous les mouuemens volontaires & qu'euidemment la veille & le sommeil en dépendent, lors qu'elle se communique à ses organes par l'entremise du mouuement circulaire du sang & des esprits, ou qu'elle s'en retire.

ART. 5. *Que l'ame produit tous ses effects par le moyen de la chaleur & du mouuement circulaire du sang & des esprits.*

Ce mesme mouuement faict aussi toutes les actions de la cuisine & de la nourriture au cercle inferieur, & mesme il entretient & augmente toutes les parties par la communication du sang qu'il perfectionne au plus haut point par tous les mouuemens ioincts ensemble.

LEs ouurages les plus rares & les productions les plus excellentes se font toutes par le moyen de deux choses, sçauoir d'vne matiere tres-propre, & d'vn agent tres-adroit & tres-efficace pour la bien employer, le mouuement circulaire nous communique ces deux choses en vn point de perfection si releué que personne n'en peut disconuenir, puisqu'il est euident que ce mouuement tres-accompli conduit & distribuë dans toutes les parties le sang qui est la matiere la plus souple & la plus parfaicte, & qu'il communique aussi la chaleur & les esprits qui sont les plus nobles & les plus efficaces de tous les agens.

ART. 6. *Que le mouuemēt circulaire communique la matiere & l'ouurier de toutes les actions.*

Cela faict voir aisément que c'est à bon droit que nous attribuons tant d'effects prodigieux au mouuement circulaire de la masse du sang & des esprits, puisque cette merueilleuse chaleur peut faire tout ce qui est capable d'estre faict, n'y ayant rien du tout qui soit au dessus de son pouuoir. D'ailleurs le sang est vn estoffe si souple & si traictable qu'il n'y a point de chef-d'œuure si rare & si accompli, en la composition duquel il ne puisse entrer, & mesme tout seul & sans addition d'aucune

autre matiere,il est capable de composer des ouurages faicts de parties toutes contraires & de perfection aussi releuée qu'on se les pourroit figurer.

Ces raisons peuuent aisément conuaincre ceux qui connoissent tant soit peu les forces & la portée de la nature, c'est à dire de la chaleur naturelle, Et pour faire voir encore plus clairement cette verité faisons denombrement de toutes les actions qui se font en nous-mesmes, afin que par ce destail nous fassions plus euidemment paroistre que le mouuement circulaire est de grande importance dans la Medecine & dans la Philosophie naturelle.

Mais auant que d'entrer plus auant en matiere voyons si les influences du cœur & la chaleur qu'il enuoye dans les parties les plus esloignées sont capables d'y faire des actions toutes differentes de celles qu'il produit au milieu de nous-mesmes en son cercle particulier, ou s'il faut les attribuer à certaines vertus & forces particulieres des lieux où elles se font.

CHAPITRE II.

Du premier principe de toutes les actions qui se font en l'homme.

ART. I.
Que la chaleur est incapable de faire toutes les actions sans estre soustenuë d'vne cause principale.

IL s'agit en ce lieu de descouurir la premiere cause & l'origine de toutes les actions qui se font en nous,& de sçauoir si l'ame employe des qualitez qu'on apelle secrettes, à cause qu elles sont imperceptibles à nos sens, ou si elle n'employe que le temperament & la chaleur des parties ; & mesme si la chaleur naturelle estant seule, est capable de faire toutes les actions de la vie sans estre soustenuë d'aucune cause principale. Ce dernier sentiment est impie & directement contraire à la raison, puisque nous auons monstré que les qualitez sont incapables de s'esleuer & de paruenir à la production des substances ; or le principe qui est en nous la premiere cause de toutes les actions, c'est celuy-là mesme qui nous produit & qui nous donne l'estre.

La chaleur de sa nature particuliere & de sa propre force ne produit que de la chaleur, elle separe les choses dissemblables, parceque l'agitation où elle est sans cesse faict que les choses de semblable nature s'aprochent facilement & s'allient d'elles-mesmes. Il est donc impossible que la chaleur seule qui est vne simple qualité, produise & compose

tant de parties si differentes, qu'elle y establisse vn si grand nombre de facultez qui sont entierement contraires, qu'elle les tienne en leur deuoir & qu'elle les determine à tant d'actions si differentes.

Les productions dissemblables ne peuuent se raporter qu'à la diuersité de la matiere, ou des agens; Or la matiere de nos corps (qui est la semence) est vniforme & semblable en toutes choses, puisque la moindre partie peut faire vn homme, c'est pourquoy nous deuons inferer que la chaleur seule est incapable d'en produire tant de parties si differentes.

Il est impossible que l'admirable structure & l'incomparable arrangement des parties de l'homme, leur mutuelle dependence, & l'ordre qu'elles gardent tousiours inuiolablement entr'elles, se soit establi la premiere fois sans vne intelligence infinie. Et c'est vne chose egalement impossible que ce mesme ordre s'entretienne, par la suitte de tant de generations continuelles, si l'ouurier, dont la main puissante a creé l'homme, ne luy communiquoit au dedans vn principe capable de conseruer ensemble tant de parties toutes contraires, & de les employer à tant d'actions differentes, pour vne mesme fin.

L'Ame est ce principe interieur qui a formé pour son vsage toutes les parties de nos corps, elle est la nature & la forme de cet admirable edifice, puisqu'elle nous faict tout ce que nous sommes & qu'elle nous distingue de tous les autres animaux par le moyen des principales facultez. C'est elle seule qui les releue toutes quand elles sont abatuës & presque entierement aneanties, comme nous les voyons en ceux qui reuiennent des extremes maladies & de l'agonie mesme, où il semble que l'ame est sur les leures & qu'elle n'a plus rien à faire que de sortir en expirant. Car s'il y a quelque reste de l'humidité radicale & que le cœur reçoiue quelque raffraichissement fauorable, alors nous voyons que l'ame demeure & r'entre insensiblement dans ses droits, elle se deffaict des humeurs qui l'acablent, elle repare ses facultez, & nettoyant tous ses organes elle recommence les actions qui sont conformes à son inclination naturelle.

L'Ame faict par sa vertu tres-efficace de mesme que la forme de l'eau qui repare sa froideur naturelle & chasse la chaleur qui l'a faict boüillir, puisqu'elle restablit vn homme mourant qui est tres-proche de l'estat & des qualitez d'vn cadaure, & tres-esloigné de celles d'vn homme en santé; bien que toutes les choses inclinent dauantage au deffaut qu'à ce qui est de plus parfaict, & qu'il n'y a rien de plus deffectueux que la mort. Il est aisé de voir que la mort est bien plus qu'vn simple changement de quelque degré de chaleur, & qu'il faut neces-

fairement vne cause principale pour composer l'homme & pour faire en luy tant de merueilles.

L'acte est plus que la puissance,& l'ame faict plus l'homme que le corps, puisqu'il ne se faict & ne s'entretient que par elle, car l'ame faict en nous auec vn mesme degré de chaleur, des parties, des facultez, & des actions entierement differentes de celles que nous voyons aux autres animaux à qui nous pouuons estre plus semblables en cette qualité qu'aux autres hommes. Vn mesme degré de chaleur produit du bois, des feüilles & des fruicts en quelques plantes, il produit des os, des nerfs & d'autres parties en quelques animaux & en l'homme mesme ; Or il est impossible qu'vn mesme degré de chaleur produise tant de choses de si differente nature s'il n'estoit conduit par des principes interieurs trés-differens qui le determinent à des productions conformes à leur propre nature.

ART. 2. *Que le temperament & les qualitez secrettes ne sont point des causes principales, non plus que la chaleur.*

LE temperament est moins propre que la chaleur seule à seruir de principe interieur en toutes les actions de la vie, puisqu'il n'est qu'vn amas de qualitez dont la chaleur est la maistresse & qu'il faut que tout se reduise à l'vnité de principe. Le temperament ne peut pas releuer, ni reprimer les qualitez qui deperissent ou qui s'esleuent trop, la chaleur seule ne peut pas non plus elle mesme se releuer de l'aneantissement ni reprimer ses excez, il faut vn principe arresté qui conserue ensemble toutes les qualitez du temperament & la chaleur mesme, comme nous voyons que la forme du poiure & de plusieurs choses semblables empesche que la chaleur excessiue ne les reduise en poudre. Ainsi l'excez de la chaleur n'est point contraire à la matiere, bien qu'il soit contraire à tous les animaux, ce qui faict voir qu'ils ont vn principe au dedans qui est tout autre que la matiere, que le temperament & que la chaleur.

Reste à sçauoir si toutes les facultez de l'ame consistent en la chaleur naturelle, ou en des qualitez imperceptibles à nos sens, qu'on apelle secrettes ; & si le sang & les esprits reçoiuent des impressions qu'on appelle des caracteres de vitalité, d'animalité, & autres de mesme pour deuenir capables de faire toutes les actions de la vie. Pour moy ie ne puis estre de cette opinion,& on me pardonnera si i'appelle ces caracteres des refuges d'ignorance, puisque nous pouuons expliquer tous les effects de la nature par la connoissance de la structure des parties où ils se font & de la chaleur naturelle qui en est l'ouuriere.

ART. 3. *Que la chaleur est le premier &*

ARistote appelle la main l'instrument des instrumens,à cause qu'elle peut seruir & suppleer au deffaut des outils de tous les arts,& que

seule elle faict les actions des plus differentes machines. Ie puis dire à plus forte raison que la chaleur est l'instrument des instrumens, puisqu'elle ne sert pas seulement à tous les arts, mais bien dauantage qu'elle est l'vnique ouuriere de tous les mouuemens de la nature & que seule elle agite tous les organes de nos corps & la main mesme. *le veritable organe de tous les organes de l'ame.*

La chaleur donc est le veritable organe de tous les organes de l'ame, puisqu'estant seule & tres-simple elle gouuerne tous les autres, elle leur sert de forme, de nature & de principe interieur en tous leurs mouuemens, elle est la cause vnique de tant d'actions differentes, & en vn mot elle faict tout en toutes les parties. Et non seulement toutes les actions se font de mesme, mais aussi toutes les maladies & les symptomes qui les suiuent, car toute cette grande diuersité que nous y voyons ne vient que de la differente conformation des parties qui seruent de subiect à la chaleur & aux humeurs. Hipp. l. de principiis f. 41. ab initio ad v. 10. & 11.

ART. 4.
Que la faculté vitale gouuerne tout le corps & comment.

C'Est vne chose si naturelle au feu & à la chaleur que d'agir & de se remuer sans cesse, qu'il n'y a que Dieu seul & ce noble element où l'acte & la puissance est vne mesme chose, faire & pouuoir faire tout, ce sont en eux des qualitez inseparables. C'est pourquoy la faculté vitale & les mouuemens de la vie ne different en rien du tout, l'acte est inseparable de la puissance, puisque la vie consiste en l'agitation perpetuelle de la chaleur influente qui se communique à tout le corps, & de celle qui demeurant fixe & tousiours allumée dans la propre substance du cœur, est sa forme & l'ouuriere de ses mouuemens infatigables. Celle-cy n'est autre chose que la faculté vitale mesme, qui produit la chaleur influente & qui la communique à tout le corps par le moyen du mouuement circulaire du sang & des esprits; elle l'enuoye sans cesse par les arteres auec les excremens fumeux qu'elle rejette & le retire par les veines pour luy seruir de nourriture & de raffraichissement.

Les mouuemens qui ont des intermissions & des alterations considerables, dépendent tousiours d'vn premier mouuement qui est regulier & perpetuel; Or toutes les actions de la vie ont de grandes intermissions & de notables inegalitez, il n'y a que le mouuement du cœur qui est vniforme & continuel, cet admirable mouuement est tousiours egal & produit indubitablement tous les autres.

Le battement des arteres & la respiration vont aussi tousiours de mesme durant tout le cours de la vie, puisque nous mourons aussi-tost qu'on les empesche, ou que nous deuenons incapables de les faire, à cause de la vieillesse ou de quelque maladie. De sorte qu'il n'y a point de mouuement qui soit plus egal, plus continuel & qui aproche dauan-

tage des perfections du mouuement du cœur que le battement des arteres, puisque c'est par son moyen qu'il gouuerne tout le corps, & qu'il aide à produire le mouuement circulaire, ayant la mesme efficace en l'homme qui est le petit monde que le tour du Soleil en l'Vniuers. Et neantmoins le mouuement des arteres se raporte à celuy du cœur, comme à sa cause principale & duquel il dépend en toutes choses; car il est euident qu'il en tire son origine, puisque si nous coupons vne artere, ou si nous la lions, la partie qui est au dessous de la ligature & qui est separée du cœur, demeure aussi-tost immobile & sans aucune agitation. Ioinct que le mouuement des arteres cesse deuant celuy du cœur & à mesure que ce noble principe vient à manquer.

ART. 5. *Que le cœur deuient rond, s'appetisse & se racourcit en sa contraction.*

LE cœur est composé de la mesme façon qu'vn muscle tres-fort, dont la contraction se faict en se racourcissant & se retirant en soy-mesme, comme les muscles, ou comme toutes les parties creuses quand elles rejettent ce qu'elles contiennent. Le ventricule, la vessie du fiel, celle de l'vrine & la matrice s'estreignent de mesme & personne n'en doute; car toutes ces parties se reserrent & s'estreignent, pour expulser ce qui est en leurs cauitez, puisque leur fond s'aproche de leur orifice qui s'ouure & se dilate au mesme temps qu'elles s'estrecissent.

La figure pyramidale du cœur se change en rondeur, sa base s'eslargit, ses vaisseaux se dilatent, & ses ventricules s'estreignent, afin de rejetter vne partie du sang & des esprits qu'ils contiennent à chaque fois que sa pointe s'aproche de sa base & qu'il se reserre. Ainsi la faculté vitale faict en mesme temps & d'vn mesme mouuement la contraction du cœur & la dilatation de toutes les arteres, à cause de leur differente conformation; car la contraction du cœur se faict en se racourcissant, ce qui serre le fond de ses ventricules & dilate leur orifice & les vaisseaux qui y sont attachez.

C'est vne chose euidente que les arteres se remplissent & se dilatent lorsque le cœur se reserre, puisqu'elles reçoiuent le sang qu'il rejette de ses ventricules en sa contraction, & que ses vaisseaux se reserrent quand il se dilate, puisqu'il attire le sang qui les eslargit.

Toutes les parties creuses se reserrent d'vn mesme mouuement qu'elles dilatent leur orifice, & personne n'a dict que l'accouchement se faict par deux actions differentes, lorsque le fond de la matrice se reserre & s'aproche de son orifice qui se dilate en mesme temps qu'elle rejette ce qu'elle enferme, donnant la naissance à l'enfant.

La dilatation sans doute est plus familiere à ces parties que la contraction, puisque c'est par son moyen qu'elles attirent les matieres &

qu'elles en ont la iouissance; & bien que ces mouuemẽs contraires se fassent tous deux par la nature, les parties neantmoins inclinent dauantage à se dilater qu'à s'estreindre, puisque nous les trouuons apres la mort toutes eslargies. Ainsi nous voyons le cœur en sa dilatation qui est en sa figure lõgue & pyramidale, & on peut remarquer qu'il occupe moins de place en sa contraction, parcequ'il s'appetisse en se racourcissant, lorsque ses fibres qui sont les filamens charnus qui le composent se reserrent de toute part. L'ebullition nous faict voir clairement en quoy consiste la contraction du cœur, puisqu'elle l'arondit & l'appetisse faisant retirer toutes ses fibres.

Enfin le cœur frappe au costé gauche en mesme temps que l'artere du poignet se dilate; Or il est impossible que ce battement se fasse que par la dilatation de la grande artere & de l'orifice du ventricule gauche, lors que le cœur se racourcit & se reserre, puisqu'il est situé iustement au milieu de la poitrine; & partant les arteres se dilatent lorsque le cœur se reserre.

CHAPITRE III.

Que le cœur est la cause de toutes les actions naturelles.

Art. I. Que le mouuemẽt circulaire est tres-vtile aux principales fonctions du bas-ventre.

APRES auoir traitté tout au long des vtilitez du mouuement circulaire qui sont communes à tout le corps, nous auons en suitte aduancé plusieurs diuisions tirées de son subject & de ses autres causes. Il reste à present que nous venions en particulier à tous les aduantages que chaque partie reçoit de ce mesme mouuement circulaire, & que nous fassions voir que toutes les actions en dépendent. Nous auons commencé par les parties du cercle du milieu dont la preuue est euidente, puisqu'elles en sont les principales causes & le subject immediat, elles seruent toutes au raffraichissement du cœur & au mouuement circulaire.

Continuons maintenant par les parties du cercle inferieur, où la communication de la chaleur & des esprits est tres-necessaire; puisqu'elles nourrissent tout le corps & que la digestion des alimens & toutes les coctions ne se font iamais mieux, qu'où la chaleur est plus abondante. Car la force de la chaleur vnit ensemble tout ce qui est vtile & semblable à nostre nature pour en faire du sang, & separe en des lieux conuenables ce qui nous est contraire, afin de l'expulser comme excrement:

nuisible. Le mouuement circulaire est tres-vtile à ces deux choses, parcequ'il communique la chaleur, & que les vtilitez qui sont communes à tout le corps sont beaucoup plus necessaires au bas ventre qu'en aucune autre partie, puisqu'il est tres-subject à la pourriture & que la separation des excremens & la distribution de l'aliment sont de ses principales fonctions. La nature donc a mis plusieurs arteres en toutes les parties du bas ventre, parcequ'elles seruent à la coction des alimens & comme d'vne cloaque à tout le corps; elle en a faict vn plus grand nombre où la pourriture est à craindre, à cause des humeurs vitieuses qui s'y amassent, elle est si aduisée qu'elle ne manque iamais de mettre le remede où est le mal.

On dira que le foye n'en reçoit que de tres-petites & qui se perdent en sa partie creuse, mais on doit remarquer que les arteres se communiquent en cette partie, parcequ'elle est plus encline à la pourriture & qu'elle faict la separation des excremens qu'elle rejette.

Ioinct que la nature conserue au plus haut point de la perfection les qualitez qui conseruent la vie, elle les separe toutes en des lieux differens dont le cœur est le maistre. Le foye est la source de l'humidité gratieuse, il est le reseruoir de cette qualité qu'il possede en eminence & sans aucun meslange de celles du cerueau; les qualitez du cœur mesme n'y sont receuës qu'à cause qu'elles sont absolument necessaires & que sa chaleur est l'ouuriere, ainsi le foye n'a que deux nerfs tres-menus qui se perdent en la membrane qui l'enuironne & des arteres tres-petites.

ART. 2. *Des qualitez du cercle inferieur & des vaisseaux qui le composent.*

L'Artere splenique, la cœliaque & les mesenteriques se communiquent à toutes les parties du bas ventre, qui reçoiuent aussi les rameaux de la veine porte & composent toutes ensemble le cercle inferieur qui respond à celuy de la Lune en ce grand Vniuers; puisqu'elle engendre & corrompt toutes choses par son extreme humidité, & que le cercle inferieur en faict autant en l'homme qui est le petit monde.

Le bas ventre est vn reseruoir de toutes les humiditez, il les cuit & les reçoit toutes, il a ses flus & ses reflus, puisqu'il enuoye par tout le corps ses agreables humiditez & qu'il reçoit aussi de mesme les superfluitez des parties, ces flus & reflus s'entresuiuent & se font continuellement l'vn apres l'autre.

Comme le Soleil agite la mer & produit de son sein tous les fleuues, elle les accueille derechef les receuant dans ses abysmes, car ils y coulent sans cesse de toutes les parties de la terre de qui la fecondité se conserue, comme la pureté de la mer, puisqu'elle rejette les ordures par

par l'agitation de ses eaux. De mesme le ventre inferieur, qui est la mer du petit monde, reçoit sans cesse & renuoye les humeurs auec vicissitude, le cœur est le Soleil qui les promene & qui les purifie par le moyen de sa chaleur & du mouuement circulaire, c'est luy qui les nettoye de leurs impuretez & qui separe les superfluitez vicieuses en des lieux differens.

ART. 3. *Que l'attraction des excremens est difficile, & que celle de l'aliment est aisée.*

LA rate attire d'vne mesme force les humeurs les plus grossieres aussi bien que les plus subtiles, parceque ces deux extremitez sont vicieuses; car en toutes les coctions il y a deux sortes d'excremens tout contraires, puisqu'il y en a tousiours vn qui est sec & vn autre qui est humide & aqueux. Le ventricule est le lieu où se faict la digestion qui est la premiere coction qu'on appelle Chylose, il fond & liquefie les alimens les plus solides, il les mesle exactement auec le breuuage & ne faict de tout qu'vne liqueur, estant aidé des deux foyers qui l'enuironnent. Le cœur donne de la chaleur & de considerables arteres à la rate, parcequ'elle est vn des foyers du ventricule & qu'elle embrasse son fond du costé gauche, ayant plusieurs ouuertures euidentes par où elle attire toute l'humidité superfluë, iusqu'à ce que le chyle ait acquis vne mediocre consistence.

Le foye qui touche du costé droit le ventricule est son plus considerable foyer, puisqu'il est composé d'vne humeur tres-douce & tres-exquise & que les parties sont plus parfaictes qui aprochent dauantage des qualitez de sa substance, dont les vertus le rendent capable d'estre la source des humiditez nourrissantes. Le foye n'attire pas les humeurs par sa grande chaleur, ni par sa figure, ni mesme par le seul mouuement de ses arteres, puisqu'elles sont tres-petites, elles sont aidées par la similitude des substances; car ce qui est de plus semblable à sa substance & qu'il attire plus auidement, c'est aussi ce qui est de plus delicat & plus agreable à la bouche, au cœur & à tout le corps.

ART. 4. *Que les facultez d'attirer & d'expulser dépendent du cœur & de la quantité des arteres.*

IL n'y a point de partie qui ait les forces d'attirer & d'expulser si efficaces que le cœur, puisque toute sa structure & la conformation de ses ventricules y est tres-propre, que sa chaleur est tres-abondante & que ses mouuemens sont continuels; en sorte qu'il est tout faict pour attirer les raffraichissemens & pour communiquer à tout le corps les facultez d'attirer & d'expulser, par le moyen de ses arteres. Les parties donc reçoiuent les arteres & les influences du cœur selon qu'elles doiuent plus ou moins attirer & renuoyer le superflu; c'est pourquoy le foye n'en a que de tres-petites qu'il reçoit en sa partie creuse, parcequ'elle a plus besoin des facultez d'attirer les alimens & d'expul-

ſer le ſuperflu. La rate reçoit auſſi les arteres en ſa partie creuſe, mais à cauſe que les humeurs qu'elle attire ſont contraires & tres-differentes, elle en a d'autant plus grande quantité que le foye en a moins que toutes les autres parties à proportion de ſa grandeur.

Les reins qui attirent & ſeparent la meſme humidité que la rate, ont auſſi des arteres en la partie creuſe à proportion, puiſque les emulgentes ſont fort groſſes & ſe voyent en quelques ſubjects iuſqu'au nombre de trois en vn meſme rein. La circulation du ſang ſe faict euidemment en cette partie, puiſqu'il faut neceſſairement que la veine emulgente le remporte, apres qu'il eſt nettoyé de ſes ſeroſitez qui ſe coulent à trauers la ſubſtance du rein dans le baſſin qui ſe deſcharge aux vreteres, eſtant impoſſible qu'il ſe conſomme tout à la nourriture d'vne ſi petite partie. Nous voyons en tout le reſte du bas ventre vne plus grande quantité d'arteres qu'aux autres lieux, parcequ'elles ſeruent toutes à tirer les humeurs, à les cuire, à les diſtribuer, à ſeparer les excremens & à les expulſer qui ſont des actions dépendantes de la chaleur & des eſprits que le mouuement circulaire communique. Ainſi le grand nombre d'arteres que nous voyons au mezentere & aux boyaux empeſche la pourriture, digere le chyle & le faict monter à la veine porte & au foye, puiſqu'elles donnent le ſang & les eſprits qui le font couler aiſément.

Art. 5. Que toutes les actions du bas ventre dépendent du cœur.

LE cercle inferieur a deux fonctions principales & qui luy ſont particulieres, la premiere eſt de cuire les humeurs, & la ſeconde de ſeparer les excrements & de les rejetter; nous auons monſtré que le cœur les communique toutes deux par le battement des arteres, qu'il a formé des lieux propres à les receuoir & leur donne les forces d'attirer l'aliment & d'expulſer le ſuperflu. Nous auons dict auſſi que les trois circuits ſe communiquent, & qu'ils dépendent tous de celuy du milieu qui tire ſa matiere du cercle inferieur, où toutes les humeurs ſe font & ſe corrompent; en ſorte que tant s'en faut que les deux autres cercles attirent auec le ſang les humeurs vicieuſes, que celles qui s'y corrompent ſe rejettent touſiours au cercle inferieur, puiſqu'il a les conduits & les eſgouts de tous les excremens.

L'artere ſplenique, la cœliaque & les mezenteriques ſont les conduits qui portent les ſuperfluitez de tout le corps aux eſgouts du bas ventre, où elles font des maux de cœur, des palpitations & d'autres accidens ſi on ne les rejette; leurs euacuations s'appellent generales, parcequ'elles deſchargent tout le corps. Les maladies ſe forment toutes au cercle inferieur par la corruption des viandes que nous prenons mal à propos, ou par la ſuppreſſion des excremens, & ne deuiennent iamais

dangereuses qu'apres que la force de la nature qui a coustume de re-jetter les excrements, estant vaincuë par leurs pernicieuses qualitez, ils s'affermissent ou se transportent aux autres circuits où ils font les desordres que nous en voyons arriuer, puisqu'ils offencent les parties principales.

Ainsi le mouuement circulaire facilite la distribution de l'aliment & la separation des superfluitez de tous les circuits, puisque le sang des arteres se deffaict de ses impuretez aux esgouts du bas ventre, & remporte le chyle en son retour, par les veines mesaraiques & par les autres rameaux de la veine porte iusqu'au foye & à la rate, pour y estre entierement purifié & rendu propre à seruir au cœur & à toute l'œconomie de la nature. Car le chyle se conuertit en sang & se nettoye de tous ses excremens dans le foye, puisqu'il est la source des agreables humiditez, ne souffrant rien du tout de sec & de terrestre, & que nous voyons au dessous de luy tous leurs esgouts; Ioinct que le cœur n'attire que le plus pur & le plus humide, pour seruir de remede en ses ardeurs extremes; c'est pourquoy ce qui est d'impur & de grossier demeure & s'arreste au bas ventre pour estre rejetté.

Reste à parler de la circulation du sang qui se faict aux vaisseaux spermatiques, où nous voyons les mutuelles embouchures des veines & des arteres en plus grand nombre & beaucoup plus frequentes qu'en aucun autre lieu, puisqu'ils s'vnissent entierement & que de deux vaisseaux qui preparent il ne s'en faict qu'vn. Il n'y a pas lieu de douter que la circulation ne se face en ces vaisseaux, auparauãt qu'ils s'vnissent ayans des embouchures si frequentes, & que l'action veneriene & la semence ne dépendent du cœur; puisque la chaleur & les esprits qu'il enuoye sont les ouuriers qui la font & qui luy seruent de forme & de principale matiere, comme nous l'auons faict voir amplement en nos obseruations Anatomiques.

CHAPITRE IV.

Que le cœur est la cause de toutes les actions animales.

ART. I. *Raisons de douter si le cœur est la cause des actions du cerueau.*

APRES auoir traitté de tous les mouuemens du cercle du milieu & de ceux des parties du cercle inferieur, reste à parler des actions eminentes qui se font en celuy du dehors qui dépend du cerueau, puisqu'il est le principe des mouuemens volontaires, des actions sensitiues & de celles que nous appellons principales. On se peut aisément per-

ſuader que le cœur n'eſt pas la premiere cauſe des fonctions du cerueau, puiſque ces deux parties ſont entierement contraires en leurs qualitez, & que le mouuement & l'agitation continuelle qui eſt ordinaire au cœur eſt tres-pernicieuſe au cerueau; Ioinct que la tranquillité eſt ſi neceſſaire aux actions de la ſageſſe, que la ſcience meſme prend ſon nom du repos. Et bien dauantage il ſemble que ces deux parties ſont entierement indépendentes & detachées l'vne de l'autre, puiſque le cœur ne reçoit point de nerfs & qu'il n'y a point du tout d'arteres en la ſubſtance du cerueau.

Ariſt. l. 7. phyſ. textu 20 & l. 1. de anima textu 48.

Et neantmoins ſi nous penetrons plus auant dans les ſecrets de la nature ſans nous preoccuper de vaines aparences, nous reconnoiſtrons que le cœur eſt la premiere cauſe des actions du cerueau, comme de toutes les autres. Et que la nature conſerue au plus haut point de la perfection les qualitez qui conſeruent la vie & qu'elle les ſepare en des lieux differens hors du meſlange des qualitez contraires.

ART. 2. *De la diſtribution des arteres au dedans de la teſte.*

Nous remarquerons auſſi que le froid faict ſa reſidence au cerueau, & que l'artere carotide qui ſe communique à la teſte pouſſe vne de ſes branches au dedans du crane pour fournir le ſang, la chaleur & les eſprits au cerueau: Cette artere ſe diuiſe auſſi-toſt en vne infinité de rameaux qui s'entrelaſſent & ſe reſpandent de tous coſtez, ſans neantmoins qu'il y en ait aucun qui penetre en ſa ſubſtance. Car nous voyons que dans les petites cauitez meſmes qui ſont en la ſurface interieure de l'os qui ſouſtient le cerueau de l'homme, les rameaux de l'artere vont obliquement l'vn ſur l'autre & forment par leur implication mutuelle vn laſſis qui merite le nom de merueilleux, puiſque la veuë meſme deſcouure qu'il eſt faict pour quelque ſubiect conſiderable.

L'artere ceruicale qui eſt fort petite faict vn circuit bien plus grand, puiſqu'elle monte par de petits trous qui ſont formez dans les eminences des os du col, afin que l'eſprit vital s'y tempere & que ſe communiquant plus obliquement ſes mouuemens deuiennent moins impetueux. Cette meſme artere penetre auſſi le derriere de la teſte & ſe coule entre l'os & la dure mere, pour ſe ioindre à vn rameau de la carotide & percer la dure mere enſemble, à la baſe du cerueau, où elles forment vn ſecond laſſis qui ſe groſſit de quelques veines produites de la ſinuoſité de la dure mere qui eſt au milieu du cerueau.

Ces deux vaiſſeaux differens s'vniſſent par des embouchures mutuelles, en ſorte que le ſang eſt enuoyé premierement en cette ſinuoſité du milieu qui l'attire & qui le communique à celle qui eſt au deſſus

& aux deux laterales, pour se respandre en forme de rosée par de petites veines en toutes les parties de sa substance. Ce qu'il y a de superflu se renuoye par les veines iugulaires en la veine caue qui le communique à la cauité droitte du cœur, pour son principal raffraichissement. Ces mesmes vaisseaux s'entrelassent & se meslent encor bien dauantage au dessous du troisieme ventricule où ils montent afin d'y former le lassis appellé choroide qui se diuise en deux parties, pour se distribuer aux deux ventricules qui sont en deuant & au dessus du cerueau.

Hipp. purg. meth. nostræ f. 14.

ART. 3. *Que l'impetuosité des esprits se modere aux ventricules du cerueau.*

LA Nature se sert de cette merueilleuse industrie dans la distribution qu'elle faict des arteres en toutes les parties de la teste, parce-qu'il est absolument necessaire que le cerueau qui est le lieu du froid & la source des humiditez pituiteuses, reçoiue les esprits du cœur en grande abondance, pour se garentir de la pourriture & de la mort, & pour faire tant d'actions excellentes. Mais parceque leurs qualitez sont entierement contraires à celles du cerueau & que l'agitation continuelle est tres-pernicieuse aux actions principales, la mesme nature a faict vne infinité de petites arteres qu'elle communique obliquement entre le crane & la dure mere, au lieu de plus grosses en petit nombre, afin que les esprits estans ainsi partagez, ils se puissent plus facilement moderer par l'attouchement des parties de qualitez contraires.

Et quant aux arteres qui montent iusqu'aux deux ventricules qui sont au dessus du cerueau, elles vont encor beaucoup plus obliquement & s'entrelassent vne infinité de fois, afin d'affoiblir la chaleur & d'arrester l'agitation des esprits qui sont receus en ses ventricules comme en des grottes raffraichissantes où leur impetuosité se modere. Les arteres de ce lassis se rendent beaucoup plus deliées qu'aux autres lieux, afin que les esprits en sortent & se respandent plus aisément dans les ventricules, où ils reçoiuent toutes les qualitez du cerueau; Ioinct que le meslange de l'air, que les deux cauitez qui sont au dessus attirent sans cesse en respirant, aide beaucoup à les temperer.

Ainsi par cet admirable artifice la grande quantité des esprits qui est enuoyée du cœur au cerueau n'y faict aucune agitation vehemente & conseruant sa pureté elle y reçoit vne tranquilité si fauorable, qu'elle met l'ame en l'estat de iuger de tous les mouuemens de la nature; car il est impossible qu'elle discerne les impressions estrangeres si elle-mesme en est agitée, puisque ce qui paroit au dedans empesche la communication des especes & le discernement des choses qui sont au dehors.

ART. 4. *Que les mouuemens du cerueau dépendent du cœur.*

NOus auons dict qu'en tous les mouuemens il y en a tousiours vn premier d'où les autres dependent, que le cœur est en nous le premier principe de celuy d'attirer l'aliment & d'expulser le superflu, & que les parties reçoiuent les arteres & leurs salutaires influences selon qu'elles doiuent plus ou moins faire ces mouuemens. Or ces deux mouuemens se font au cerueau comme au cœur, lorsqu'il se dilate & qu'il se reserre; parcequ'ils ne peuuent attirer vne suffisante quantité de matiere ni communiquer les esprits à tout le corps sans des agitations remarquables. Nous auons dict aussi que le cœur est faict le premier & qu'il aide à produire le reste des parties où il entretient la chaleur en ses agitations continuelles: puisque les parties spiritueuses & subtiles y seruent de forme, de temperament & d'ouurier contenant les vertus de tout le corps, & que la faculté vitale est celle qui les gouuerne toutes, comme elle est la cause de leur premier establissement.

C'est la nature de la flamme & de l'esprit vital de se dilater sans cesse & de se referrer; c'est pourquoy les esprits enuoyez du cœur estans respandus en grande abondance dans les ventricules du cerueau, qui sont tout ajustez pour se dilater & se referrer aisément, il n'y a pas lieu de douter qu'ils n'y produisent la continuelle vicissitude de ces deux mouuemens que nous voyons. Et lorsque le cerueau se dilate le plus subtil des esprits est attiré des arteres du lassis choroide en sa propre substance, pour y faire toutes les actions principales; le reste est enuoyé par les nerfs en tous les organes des sens & des mouuemens volontaires, lorsqu'il se reserre & que ses cauitez s'estrecissent. La grande diuersité de conformation qui se rencontre en ces parties, faict seule toute cette admirable varieté de fonctions qui paroit au circuit exterieur; encoreque les esprits qui en sont les ouuriers ne different en aucune chose & qu'ils soient tous de semblable nature.

Hipp. l. de principes f. 10.

Le cœur donc faict toutes les actions en l'homme par le moyen des esprits qu'il enuoye, de mesme que le Soleil qui est le cœur du monde produit tous les effects de la nature par les rayons de sa lumiere; & bien dauantage le cœur enuoye ses qualitez par des conduits tout euidens en des parties qui ont vne mesme ame & qui tiennent leur premier establissement de ses salutaires influences, au lieu que le Soleil communique les siennes par des moyens imperceptibles, à des choses qui se font & qui se gouuernent par des natures differentes.

ART. 5. *Que le sommeil & toutes les actions des sens dépen-*

QVant à ce qui regarde les sens & les mouuemens volontaires il est euident qu'ils dependent du sang & des esprits portez par les arteres, puisque ces actions se font toutes à l'instant qu'ils se communiquent

à leurs organes & qu'elles ceſſent auſſi-toſt qu'ils s'en retirent. Car le ſommeil n'eſt autre choſe qu'vne priuation des ſentimens qui vient de ce que la chaleur & les eſprits ſe retirent des organes des ſens & du circuit exterieur en celuy du milieu, où ils trauaillent à la coction des humeurs & à la perfection du meſlange. C'eſt pourquoy les extremitez & toutes les parties du dehors ſont froides en ceux qui commencent à dormir, & le mouuement circulaire y eſt ſi foible que le battement des arteres eſt preſque imperceptible. Et bien dauantage la reſpiration ſe faict ſi grande & ſi frequente en ceux qui dorment de profond ſommeil, que l'air eſchauffé qu'ils rejettent par la bouche & par les narines, faict vn bruit conſiderable, à cauſe que le ſang & les eſprits eſtans ramaſſez au circuit du milieu qui ſe faict au poumon, ils ont beſoin d'vne bien plus grande abondance d'air pour les temperer; & meſme on voit qu'ils l'attirent & qu'ils le rejettent plus ſouuant & en bien plus grande quantité que ceux qui ſont eſueillez, où le battement des arteres eſt vehement, parceque le ſang & les eſprits eſtans reſpandus au circuit exterieur elles rejetteut les vapeurs fumeuſes en abondance.

dent du mouuement circulaire.

Hipp. l. 1. de diæta f. 86. v. 1.

l. 6. Epid. ſect. 5. f. 517. v. 29.

Hipp l. 6. Epid. f. 511. v. 30.

Les exercices violens, la cholere & la pluſpart des autres mouuemens de l'ame attirent la chaleur aux organes des ſens, & font couler le ſang & les eſprits au cercle du dehors auec tant de vitteſſe qu'ils entretiennent ceux qui y ſont enclins en des veilles continuelles; car il eſt impoſſible que le ſommeil vienne que la chaleur & les eſprits affoiblis ne ſe retirent, puiſque les veilles ne ſe font iamais que par la preſence & l'agitation de la chaleur aux organes des ſens. De là vient que toutes les choſes qui font dormir arreſtent les mouuemens des humeurs, elles adouciſſent leurs vehementes qualitez, & les font couler au dedans; ainſi la nourriture endort, parcequ'elle rappelle la chaleur en l'eſtomach pour faire la digeſtion, le pauot, le nenuphar & tout ce qui raffraichit faict de meſme, parcequ'il arreſte les mouuemens impetueux de la bile & du ſang. Tout ce qui diſſipe les eſprits faict auſſi le ſommeil, comme l'excez du trauail, la ſaignée, la triſteſſe & la continuation de veiller; toutes les choſes qui deſtournent les eſprits des organes des ſens, qui les occupent ou qui bouchent les paſſages prouoquent le ſommeil de la meſme façon.

C'eſt pourquoy nous deuons conclure que le cœur eſt la cauſe de toutes les actions des ſens & des mouuemens qui s'en enſuiuent, puiſqu'il communique la chaleur & les eſprits à leurs organes qui agiſſent auſſi-toſt qu'ils les reçoiuent, & qui demeurent entierement oiſifs & inutiles, lorſqu'ils viennent à ſe retirer aux circuits du dedans.

CHAPITRE V.

Que le cœur est la cause de toutes les actions principales.

ART. I. *Que la sagesse consiste en la constitution naturelle du sang que le cœur enuoye, & principalement en la moderation du mouuement circulaire.*

1. de flatibus f. 121. v. 9 & l. 1 de morbis f. 39. v. 14. & seq.

RESte à present que nous parlions des actions tres-releuées des principales facultez, lesquelles dépendent toutes des influences du cœur & de la chaleur, puisqu'elle est l'vnique ouuriere de toutes les actions de la nature. Nous dirons donc auec Hippocrate qu'il n'y a rien qui contribuë dauantage à la perfection des actions & à la sagesse mesme, que le sang & les esprits, lorsqu'ils conseruent la constitution naturelle & le temperament qu'ils ont acoustumé de receuoir dans le cœur. Or cette constitution consiste en trois choses, sçauoir aux qualitez du sang, en sa consistence & en ses mouuemens ordinaires; car si le sang vient vne fois à s'alterer en ses premieres qualitez, ou s'il se depraue en celles d'où sa consistence depend, ou bien si le mouuement circulaire dont sa masse est sans cesse agitée se change en quelque chose, alors on voit que tout le corps & l'esprit mesme en souffre des changemens estranges.

En sorte que si le mouuement circulaire s'arreste ou se diminuë, comme au sommeil, ou le refroidissement du sang le faict couler bien plus lentement que de coustume, le corps s'apesantit & s'abat, les parties se laissent aller à leur pesanteur naturelle, tous les sentimens se deprauent & les yeux mesme cuisent & s'apetissent à cause de la retraitte de la chaleur & des esprits visuels; & bien dauantage les actions principales se changent entierement, & les songes, qui sont des connoissances estrangeres, en occupent la place. Que si au contraire ce mesme mouuement deuient plus vitte & plus frequent que d'ordinaire, la sagesse & le veritable discernement des choses se diminuë; ainsi l'on voit que l'yvrongnerie change toutes les fonctions de l'esprit, à cause que le vin produit en peu de temps vne grande abondance de sang qui coule plus impetueusement que de coustume. Car les esprits animaux estans broüillez & confondus par la chaleur & les fumées du vin, les images des objects se troublent aussi de mesme, puisque les esprits les representent à l'ame, & seruent de miroirs pour les faire paroistre; c'est pourquoy ceux qui sont yures esperent de grands biens que les personnes sages n'oseroient se promettre, & ne prennent pas garde aux miseres presentes, dont ils sont accablez.

On peut dire que les ieunes gens resemblent aucunement à ceux qui sont

sont yvres, à cause de l'abondance du sang qui domine en cet âge & qui se porte aisément au circuit exterieur & à la teste, où il faict vn trouble continuel & vne agitation toute semblable à celle qui vient de la chaleur & des fumées du vin. Il en est de mesme de ceux qui habitent aux païs froids, où l'on engendre vne bien plus grande quantité de sang, qu'aux regions chaudes, à cause de l'antiperistase & de la retraction de la chaleur au dedans des entrailles. C'est pourquoy nous voyons que ceux qui sont ieunes sont bien moins aduisez que les vieillards, & que ceux qui demeurent aux regions froides le sont bien moins que ceux qui habitent en celles qui sont chaudes, à cause de la chaleur & des esprits qui s'agitent sans cesse au circuit de la teste & des sens. Et c'est pour cela mesme que les peuples Septentrionaux, ne conceuans pas les perils, sont bien plus temeraires & plus hardis que ceux qui naissent en Affrique ou en Asie & aux autres contrées du midy. Ainsi presque toutes les passions respandent le sang au circuit exterieur, & c'est pour ce subiect qu'elles diminuënt le iugement & qu'elles offusquent les veritables lumieres, lorsqu'elles sont vehementes; car quelquefois la colere renuerse la raison de son throsne & nous faict faire des actions de fureur.

Arist. sect. de temper. regionum probl. 8. tum duobus postremis.

L'exercice porte le sang au dehors, & y rend le mouuement circulaire d'autant plus vitte que l'exercice est violent, & pour ce subiect tous les sens sont bien moins asseurez en leurs connoissances quand le corps est en action que lorsqu'il est arresté; & mesme pour ce subiect toutes les actions de l'esprit deuiennent plus accomplies par le repos, puisque la science en prent le nom, & que la nuict donne conseil à cause de sa tranquillité. De là toutes les affaires d'importance se traittent assis, & de là mesme on dit que toutes les resolutions qui se prennent en courant sont imparfaictes, & que les hommes sont bien sages, dont tous les mouuemens sont moderez.

Arist. l. 7. Phys. textu 20.

ART. 2.
Du meslange & du temperament qui faict la perfection de la sagesse.

HIppocrate n'a pas eu de moyen plus euident pour expliquer les actions de l'esprit & des sens, que le meslange des qualitez des deux principes qui donnent au sang vn temperament tres-exquis, vne consistence tres-pure & tres-delicate & vn mouuement circulaire, tousiours egal & tres-moderé. Or ce meslange consiste principalement en l'vnion tres-estroitte des deux premieres qualitez, qui sont les moins agissantes & que nous appellons passiues, parce que toutes les connoissances se font en receuant les images & les impressions des objects; c'est pourquoy les hõmes les plus illustres en sagesse se font & se composent du meslange d'vn feu celeste & si moderé, que sa douceur

Ex l. 1. de diæta f. 88. v. 40. & seq.

semble produite de quelque humidité naturelle, qui s'vnit & s'allie tres-estroittement auec vne eau si pure & si bien digerée, qu'elle s'arreste & se determine aussi facilement que si de sa propre nature elle auoit quelque seicheresse. Car bien que ces deux elemens se voyent contraires en toutes choses, ils ont pourtant affinité dans ces deux qualitez passiues, qu'ils se communiquent encore reciproquement, pour atteindre à la plus parfaite vnion; tellement que de cette heureuse alliance se faict vn ouurage excellent, puisque ce feu tres-doux ne dissipe point l'humidité de son eau qui est si bien cuite & si digerée, qu'elle n'a pas besoin d'aucune agitation nouuelle pour deuenir plus accomplie. Ces elemens vnis ensemble ne manquent d'aucune chose estrangere & sont capables de iuger de tout ce qui est au dehors, car estans parfaictement alliez, ils demeurent presque entierement immobiles; au lieu que n'estans que meslez, ils agissent sans cesse & souffrent reciproquement l'vn de l'autre. Ainsi la tranquillité de cette eau luy faict receuoir aisément toutes les qualitez estrangeres & les images des obiects, qu'elle represente fidellement à l'aide de sa netteté, puisque les choses tres-pures reçoiuent & representent facilement iusqu'aux moindres impressions.

L'ame donc deuient clairuoyante employant des esprits tranquilles & arrestez, puisque la vittesse des mouuemens efface & confond les especes. C'est ce qui oblige la nature à faire le cerueau d'vn temperament plus froid, & à loger les organes des sens hors du mouuement, puisqu'il faut qu'ils soient en repos pour iuger auec asseurance de tous les mouuemens de la nature. Que si ce temperament, tres-vtile aux actions de la sagesse, s'altere en quelque qualité capable d'affoiblir ou d'accroistre les forces de l'vn des deux principes, on voit naistre aussi-tost vn desordre qui produit d'estranges folies; car il est impossible de deschoir de cette perfection tres-eminente sans tomber en vne extreme confusion.

ART. 3.
Que le meslange où l'eau surmonte n'est pas propre aux actions de la sagesse.
Ex l. 1 de diæta f. 89. pene integro

ET mesme on voit que si l'eau surmonte vn peu le feu dans le meslange, les hommes en naissent bien moins sages & clairuoyans que les premiers, parceque le feu se ralentissant par la pesanteur de son eau & se portant trop laschement en son mouuement circulaire, il ne va qu'imparfaictement & trop foible au circuit exterieur, où sont les organes des sens. Ces hommes-là sont grossiers & s'attachent à ce qu'ils pensent, & neantmoins s'ils gardent vn bon regime ils deuiennent plus prompts & plus aduisez qu'ils ne le sont de leur nature; il faut donc qu'ils se nourrissent d'alimens chauds & secs & qu'ils les prennent en mediocre quantité, crainte de la plenitude

& mesme ils doiuent se garder de la luite & des frictions, afin que les veines ne se dilatent & ne s'emplissent trop, ce qui retarderoit le tour du sang & des esprits; & au contraire il faut qu'ils facent tout ce qui est capable de rendre ce tournoyement plus prompt, comme la course & tous les exercices; & mesme qu'ils se facent vomir pour mieux vuider les excremens qui corrompent la nourriture & se coulent dans les veines, où ils empeschent les passages & les promenades du sang.

Que si l'eau surmonte dauantage le feu dans le meslange, le tournoyement du sang en est aussi plus court, puisqu'il ne s'estend pas entierement iusqu'aux sens, à cause de sa tardiueté, car l'ouie & la veuë qui sont des sens subtils se font d'eux-mesmes subitement; Or l'attouchement & le goust sont plus lents, c'est pourquoy ces gens-là ne les ont pas moins bons que les autres personnes, encore qu'ils ayent l'ouie *v. 29. & seq.*
& la veuë bien pires, à cause de la foiblesse du mouuement circulaire. Que si l'eau surmonte encore le feu de beaucoup plus, on voit naistre des hommes de ce meslange qui sont naturellement en cette espece de manie qui vient de la tardiueté du mouuement circulaire & de l'engourdissement des esprits, puisqu'ils pleurent continuellement sans subiect, ils s'effrayent de leur ombre & s'affligent de choses qui ne le meritent pas; & au contraire ils prennent plaisir à celles qui sont mauuaises ou ridicules. L'antimoine donc & l'hellebore sont fauorables à *v. 33. & 34.*
ces gens-là, & principalement si on les employe apres les estuues & les parfums; & mesme le tabac en fumée leur est vtile, parcequ'elle entre dans le poumon qu'elle desseiche & subtilise, en sorte que le tournoyement du sang & des esprits s'y faict plus aisément.

ART. 4.
Que le meslange où le feu surmonte est difficile à conseruer.
Ex l. 1. de diæta §. 89. & 90.

Le feu surmonte plus souuant que l'eau dans le meslange qui faict la naissance de l'homme, parceque c'est à cause de l'abondance & de la pureté de la chaleur qu'il est le plus parfaict des animaux; & c'est pour cela mesme que ceux qui naissent d'vn meslange où le feu predomine ont l'ame clairuoyante & la santé parfaite, puisqu'ils discernent aussi-tost les obiects, & que le mouuement circulaire ne se faict point si vitte qu'ils ne demeurent fermes en leurs pensées, si bien que ces hommes-là sont accomplis, & le peuuent deuenir dauantage en fuyant les excez.

Que si les qualitez du feu l'emportent de beaucoup au dessus de celles de l'eau, le tournoyement du sang en est plus prompt & les esprits se portent auec plus de vitesse aux organes des sens, & toutes les actions sont plus parfaictes. Parmi ces natures de feu il y en a qui sont

aussi chaudes que la nature humaine le permet, ayant les sentimens & les mouuemens des humeurs & des esprits tres-prompts, de sorte mesme qu'ils ne dorment iamais profondement & sans estre inquietez de songes. La nourriture de chair, le vin & tout ce qui eschauffe & l'embonpoint mesme les faict tomber en des extrauagances ; à cause de l'excez de la chaleur qui s'attire à la teste, ayant surmonté l'humidité de l'eau qui la retient.

Hipp codem l. & f. 44. & seq.

Ces hommes-là sont bien moins arrestez en leurs desseins & en leurs sentimens que les premiers, car les pensées se forment sur les especes des objects que les esprits fournissent sans cesse de nouueau, puisque les precedentes se retirent aussi-tost auec les esprits qui les emportent au cœur & au poumon. Ces hommes excellens ont besoin d'vne grande conduite, car ils sont obligez de rechercher soigneusement tous les moyens de moderer la promptitude du tournoyement du sang & des esprits, & mesme ils ne doiuent iamais trauailler estans à jun, puisque l'impetuosité des esprits se calme & se tempere par la douceur des alimens ; & par ce moyen ces personnes qui sont tout de feu se rendent les plus accomplies en sagesse.

Hipp. l. 1. de diæta f. 90. v. 21. & seq.

Le corps de l'homme, le sang & les humeurs & mesme les esprits qui les agitent se font d'eau & de feu qui agissent tousiours estans contraires en toutes choses, mais toutes les actions & tous les mouuemens de l'ame ne dependent que des conduits & de la conformation des parties où l'ame reside & où le sang & les esprits se promenent sans cesse. Car les actions se font differentes & nous auons diuers sentimens, selon que l'ame est receuë differemment en diuers lieux, selon les images des choses qu'elle y rencontre, & les qualitez differentes du sang & des esprits qui sont les causes immediates de toutes les actions. C'est pourquoy toutes les parties, les humeurs & les esprits changent & peuuent beaucoup amander par le bon regime de viure ; car la substance de l'ame qui est immortelle & inuisible est incapable de changer. Les actions se font toutes de mesme que la voix qui depend des conduits de l'air, puisque selon leurs qualitez & les lieux où l'air va frapper la voix change pareillement ; c'est pourquoy par le regime on la rend pire, ou meilleure ; parcequ'on peut rendre les passages de l'air plus vnis ou plus inegaux ce qui rend la voix plus agreable ou plus rude, car de changer l'air que nous attirons c'est vne chose impossible.

Hipp. codem l. & f. v. 24. & 25. v. 26. & seq.

ART. 5.

Quelques marques physiognomiques expliquees

CEux qui sont petits doiuent auoir l'esprit prompt & subtil, parceque le mouuement circulaire du sang & des esprits, n'occupant qu'vn petit internalle, se porte aisément en la partie qui faict les actions

principales ; & au contraire ceux qui sont grands doiuent auoir l'esprit pesant & grossier, puisque le sang enuoyé du cœur se respand en vn grand interualle & se communique laschement & en petite quantité au lieu où se font les actions de la sagesse. Ces deux propositions sont probables, mais si auec la taille nous considerons le temperament, nous remarquerons que ceux qui sont petits, secs & maigres, & principalement s'ils sont chauds & bilieux, n'acheuent rien de ce qu'ils entreprennent, parceque le mouuement des esprits se faisant promptement, à cause de l'excez de la chaleur & en vn lieu de petite estenduë, ils ne demeurent iamais en leurs desseins, puisque sans cesse ils changent & vont de l'vn à l'autre, auant que d'acheuer ce qu'ils ont commencé. Et au contraire nous voyons que ceux qui sont grands, puissans & pituiteux ne sont point gens de grande intelligence, à cause de la froideur de leur temperament ; Car la froideur & la grande distance des parties du corps est cause que la circulation du sang est trop lente & ne se porte qu'imparfaictement au lieu de la sagesse.

par les qualitez du mouuement circulaire.

Ex Arist. l. Phy-siog ad calcem.

Or pour iuger auec plus de certitude nous deuons ioindre les signes contraires, & dire que ceux qui sont petits, humides & pituiteux de leur temperament sont gens à ne se point deporter de ce qu'ils entreprennent, parceque le mouuement circulaire se faisant vitte à cause de la petitesse du lieu, la froideur du temperament le ralentit & donne la proportion pour acheuer tout ce qu'ils se proposent. De mesme ceux qui sont grands, secs & bilieux sont gens resolus & de bon sens en ce qu'ils entreprennent, parceque la chaleur de leur temperament & la promptitude du mouuement se modere par la grandeur du corps, en sorte qu'elle est proportionnée pour leur donner les bonnes qualitez du corps & de l'esprit.

Ceux qui sont bien temperez & de mediocre taille ont le iugement excellent & les resolutions fermes en leurs entreprises, parceque les esprits enuoyez du cœur paruiennent à l'aise & moderement au cerueau, & ne s'emportent point au delà du lieu où se font les actions de la sagesse. Ceux qui sont gros & puissans & principalement s'ils ont le cuir & la chair ferme & dure, sont plus subiects au flus de ventre ou à la folie que les autres, parceque la masse du sang n'ayant pas la transpiration libre en son mouuement circulaire, toute l'impetuosité de la bile se porte à la teste ou au bas ventre. Et c'est la raison mesme pourquoy quelques-vns des hydropiques ont de la rougeur au visage.

Hipp. l. de diæta salubri. f. 35.

Hipp l. 2. de morbis f. 157. v. 25. & 26. tum l. de internis affect. f. 198. v. 42. & 43. vbi de leucophlegmaticis.

Ceux qui ont les veines aparentes & grosses ont aussi le tournoyement du sang plus frequent à l'exterieur, c'est pourquoy nous les voyons plus prompts & plus coleres & generalement plus enclins à tous

les mouuemens de l'ame qui portent le sang au dehors; ils sont aussi plus sensibles & plus agissans que les autres, puisque le sang & les esprits se portent à l'aise aux sentimens qui se logent tous au dehors. Il en est de mesme de toutes les autres qualitez de l'esprit & de toutes les inclinations naturelles, desquelles on peut iuger selon que les dispositions des organes à receuoir les flus & les reflus du sang, paroissent differentes en vn chacun.

De là donc nous voyons clairement que les passions & toutes les connoissances de l'ame changent & se font differemment, selon que la chaleur & les esprits se portent au circuit exterieur & à la teste, où se font toutes les actions principales.

SECTION CINQVIEME.

DE L'INEGALITE' DV MOVVEMENT circulaire à raison des choses naturelles & de celles que nous appellons non naturelles.

CHAPITRE PREMIER.

Du mouuement circulaire à raison des choses naturelles.

ART. I. *De l'inegalité du mouuement circulaire selon le changement des âges.*

LE mouuement circulaire du sang & des esprits n'est pas tousiours egal en toutes ses parties, il s'y rencontre vne grande diuersité, si nous le considerons en general & en tous ses circuits ensemble, ou si nous remarquons la difference qu'ils ont entr'eux en diuers temps, à raison des choses naturelles, de celles qui s'appellent non naturelles & de celles qui sont contre nature. Car on void que le sang se porte quelquefois en plus grande abondance en l'vn de ses trois circuits & quelquefois en l'autre; & que les operations sont plus parfaictes aux parties où ce mouuement se faict mieux. Ainsi l'exercice nourrit & fortifie les nerfs, les muscles & toutes les parties du dehors, y attirant le sang & les esprits; au lieu que le sommeil & le repos qui les retirent au cercle du milieu fortifient les entrailles, les nourrissent & donnent temps à l'ame de pouruoir au dedans & à son œconomie particuliere. De là nous voyons que le mouuement circulaire est inegal, & qu'il

Hipp. sect. 5. l. 6. epid. part. 10. f. 498. v. 50.

est cause des actions qui se font toutes à proportion qu'il communique plus ou moins le sang & les esprits qui en sont les ouuriers.

Nous auons cy-deuant expliqué plusieurs lieux d'Hippocrate & d'Aristote touchant les changemens du mouuement circulaire, à raison du diuers meslange des elemens & des humeurs, a raison des temperamens & de la structure des parties, il nous suffit d'indiquer la methode d'en dire dauantage. Nous expliquerons à present la diuersité qu'Hippocrate y remarque touchant quelques autres des choses naturelles & premierement touchant les âges, lorsqu'il enseigne que les enfans ont les vaisseaux si petits & si pleins qu'il est impossible que le sang y ait aucune agitation remarquable, n'y ayant pas de place où le mouuement se puisse faire, ce qui est cause aussi que les enfans n'ont point de semence, puisqu'elle ne se faict que par le meslange du sang auec les esprits. C'est pourquoy nous ne voyons iamais que ni les arteres ni le cœur des enfans ayent ces dilatations & ces contractions vehementes que nous voyons aux hommes faicts, & qui sont des marques asseurées de la promptitude du mouuement circulaire. Ce mesme mouuement se faict plus vitte aux ieunes gens, à cause que la chaleur s'augmente & subtilise les esprits qui portent le sang aux extremitez & communiquent la nourriture; & au contraire il se faict laschement aux vieillards, à cause de la froideur de leur temperament & de l'imbecillité de la chaleur; car l'air & le sang qui seruent en la ieunesse au raffraichissement du cœur & à l'augmentation des esprits & de la chaleur naturelle, commencent en la vieillesse à la diminuer & à l'esteindre.

l. de genit. f 36 v 5 & seq.

Hipp l. 1. de diæta f 86 v 14. & seq.

Art. 2.

De l'inegalité du mouuement circulaire selon le changement des saisons.

Hippocrate au Liure qu'il a faict de l'air, des eaux & des regions, c'est à dire des trois sortes d'alimens, puisque nous les tirons tous de ces trois sources, enseigne que dans les pais où les saisons ont des changemens considerables, sans ordre & fort soudains, les hommes se voyent aussi tous de façon differente, de visage, de mœurs & d'esprit dissemblable & bien plus raffinez qu'aux autres lieux, parceque les vicissitudes des saisons attirent la chaleur & le sang au dehors, & le repoussent en suitte au dedans de nous-mesmes, aussi souuant que les qualitez changent en l'air, c'est pourquoy les esprits se purifient par tous ces changemens & deuiennent plus propres à toutes les actions. Et au contraire nous voyons qu'aux contrées où les saisons sont tousiours de mesme, les hommes y sont aussi presque semblables en toutes choses & qu'ils n'ont pas ces nobles agitations de l'esprit, pour entreprendre hardiment les grandes choses & reüssir en leurs desseins.

Car les changemens considerables & frequens releuent le courage

resueillent les sens, parcequ'ils portent impetueusement de l'vn des circuits en l'autre les humeurs & les esprits qui sont les vrais outils de l'ame & les ouuriers de toutes les actions. Si bien que ces grandes vicissitudes qui arriuent aux saisons en font de semblables en nous-mesmes, par les transports des humeurs & des esprits qu'ils poussent du dehors au dedans & qu'ils retirent en suitte au dehors de la mesme façon que les passions de l'ame ausquelles les grands & soudains changemens de l'air disposent nos esprits, puisqu'ils produisent de semblables effects en nos corps.

Προσδοποιέουσι τοῖς πάθεσι.

La plus eminente perfection de l'homme consiste aux frequentes & nobles agitations de l'esprit & du corps qui dependent des mouuemens soudains des humeurs, que les grands changemens des saisons poussent de l'vn des circuits à l'autre; & mesme l'air n'a pas seulement cette force nous enuironnant au dehors, puisqu'il compose ces excellentes parties de nous-mesmes qui nous gouuernent & de qui les deux autres tiennent l'estre & tous les mouuemens. Car les anciens ont honoré du nom de Patrie le lieu de la naissance, parcequ'il communique l'air qui faict en nous ces parties spiritueuses & subtiles où la vie consiste & qui la conserue autant de temps que nous sommes capables de respirer. La continuelle egalité des saisons qui consiste aux qualitez qui regnent de mesme continuellement en l'air, produit tousiours la mesme humeur & des esprits si semblables en nos veines qu'ils ont tousiours les mesmes mouuemens, ne receuans iamais de qualitez differentes & contraires. C'est pourquoy le mouuement circulaire du sang & des esprits est presque tousiours egal en tous ses circuits, puisque l'air ne luy communique iamais aucune qualité extraordinaire capable de produire quelque agitation nouuelle.

Les parties spiritueuses.

Les parties humides & les solides.

CHAPITRE II.

De l'inegalité du mouuement circulaire à raison des choses non naturelles.

ART. I. *Du nombre & des qualitez des choses non naturelles.*

LES choses que nous appellons non naturelles sont de deux sortes, les vnes sont volontaires & fortuites; les autres sont absolument necessaires & sans lesquelles il est impossible de viure, faisans des impressions considerables en nos corps, puisqu'elles sont capables de les conseruer & de les defendre des iniures qui viennent des causes qui sont au dedans de nous & de celles qui nous enuironnent & qui nous attaquent

attaquent au dehors. On les appelle non naturelles, parcequ'elles sont indifferentes, elles deuiennent contre nature & sont pernicieuses à ceux qui en abusent & qui s'en seruent mal à propos, elles se rendent fauorables & naturelles à ceux qui les employent en temps & lieu, conseruans la santé parfaicte ou mesme en la rendant meilleure, si elle se trouue interrompuë.

Ces choses indifferentes & non naturelles sont au nombre de six, sçauoir l'air qui nous enuironne, le boire & le manger, les exercices & le repos; les superfluitez qui s'arrestent en nous ou qui se rejettent; le sommeil & la veille & enfin toutes les affections de nos ames. Toutes ces choses-là, dis-je, aportent vne tres-notable diuersité dans le tournoyement ordinaire que font le sang & les esprits; & pour commencer par les affections de l'ame il ne se rencontre aucune disposition si facheuse qu'elle puisse estre qui l'emporte au dessus de ses mouuemens, puisqu'ils sont d'autant plus puissans que l'ame est plus efficace que le corps qu'elle anime & que l'agent est plus considerable que son subject & que sa matiere; c'est pourquoy sans doute les passions de l'ame changent tres-notablement les humeurs.

ART. 2. *Que les passions de l'ame chãgent notablement le mouuement circulaire & comment.*

OR tous les mouuemens de l'ame se font auec des mouuemens subits & tres-considerables qui arriuent à la chaleur naturelle & au mouuement circulaire du sang & des esprits qui s'agitent & se portent quelquefois plus impetueusement à la teste & par tout le circuit exterieur, ou qui se retirent au contraire dans l'interieur des entrailles. Il y a d'autres passions de l'ame qui conseruent le tournoyement du sang presque egal en tous ses circuits, sinon qu'elles le rendent vn peu plus frequent qu'à l'ordinaire, la ioye moderée se trouue en ce dernier rang estant tres-vtile à toutes sortes de personnes, parcequ'elle respand par tout egalement le sang & les esprits & principalement au circuit exterieur qui est celuy de la teste & des sens, releuant la vigueur de toutes les facultez; car le cœur mesme s'espanouit & se dilate dans la iouissance du bien present. La ioye desmesurée tire si puissamment la chaleur naturelle & les esprits hors du cœur & les respand en si grande abondance au circuit exterieur & dans les organes des sens, que la dissipation qu'elle en faict est capable d'aneantir la faculté vitale en son principe & d'esteindre la vie au mesme instant.

ART. 3. *Que la tristesse produit des effects directement contraires à la ioye.*

LA tristesse produit des effects directement contraires à la ioye rendant le mouuement circulaire du sang & des esprits beaucoup plus paresseux qu'à l'ordinaire, parcequ'elle reserre le cœur & les arteres

qui en sont les fontaines & qui communiquent la chaleur à toutes les parties; & de là vient que le corps despourueu des fauorables influences de la chaleur & des esprits, qui sont oppressez dans le cœur & dans les arteres, se refroidit notablement & se desseiche en toute l'habitude. Cette pernicieuse passion de l'ame rend le mouuement circulaire tres-lent & presque egal en tous ses circuits, bien qu'elle ramasse & retire dauantage le sang & les esprits en celuy du milieu, en sorte qu'elle augmente beaucoup l'oppression du cœur que l'abondance du sang rencontre desia pressé de cette passion maligne, & empesche la liberté de son mouuement ordinaire.

Il arriue de là que le sang accumulé s'eschauffe de soy-mesme & se pourrit, faute de raffraichissemens & des frequentes vicissitudes de toutes les agitations differentes qui luy sont familieres, ce qui faict bien souuant des fievres tres-malignes & qui s'acompagnent de tres-pernicieux symptomes. Ou bien cette diminution des reuolutions du sang & des esprits abat tellement les forces de toute la faculté nutritiue, à cause de l'estouffement de la chaleur, qu'elle en deuient toute imbecille & n'engendre point de bon sang, ce qui ne manque iamais de produire de tres-mechantes maladies & l'hydropisie mesme. Que si la bonté de la nature & l'artifice de la Medecine destournent ces funestes euenemens, il est neantmoins impossible d'empescher que ceux qui s'abandonnent à la tristesse n'amassent vn sang melancholique & brulé par la chaleur estrangere, puisque la chaleur naturelle s'affoiblit, ne iouissant pas du tournoyement du sang & des esprits à l'ordinaire. Quelquefois ce mesme defaut esteignant la chaleur naturelle produit vn sang froid, terrestre & grossier qui debilite l'estomach, enfle la rate, il donne force raports des vapeurs & des maux de cœur, la difficulté de respirer y suruient; ce qui faict vne si grande bijarrerie d'humeur qu'elle blesse enfin le temperament du cerueau & rend les hommes hypochondriaques.

ART. 4. *Que la peur tire tout à coup la chaleur au dedans.*

L'Espouuante produit en peu de temps tout ce que la tristesse faict petit à petit & à la longue; & bien dauantage elle tire le sang & les esprits au dedans, en sorte que la bile & toutes les superfluitez y allans aussi, leurs esgouts se desbondent par bas & se deschargent plus abondamment que si ces euacuations estoient volontaires. Les muscles qui ferment ces issuës se relaschent par la mesme cause, & parceque la teste & tout le circuit exterieur manque de ce qui est en trop grande abondance au dedans, toutes les facultez animales succombent ensemble estans despourueuës de la chaleur & des esprits necessaires à leurs

actions. De là ces muscles defaillent comme tous les autres, vn tremblement saisit aussi-tost tout le corps, on grince les dens & la voix deuient tremblante, ou bien on la pert tout a faict, & en vn mot la peur trouble tous les sens, elle depraue tous les mouuemens & la raison mesme.

C'est vne chose euidente que la retraction de la chaleur & des esprits produit tous ces effects, puisque le froid & la palleur surprennent incontinent toutes les parties qui sont au dehors, les cheueux se dressent en la teste, le corps deuient inflexible & froid & les forces manquent tout à coup. Cette passion est si puissante qu'elle faict en vn moment des changemens estranges & remarquables, produisant ou guerissant en vn moment de grandes maladies, puisque souuant elle guerit la fievre quarte & qu'elle donne le mal caduc.

ART. 5. *Que la colere attire le sang au dedans auant que de le pousser au dehors.*

LA colere est vn mouuement de l'ame dont le commencement represente quelques-vns des effects de la peur, par la retraction de la chaleur & des esprits au dedans, puisqu'elle faict la palleur au visage, le tremblement de tout le corps & principalement de la voix, bien qu'elle agisse d'vne façon toute contraire. Car le mouuement de la colere commence par l'attraction du sang & des esprits du cercle exterieur en celuy du cœur qui est le principe & le siege de cette passion violente. En sorte que, si nous croyons estre indignement offensez, le resentiment de l'iniure que nous receuons nous presse de la repousser en nous vangeant, il excite le cœur qui rappelle toute sa vigueur & ses forces. C'est pourquoy ce noble principe ne manque iamais d'attirer auec violence du circuit inferieur & du foye le sang & grande quãtité de bile qu'il faict boüillir en ses vaisseaux, pour les renuoyer en suitte au dehors & principalement à la teste, où nous voyons que cette passion vehemente esclate & paroit dauantage, puisqu'elle offusque enfin la raison, bien que cette mesme raison l'esmeut & conduit ses commencemens.

La colere donc est vn mouuement violent de la puissance irascible de l'ame qui ramasse & faict boüillir le sang & la bile au circuit du milieu & le respand en suitte impetueusement aux organes des sens & des mouuemens, afin de repousser le mal & l'injure qu'on a receuë; & de là vient qu'elle met en feu tout le corps, elle eschauffe le sang & les esprits, elle brule la bile, elle enflamme le visage & faict estinceler les yeux; & bien danantage elle emporte les hommes à beaucoup d'actions inconsiderées par le trouble qu'elle cause à tous les sens & à la raison mesme.

Cette passion desreglée tuë tous ceux qui sont pulmoniques par

accident ou de leur propre nature, elle offenſe notablement tous les organes des ſens, ceux des mouuemens volontaires & le cerueau meſme qui eſt leur commun principe & le ſiege de toutes les principales facultez. Car la colere iette en ces parties tres-nobles & tres-excellentes toutes les humeurs vicieuſes & la bile la plus corrompuë, dont l'euacuation naturelle & iournaliere ſe doit faire dans les eſgouts des parties baſſes qui ſont en ſituation toute contraire & directement opposés à la teſte.

ART. 6. *De l'inegalité du mouuement circulaire à raiſon des excrements qui s'arreſtent ou qui ſe reiettent.* Hipp. l. de hum. f. 116. v. 17. & 18.

LEs excrements qui ſe retiennent eſchauffent le corps & arreſtent le mouuement circulaire aux parties où ils croupiſſent, parcequ'ils corrompent les eſprits qui ont acouſtumé de promener le ſang & rempliſſent ou preſſent les vaiſſeaux qui le contiennent. Car le bas ventre qui eſt rempli de nourriture & d'excrements, s'eſchauffe de meſme que la terre en l'Hyuer eſtant couuerte de fumier; & au contraire lorſque le bas ventre eſt vuide & nettoyé de tous ſes excrements, il ſe raffraichit & reçoit aiſément l'air en ſes vaiſſeaux où le ſang va plus vitte & ſe communique librement; Ioinct que les excrements eſchauffent, puiſqu'ils ſont corrompus & contraires à la nature & que leur euacuation la reſtablit en la perfection de ſon temperament. Ainſi les ſuperfluitez ordinaires oppreſſent la nature & diminuënt le mouuement circulaire aux lieux où elles s'arreſtent & l'augmentent aux autres parties, puiſqu'elles s'eſchauffent & que les eſprits ſe tranſportent aux autres circuits. Et de là vient que le ſang rejaillit mieux en la ſaignée de ceux qui ont le ventre ferme, qu'en celle de ceux qui l'ont trop libre, c'eſt pourquoy le grand Hippocrate ordonne d'affermir le ventre des malades qui ont des humeurs corrompuës deuant que de les ſaigner, afin que le mauuais ſang ſorte, ce qui ne ſe faict iamais s'il ne rejaillit en ſortant, car les eſprits qui ſont les premiers organes de l'ame retiennent le meilleur & rejettent impetueuſement le mauuais. C'eſt pourquoy ſi les euacuations de ſang arriuent inſenſiblement & d'elles-meſmes, le plus pur s'eſcoule & ce qui eſt de groſſier demeure; au lieu que ſi elles ſe font à plain canal & par l'impulſion des eſprits, on voit que le ſang eſt mauuais dans les palettes; & meſme i'ay touſiours remarqué que le ſang qui decoule inſenſiblement contre le cuir paroit vermeil dans le plat, & que celuy qui rejaillit de la meſme ouuerture, à plain canal, eſt diſſemblable & le plus ſouuant corrompu.

Sect. 4 de victus rat in morbis acutis f. 115. v. 57. & 58.

SECTION SIXIEME & derniere.

DE LA FACVLTE' VITALE ET DV mouuement circulaire du sang qui se faict aux enfans auant la naissance.

CHAPITRE PREMIER.

Que le cœur du fœtus a tous ses mouuemens.

LA terre & l'air qui sont entierement contraires en toutes les qualitez de leur nature particuliere, le sont aussi en celles qu'ils reçoiuent dans l'ordre de la nature vniuerselle; puisque la terre s'eschauffe en l'Hyuer & qu'elle est froide en l'Esté, lors que l'air est en ses plus vehementes chaleurs. Nous voyons que les plantes subsistent par le moyen de ces deux elemens, puisqu'elles iettent leurs racines en la terre qui leur sert de mere & qu'elles poussent leur tronc & leurs branches en l'air, car en l'Hyuer elles reçoiuent de cet element par le moyen de leurs rameaux le raffraichissement necessaire qu'elles tirent en l'Esté de la terre par le moyen de leurs racines; en sorte qu'il est impossible qu'elles souffrent la chaleur & le froid en mesme temps aux branches & aux racines.

ART. I. *De la nourriture des plantes.*

Hippocr. l. de natu. pueri f. 36. integro & 37.

Cet ordre establi de la nature faict la santé des plantes & les rend florissantes, puisque la chaleur se conserue & donne accroissement auec vicissitude à toutes leurs parties; car les racines croissent & profitent en l'Hyuer, l'Esté multiplie les rameaux & faict grossir le tronc, au lieu que si le froid ou la chaleur domine au mesme temps en toutes les parties nous les voyons perir. Ainsi les extremes rigueurs de l'Hyuer font mourir toutes les plantes dont le froid penetre les racines, & les chaleurs brulantes de l'Esté seichent celles dont toute l'estenduë reçoit les rayons du Soleil; Le raffraichissement qui vient de la terre & des racines est plus considerable, puisqu'elles communiquent tout ensemble les qualitez & l'aliment.

LEs plantes donc reçoiuent la subsistence de la terre & ne s'en peuuent separer qu'elles ne meurent, & neantmoins on n'a iamais dict

ART. 2. *Que le fœtus vit*

à la façon des plantes & des Zoophytes.

qu'elles ont la vie de cet element & qu'elles en tirent la force de produire toutes leurs fonctions, bien qu'il est plus vray-semblable de dire que la terre donne aux plantes la vie que de croire que l'ame de la mere faict les mouuemens dans le corps de l'enfant.

Or l'enfant (que nous appellons le fœtus auant la naissance) subsiste & se nourrit de la mesme façon que les plantes, puisqu'il est attaché comme elles en vn lieu qui le perfectionne & luy fournit la nourriture, il attire le sang des entrailles de la mere par le moyen des veines du nombril qui sont ses veritables racines & que c'est de là mesme qu'il reçoit le raffraichissement qui le faict viure & qui conserue sa chaleur. Car le sang le plus pur & le plus exquis sort des vaisseaux de la mere & se respand dans la propre substance de la matrice & en celle du foye vterin, qui est la principale partie de l'arrierefaix contenant tous les rameaux des veines & des arteres vmbilicales. Il se conserue & se perfectionne en ces lieux-là comme en ses vaisseaux propres, afin que le fœtus l'attire & le succe insensiblement par le moyen des rameaux de la veine vmbilicale qui le communique dans le foye à la veine porte & à la veine caue.

Le sang se figeroit, sans doute, en des parties si froides & si esloignées du cœur, à cause de la grande longueur du cordon, si l'extreme humidité du lieu ne l'en empeschoit, joincte au battement des arteres que la nature a faict au nombre de deux pour accompagner inseparablement la veine en tout son progrez, afin que leur agitation continuelle face couler le sang, le perfectionne & le garentisse de toutes les impressions malignes, ne luy donnant pas mesme le temps de se corrompre. Ainsi tout l'arrierefaix est disposé de la sorte que nous le voyons & les vaisseaux du nombril sont faicts d'vne longueur considerable, & plongez dans l'eau, afin que le sang y reçoiue tout le raffraichissement dont il est susceptible, pour le communiquer au fœtus & moderer sa chaleur. Car ce n'est pas assez que la substance du sang se communique aux deux cauitez du cœur, il faut aussi que le raffraichissement de la chaleur se face egalement en toutes deux, puisque c'est là le premier dessein de la nature & que de là depend la perfection de son œconomie.

ART. 3. *Que le cœur se forme le premier & reçoit l'ame qui l'agite.*

NOus auons dict que le cœur se compose de la partie de la semence la plus exquise & la plus chaude, qu'il est faict le premier de nos membres & qu'il aide les autres à se produire; Il est la source de leur vie & mesme il est l'ouurier de tous les mouuemens qui s'en ensuiuent. Ces choses sont euidentes en la naissance des animaux & de tou-

tes les plantes, & bien qu'elles ne soient pas si manifestes en celle de l'homme elles n'en sont pas moins certaines & veritables, puisque le cœur de l'homme produit tous ces effects d'autant plus excellemment que sa chaleur est plus noble & plus espurée.

Et ce seroit vne chose incroyable que le cœur des bestes brutes & des oiseaux se formast le premier deuant nos yeux, qu'on le vist battre, si on casse tous les iours vn œuf d'vn grand nombre qu'on faict couuer, depuis le troisieme iour iusques au vingtieme qu'ils viennent à s'esclore, & que le cœur de l'homme seul demeurast immobile & mesme que bien loin d'aider la naissance & de donner les mouuemens à toutes les autres parties, il n'eust la vie que par emprunt la mandiant neuf mois entiers de celuy de sa mere.

C'est vne chose ridicule de dire que le chef-d'œuure le plus accompli de la nature se face & subsiste par vn principe qui est au dehors agissant par quelques qualitez qu'il en reçoit, & que toutes les choses naturelles ayent ce mesme principe au dedans, puisque les ouurages de l'art different essenciellement en ce point de ceux de la nature. Si l'enfant vit de la vie de la mere, ils n'ont qu'vne mesme ame, & l'ame de la mere est celle de l'enfant, puisque l'ame est ce qui nous faict viure & qu'elle est le principe de tous les mouuemens.

Il est impossible que la nature demeure sans rien faire, elle agit necessairement dans les choses où elle est, puisqu'elle est vn principe qui donne l'estre, il faut aussi qu'elle en produise toutes les actions; elle n'est pas plustost en vn subject qu'elle y trauaille, elle n'y est iamais receuë que pour agir, cessant d'estre aussi-tost qu'elle en est incapable, ce n'est qu'imparfaictement & par hazart qu'elle agit au dehors du subiect qu'elle informe. L'ame est ce noble principe en tous les animaux, elle est la plus parfaicte & la plus agissante de toutes les natures, elle ne cesse de faire toutes sortes de mouuemens depuis le premier momẽt de la vie iusques au dernier, & l'empescher d'agir c'est la destruire.

Il n'est pas necessaire que les organes soient au plus haut point de la perfection pour receuoir cette admirable ouuriere, c'est elle seule qui les acheue & qui donne les derniers traicts à l'edifice de nos corps, elle merite le nom de perfection derniere & de tres-accomplie, parcequ'elle y met la derniere main. Ἐντελέχεια.

ART. 4.

Que l'ame acheue ses organes estant infuse entre le troisieme iour & le septieme.

IL n'y a point de forme naturelle qui n'acheue les dispositions qu'elle rencontre en son subiect & qui n'y produise toutes les qualitez sortables à sa nature. Or les dispositions necessaires à l'infusion de l'ame de l'homme, d'où depend la conception veritable qui est la mesme

chose que sa naissance ou generation, consistent en la chaleur & en quelque arrangement des organes, elle les trouue tres-imparfaicts & tres-confus & sa presence les acheue, elle les augmente & les fortifie, elle les distingue, elle les creuse & en vn mot elle les perfectionne en toute chose.

Tractatu nostro de tempore infusionis animæ.

L'ame de l'homme est la plus agissante & la plus adroitte de toutes les formes, elle a pour son premier & principal organe la chaleur, parcequ'elle est la qualité la plus efficace & la seule cause de tous les mouuemens de la nature. L'ame est infuse & crée aux premiers iours & mesme au premier septenaire, où toutes les parties sont encore confuses, & tres-imparfaictes, elle employe cet organe incomparable à faire sans interruption toutes les actions de la nourriture & de la vie pour acheuer son domicile, puisque nous le voyons accroistre tous les iours & se perfectionner en toute chose.

ART. 5.
Que l'ame & la chaleur ne peuuent demeurer oisiues.

IL est donc impossible que ces ouuriers tres-efficaces qui dépendent essenciellement l'vn de l'autre, suspendent leur action & que l'enfant ne viue & ne subsiste que par l'influence de la chaleur & des esprits de la mere, puisque c'est destruire la nature de dire que les choses mesmes les plus imparfaictes demeurent entierement oisiues & sans faire les actions conformes à leur inclination naturelle. La communication de la vie & de toutes les actions qui en dependent est vn effect formel & necessaire qui accompagne inseparablement l'ame & qui se trouue en toutes les choses viuantes.

ART. 6.
Que la vie dépend immediatement de l'ame

LEs esprits influens, le sang & la chaleur sont de grande importance, mais ce n'est pas assez, ce ne sont que des moyens & des estoffes, il faut vn ouurier pour les employer dignement & pour s'en seruir à propos; l'excellence des productions que le sang compose requiert le concours immediat & la presence d'vn ouurier tres-adroit & tres-efficace, elle y est absolument necessaire, puisqu'il s'agit de la constitution d'vn chef-d'œuure incomparable, & que les choses mesmes les plus viles ne se font point sans le concours immediat des causes qui les produisent.

ART. 7.
Que les qualitez sont incapables de former le corps

LA substance est de condition si releuée parmi les choses qui possedent l'estre, qu'elles ne subsistent toutes que par son entremise, les qualitez les plus eminentes sont faictes pour son seruice, n'estant point à soy-mesme, puisque de leur nature elles sont toutes à la substance & qu'elles sont infiniment au dessous d'elle. Or la veritable & naturelle generation ne se faict iamais que par des choses semblables & de mesme nature,

nature, les plus excellentes qualitez ſont trop imbecilles pour paruenir à la production de la ſubſtance, elles ne ſeruent qu'à preparer la matiere, il faut que ce qui engendre touche immediatement ou qu'il communique vne ſubſtance efficace qui eſt l'abbregé de la ſienne.

Les animaux & toutes les choſes viuantes s'engendrent en cette ſorte, puiſque la ſemence eſt ce merueilleux racourci & que l'ame eſt infuſe aux premiers iours pour ſupleer aux defauts des qualitez. Car la vertu formatrice ſeule eſt incapable de former l'edifice de nos corps ſans la preſence de l'ame laquelle y eſt entierement neceſſaire, elle faict le cœur le premier & l'eſtablit le ſiege de la faculté vitale qui conſiſte en l'agitation continuelle de la chaleur, puiſqu'il en eſt la ſource & le foyer ineſpuiſable.

ART. 8. *Que la faculté vitale perit par le repos & ſe conſerue en agiſſant.*

LA faculté vitale, qui eſt la chaleur meſme allumée dans le cœur perit par le repos, elle ne ſe conſerue que par le mouuement perpetuel & le raffraichiſſement qu'elle reçoit de l'expulſion des vapeurs fumeuſes & de l'attraction de l'aliment, elle ne conſerue tout le corps que par la communication de la chaleur & des eſprits, elle commence toutes ces actions dés le moment que l'ame eſt infuſe pour les continuer toute la vie.

La chaleur naturelle eſt celeſte, elle eſt diuine, & la faculté vitale & ſes mouuemens c'eſt vne meſme choſe, l'acte eſt inſeparable de la puiſſance, & l'arreſter c'eſt la deſtruire, de dire qu'elle eſt au fœtus & qu'elle n'agit pas, c'eſt vne contradiction, & c'eſt dire qu'elle eſt & qu'elle n'eſt pas tout enſemble.

ART. 9. *Que le mouuemēt du cœur de l'enfant eſt indépendent de celuy de la mere.*

NOus voyons aux oiſeaux la conformation du cœur & ſon battement auant que le reſte du corps ſe produiſe & que ſes actions ſont entierement independentes de la faculté vitale de la mere. On le voit aux beſtes brutes, car ſi on leur coupe le ventre eſtant pleines à quelque terme que ce ſoit & que l'on face vne ouuerture ſuffiſante pour toucher la membrane qui enueloppe immediatement le fœtus, on voit que ſon cœur treſaille & on le ſent y apliquant la main, encore qu'il ne reſpire point & qu'il n'ait aucune communication de l'air ; en ſorte que le mouuement du cœur ne dépend point du tout de la reſpiration. Et bien dauantage ſi l'on ſerre tres-eſtroittement le muſeau du fœtus à trauers ſes membranes auec vne bande ou auec la main, pour empeſcher entierement la communication de l'air qui pourroit entrer par les narines ou par la bouche & qu'on ouure adroittement & diligemment ſa poitrine, l'arrierefaix eſtant encor attaché à la mere, on

touche & l'on voit clairement le battement du cœur.

On peut faire la mesme experience aux accouchemens des femmes lorsque l'enfant sort tout seul & que l'arrierefaix demeure adherent en sa place; car si on serre fortement les vaisseaux du nombril, on voit que les arteres battent du costé de l'enfant & qu'elles demeurent immobiles au dessus de la ligature, parceque le battement des arteres vmbilicales vient du cœur de l'enfant. Il arriue quelquefois contre nature que l'arrierefaix sort le premier & que l'enfant s'arreste quelque tẽps apres, où l'on voit que le mouuement des mesmes arteres vient du cœur de l'enfant, puisque l'arrierefaix ne touche plus du tout à la mere.

Les poissons nous font bien connoistre que les esprits vitaux se peuuent faire sans le meslange de l'air, & que le mouuement du cœur ne dépend point d'aucune matiere estrangere, puisqu'ils ne reçoiuent point d'air & qu'ils iouissent de la vie dans les abysmes d'eau les plus profondes.

ART. 10. *Que les arteres vmbilicales n'attirent iamais le sang.*

Ceux qui soustiennent que le cœur du fœtus demeure immobile & qu'il ne faict aucun battement que par le moyen de l'air qu'il attire apres la naissance, pour seruir de matiere aux esprits, font de mesme que ceux qui croyent qu'il n'y a point de changement dans la nature, y estans induits par des raisons imaginaires au preiudice de l'euidence des sens & des raisons solides. Et ceux qui croyent que le cœur du fœtus faict toutes ses fonctions & le mouuement circulaire mesme dans les vaisseaux du nombril, & qui neantmoins aduancent sans aucune raison qu'il demeure immobile aux premiers mois & que les arteres vmbilicales conduisent le sang arteriel, pour composer le cœur & le poumon de l'enfant, se destruisent d'eux-mesmes & se combattent par les mesmes raisons que nous auons aportées.

Il n'est pas vray-semblable que les arteres vmbilicales attirent le sang arteriel de l'arrierefaix, pour le conduire au cœur & qu'elles changent subitement d'office, estans formées pour faire vn mouuement contraire; la nature les auroit faict doubles en vain pour former deux parties de mediocre grandeur, puisqu'vne veine seule suffit à tout le reste du corps. Ioinct qu'il est impossible que le sang entre au cœur allant par les arteres, puisque le ventricule gauche est fermé très-estroittement & que le droit l'est aussi passant par l'anastomose arterielle dans la veine arterieuse. D'ailleurs les arteres vmbilicales ne portent point de sang, ni pour la nourriture ni pour la conformation du poumon, puisque Galien dit fort bien qu'il se faict & se nourrit du sang venal & que pour ce subiect il est rouge, immobile & pesant au fœtus.

Que si estans conuaincus par les sens & par la raison, nous aduoüons que le cœur de l'enfant faict toutes les fonctions de la faculté vitale, & mesme que le mouuement circulaire se faict aux vaisseaux du nombril autant qu'ils en sont capables dés le iour que l'ame est infuse, nous expliquerons aisément toutes les difficultez & respondrons auec aduantage à toutes les objections qui se font au contraire.

ART. II. *Que la faculté vitale se fortifie dans les quarente premiers iours.*

NOus auons dict que l'expulsion des vapeurs brulantes qui se faict par le battement des arteres vmbilicales, precede l'attraction de l'aliment qui se faict par la veine vmbilicale qu'elles accompagnent, & que ces mouuemens se suiuent de si prez qu'ils sont inseparables. La vie consiste en la vicissitude de ces deux mouuemens, puisque de là dépend la conseruation de la chaleur, elle est si foible aux premiers iours qu'elle ne trauaille qu'à ses premiers allignemens, en suitte elle entreprend le reste de la conformation des parties, puisque les cauitez du cœur mesme ne s'acheuent & ne s'amplifient qu'à la fin de la premiere quarentaine de iours. Car la chaleur s'augmentant alors elle a besoin d'vn plus grand raffraichissement, elle attire, elle expulse le sang en plus grande abondance.

Ainsi le mouuement circulaire deuient plus frequent & plus vitte à mesure que la chaleur s'augmente, il s'estent à la teste & aux organes des sens, où la communication de la chaleur & des esprits emanez du cœur donne au fœtus le sentiment des choses qui l'enuironnent, puisque necessairement elles luy aportent du plaisir ou de la douleur; car la mollesse & la douceur des obiects luy est agreable, & la dureté, l'empressement & la chaleur le blessent & l'obligent à s'esmouuoir & à changer de situation. Or le mouuement de l'enfant ne se peut faire que les actions de la faculté vitale ne precedent, puisqu'elle communique au cerueau la matiere des esprits animaux qui font les mouuemens & toutes les actions sensitiues.

CHAPITRE II.

Du raffraichissement de la chaleur du fœtus.

ART. I. *Que le mouuement circulaire ne se faict point au fœtus par les lieux ordinaires.*

NOVS auons dict que la circulation du sang qui se faict des rameaux de la grande artere en ceux de la veine caue raffraichit le ventricule droit du cœur, & que la circulation qui se faict au poumon passant de la veine arterieuse en l'artere veneuse raffraichit le

ventricule gauche. Or la circulation du ſang ne ſe faict point au poumon du fœtus, à cauſe que n'ayant point l'vſage de la reſpiration ſon poumon demeure immobile & groſſier, en ſorte que le raffraichiſſement & la circulation du ſang ne s'y peuuent faire; c'eſt pourquoy la nature eſt contrainte de former d'autres paſſages, & de trouuer d'autres moyens de raffraichir le ſang & de l'entretenir en ſes mouuemens ordinaires.

ART. 2. *Des vtilitez de l'eau qui eſt en l'arrierefaix.*

LA froideur & l'humidité ſont deux qualitez naturelles en l'eau qui les poſſede en eminence & de qui toutes choſes les tiennent, elles en ſont inſeparables, puiſque l'eau reprend touſiours ſa froideur qui ſe repare d'elle-meſme, & qu'on la deſtruiroit pluſtoſt que de la deſpoüiller de ſon extreme humidité.

L'eau qui eſt en l'arrierefaix n'a rien de contraire au fœtus, elle luy eſt tres-familiere & tres-fauorable, puiſqu'elle eſt la principale matiere du ſang le plus pur & de la ſemence qui le compoſent & qu'elle ſe ſepare en la coagulation de ſes membres & en ſa nourriture par de grandes ſueurs qui durent tout du long de la groſſeſſe, puiſqu'alors il eſt incapable d'vriner faute de force, & de l'eſprainte qui ſe doit faire en reſpirant pour expulſer par le moyen du diaphragme & des autres muſcles.

Cette eau ſalutaire ſouſtient mollement le fœtus auec vne extreme ſoupleſſe, elle l'empeſche de bleſſer la mere & d'eſtre bleſſé, elle le garde d'eſtouffer, puiſqu'elle luy faict place & cede en tous ſes mouuemens, elle le rend leger à la mere & aux vaiſſeaux qui l'y attachent les tenans touſiours libres & flottans pour la conſeruation du commerce & du mouuement circulaire.

L'enfant eſt en cette eau comme en ſon centre, il y prend naiſſance comme en ſon propre lieu, il y eſt comme vn poiſſon dans la riuiere, il y demeure floriſſant comme le cœur en l'eau du pericarde, il la garentit de pourriture par ſes mouuemens & par ſa chaleur, en ſorte que ces eaux ſalutaires & l'enfant ſe conſeruent reciproquement & s'entre-communiquent leurs qualitez.

ART. 3. *Que l'eau qui eſt en l'arrierefaix raffraichit le fœtus.*

CEs aduantages, bien que grands, ſont neantmoins beaucoup moindres que l'vtilité qu'il reçoit du raffraichiſſement de cette eau qui le touche & le baigne de toute part, puiſque meſme les vaiſſeaux du nombril & tous les rameaux qu'ils produiſent ont eſté ſituez à deſſein de receuoir autant de raffraichiſſement que le ſang en eſt ſuſceptible. Car non ſeulement ils ſont faicts d'vne longueur conſiderable & plongez en cette eau qui eſt le veritable remede contre l'eſtouffement & l'excez de la chaleur, mais auſſi tous les rameaux qu'ils produiſent ſe

voyent aduancez au dedans entre les membranes de l'arrierefaix,afin de receuoir & de communiquer à l'enfant le raffraichissement necessaire.

Ainsi les arteres vmbilicales reiettent plus facilement les fumées & deschargent vne partie du sang du fœtus, & le meslent auec celuy qui vient de la mere dans le foye vterin pour le temperer, & tous les rameaux de la veine vmbilicale le succent & l'attirent pour le raffraichissement du cœur.

ART. 4. *Des anastomoses du cœur & de leur vsage.*

LE raffraichissement se faict en toutes les choses viuantes à proportion de la chaleur; or elle est tres-imbecille au fœtus iusques à quarente iours, c'est pourquoy les cauitez du cœur sont alors tres-estroittes & particulierement celle du costé droit, parcequ'elle est la moins chaude & qu'elle attire moins de raffraichissement & de sang.

Alors on commence à voir les anastomoses du cœur & les conduits par où la veine caue raffraichit ses deux ventricules; l'anastomose qui communique le sang à l'artere veneuse & au ventricule gauche est la plus remarquable & se faict la premiere, puisque ce noble ventricule est le siege de l'ame & le foyer de la chaleur. Cette anastomose est vne production de la veine caue qui est au dessous de son ouuerture & des valuules tricuspides, elle penetre en l'artere veneuse au dessus de semblables valuules par où la cauité gauche se raffraichit & reçoit le sang pour le communiquer à tout le corps, & pour les mesmes vsages qu'elle les reçoit de la cauité droitte apres la naissance à trauers la substance du poumon.

L'ouuerture de la veine caue est si petite, en ce temps-là, qu'elle est presque imperceptible, à cause de la foiblesse de la chaleur de la cauité droitte qui a besoin de tres-peu de raffraichissement & de sang; & neantmoins, à cause qu'elle en attire dauantage qu'il n'en faut pour sa nourriture & pour celle du poumon, la nature a formé l'anastomose arterielle qui est au dessus du cœur vnissant la veine arterieuse à la grande artere, afin que le reste du sang s'escoule passant de la veine arterieuse en la grande artere.

Si le sang bien raffraichi n'estoit le moyen le plus commode pour dompter l'excez de la chaleur qui est allumée dans la cauité gauche, la nature n'auroit qu'à le couler tout eschauffé qu'il est de la cauité droitte à trauers la cloison mitoyenne qui est le chemin le plus court, & se deliurer par ce moyen de la necessité de produire les deux anastomoses. Car de dire que les anastomoses sont faites pour former le cœur & le poumon, pour les nourrir & pour leur donner la vie ce sont des imaginations ridicules, puisqu'il n'est pas vray-semblable que l'outil produise

l'ouurier, que la cause dépende de son effect, & qu'vne partie principale se face par le moyen de ses organes.

ART. 5. *Que les raffraichissemens s'augmentent au fœtus à proportion de sa chaleur.*

AInsi les ventricules du cœur se forment & se perfectionnent de temps en temps à mesure que la chaleur s'augmente, & le sang bien raffraichi les tempere & reprime l'excez de la chaleur à mesure & à proportion qu'elles en reçoiuent plus ou moins. Car les raffraichissemens n'y sont iamais receus les plus forts & en quantité capable d'esteindre & de surmonter la chaleur, & ne manquent iamais d'estre attirez & introduits en quantité suffisante de reprimer l'excez qui embraseroit & consumeroit en peu de temps toute l'humidité radicale.

La chaleur naturelle s'augmente & se fortifie notablement au septieme mois, puisque l'enfant est parfaict alors & capable de viure, il s'agite impetueusement, il se renuerse & presente la teste au passage pour se mettre en liberté, & mesme il naist quelquefois heureusement à ce terme.

ART. 6. *Que le fœtus attire l'air à sept mois.*

NOus sommes faicts de trois substances qui sont egalement necessaires, elles deperissent sans cesse par l'action de la chaleur, & la reparation de celle qui est aërienne & subtile presse dauantage que le restablissement des substances humides & solides, puisque les esprits gouuernent toute l'œconomie de la nature. Il ne faut pas douter que le desir de les reparer & de iouir librement de l'air ne face remuer l'enfant, & que ce ne soit le deffaut du raffraichissement qu'il retire de cet aliment subtil & aërien qui le faict sortir des cachots où il est enfermé, plustost que le manquement de l'aliment solide & de l'humide que nous voyons tousiours de reste en abondance.

Le fœtus se loge au lieu le plus frais du bas ventre & le plus esloigné de la chaleur des entrailles, pour euiter l'estouffement; l'arrierefaix qui est son logement se dilate au septieme mois & l'orifice de la matrice s'entr'ouure & se tourne tout droit, l'enfant y presente la teste, afin de respirer plus aisément, de receuoir le raffraichissement de l'air & de naistre en temps & lieu selon ses forces. Ainsi les animaux qui produisent leurs semblables tout viuans, apres auoir engendré des œufs en eux-mesmes & proche de leurs entrailles, descendent à mesure qu'ils se forment afin de respirer estans en l'hypogastre, qui est le dessous du bas ventre, car la nature qui peut rejetter le subtil attirant le grossier, peut bien plus aisément attirer l'air subtil qui luy est propre & le separer de l'eau grossiere & nuisible qui l'enuironne.

Arist cap. 10. l. 6. de hist.

Tract. nostro de functionibus fœtus in vtero.

Les plongeurs reprennent plus aisément haleine au fond des eaux de la mer, qu'aux autres, à cause qu'estans plus grossieres elles penetrent

moins & qu'elles contiennent dauantage d'air, car la raiſon nous faict connoiſtre que l'air qui eſt imperceptible à nos yeux ſe gliſſe neantmoins par tout & ſe rencontre en toute choſe. L'enfant qui a la bouche & les narines ouuertes peut bien attirer l'air ſubtil en le ſuçant en l'eau, puiſque les cigales attirent vne roſée groſſiere qui eſt leur nourriture ordinaire, n'ayans ni bouche ni aucune ouuerture euidente: nous voyons le mouuement de ſes levres en ſuçant l'air à l'inſtant qu'il eſt né tout de meſme qu'auparauant la naiſſance. Hipp. l. de flatibus.

ART. 7.

Que la neceßité de iouir d'vn air libre faict naiſtre le fœtus.

CE petit raffraichiſſement ſuffit pour vn temps & iuſqu'à ce que la chaleur, les forces & le corps de l'enfant s'augmentant tous les iours, il eſt preſt d'eſtouffer; car alors il deuient inſupportable à la mere, c'eſt pourquoy d'vn commun accord & pour leur vtilité reciproque, ils ſe ſeparent, puiſque l'enfant rompt ſes liens & fuit ſon ancienne maiſon comme vn cachot mortel & que la mere le met dehors comme vn ſeditieux. Ainſi le ſang bien raffraichi, l'attouchement de l'eau & les vapeurs aëriennes qui ſe coulent par tout, temperent ſuffiſamment la chaleur de l'enfant iuſques à la naiſſance, où la neceſſité d'vn air plus pur, plus frais & plus copieux le contrainct de ſe mettre en pleine liberté, puiſque la chaleur deuient beaucoup plus grande & qu'il a beſoin de raffraichiſſemens bien plus forts.

ART. 8.

Que l'exceßiue groſſeur de la teſte raffraichit le fœtus.

AV reſte, la teſte du fœtus eſt d'vne ſi prodigieuſe groſſeur, & particulierement aux premiers mois, qu'elle contient preſque autant de maſſe en ſa rondeur que tout le reſte du corps en ſon eſtenduë. Sa froideur naturelle eſt d'autant plus grande, que la chaleur du cœur & des autres entrailles eſt encore tres-foible, à cauſe de l'exceſſiue humidité qui predomine, de là les mouuemens du fœtus ſont tres-rares, puiſqu'il eſt touſiours abatu dans vn profond ſommeil qui vient de la froideur & de l'humidité demeſurée du cerueau. Le phlegme decoule de la teſte à proportion de ſa grandeur & raffraichit la chaleur des entrailles, qui par ce moyen n'ont pas beſoin de la fraicheur de l'air iuſqu'au ſeptieme mois, en ayans aſſez de celle qui eſt au dedans. De là nous voyons que les narines qui ſont les paſſages de l'air, ſont touſiours tres-eſtroittes aux enfans nouueaux nez, & que tous ils paroiſſent camus, à cauſe qu'ils n'attirent gueres d'air iuſqu'à ce que l'accroiſſement de la chaleur les oblige d'en tirer dauantage, de ſorte que la grandeur de la reſpiration dilate les narines & leur forme le nez.

ART. 9. *Que les anastomoses du cœur raffraichissent le fœtus.*

IL y a des animaux qu'on appelle amphibies & propres à viure en deux elemens, parcequ'ils viuent dans l'air & qu'ils respirent ayans des poumons, ils tiennent aussi de la nature des poissons, puisqu'ils passent vne partie du temps dans l'eau. Ces animaux ont la conformation du cœur toute leur vie semblable à celle de l'homme auant sa naissance, car ils ont tousiours ses anastomoses, afin qu'estans priuez du commerce de l'air, ils se raffraichissent par l'attouchement de l'eau qui les enuironne, & qu'ils facent des esprits de la partie du sang la plus subtile & des vapeurs qui se communiquent aisément de toute part; car les anastomoses n'empeschent pas les autres raffraichissemens elles en communiquent de surcroist.

Nous voyons donc que les anastomoses seruent à l'enfant au lieu de la respiration & qu'elles attirent les vapeurs douces de tous costez pour la fabrique des esprits & pour le raffraichissement du cœur. Car si les anastomoses qui sont respanduës par tout le corps font la transpiration pour le raffraichissement de sa chaleur, celles du cœur en font de mesme & seruent au defaut de la respiration. Cette verité se connoit aisément si on souffle en la veine vmbilicale, car on voit que les deux ventricules du cœur, les poumons & toutes les entrailles s'enflent & se remuënt par la communication de la vapeur, ce qui se faict bien dauantage le fœtus estant en vie, puisque la chaleur & les esprits dilatent les passages.

CHAPITRE III.

Que la vie du fœtus est differente de celle de la mere.

ART. I. *Que la faculté vitale du fœtus gouuerne toutes les autres.*

NOVS sommes composez de trois sortes de parties differentes, sçauoir de celles qui sont solides & qui donnent la fermeté de celles qui sont humides & qui nourrissent la chaleur, & en troisieme lieu de celles qui sont chaudes, spiritueuses & subtiles; ces dernieres sont les plus excellentes, puisqu'elles seruent de forme, de temperament & d'ouurier en tous nos membres contenans les vertus de tout le corps. La faculté vitale est la maistresse qui les gouuerne toutes, elle repare & nourrit les parties solides, elle perfectionne & conserue les humiditez les plus exquises, elle faict tous les mouuemens, & ses salutaires influences entretiennent toutes les parties spiritueuses & subtiles, puisqu'elle est la source inespuisable & le foyer de la chaleur.

On ne sçauroit nier que le fœtus n'ait ces trois sortes de parties, il

n'eſt pas deſnué de celles qui ſont ſpiritueuſes & ſubtiles, puiſqu'elles ſeruent de forme, de temperament & d'ouurier. Or elles deperiſſent d'autant plus aiſément, qu'elles ſont plus ſubtiles, elles changent ſans ceſſe eſtans en agitation continuelle, & meſmes toutes les autres parties n'ont point de mouuement qui ne vienne d'elles, c'eſt pourquoy la nature n'a point deſpourueu le fœtus de la ſource ineſpuiſable qui les repare, ny du mouuement du cœur qui diſtribuë ſes influences.

Le cœur a les parties chaudes & ſpiritueuſes où la faculté vitale conſiſte ſi eminentes & ſi efficaces, qu'il eſt impoſſible qu'elles ne s'agitent & qu'elles ne ſe communiquent à la chaleur & aux eſprits qui ſont aux autres lieux; Car entre les choſes de meſme nature il y en a touſiours vne qui eſt la premiere d'où les autres dependent, or cette agitation n'eſt autre choſe que l'action vitale & la communication de la vie, puiſque la chaleur & les eſprits emanez du cœur ſont la veritable nourriture & le ſouſtien des facultez.

Art. 2. *Que le mouuemēt de l'eſprit vital eſt perpetuel.*

LA flamme eſt vne fumée qui s'embraſe par l'excez de la chaleur, elle ſe renouuelle ſans ceſſe & va plus vitte qu'vn torrent, comme elle eſt plus ſubtile; ſi on allume du feu, ou vne chandelle en vn lieu bien eſtroit & à couuert des vents, on voit que ſa nature eſt de ſe dilater & de ſe reſerrer ſans ceſſe & que ſon mouuement eſt continuel.

L'eſprit vital eſt de meſme, car ce n'eſt autre choſe que la vapeur du ſang qui s'enflamme & qui contracte vne chaleur ſi efficace qu'elle peut beaucoup aider la faculté vitale à produire les mouuemens du cœur & des arteres, elle ſe dilate en s'eſchauffant & le raffraichiſſement la reſerre; Ioinct que ſi la force & l'abondance des eſprits faict vne dilatation vehemente il faut neceſſairement que la contraction s'en enſuiue, ou que le mouuement ceſſe entierement, ce qui eſt impoſſible. C'eſt pourquoy la viciſſitude de ces deux mouuemens, où la vie conſiſte, continuë tant que le raffraichiſſement ſe peut faire & qu'il y a de l'humidité radicale & du ſang qui nourrit les parties ſolides & celles qui ſont humides & meſme ſe conuertit en vapeurs ſubtiles, pour l'entretien de la chaleur & des eſprits.

Art. 3. *Que la mere & l'enfant ſe rendent reciproquement de bons offices.*

LA matrice eſt le lieu propre & ſeul deſtiné de la nature à la ſemence & au fœtus qui en eſt formé, elle eſt faicte pour ce ſubject, l'enfant ſeul remplit vtilement ſon vuide & la perfectionne en toute choſe, puiſqu'elle eſt ſa derniere fin. L'enfant qui s'engendre releue merueilleuſement ſa vigueur & ſes forces, il renouuelle ſa chaleur, où conſiſte la perfection de la ſanté de la matrice & de tout le corps. Car ſi la

Comment. noſtris in lib. Hipp. de

Virg. morbis f. 30. pene integro & f. 34. & 35.

seule aproche & l'attouchement d'vn enfant bien constitué recrée le corps languissant d'vn vieillard, à plus forte raison la tres-abondante chaleur d'vn enfant qui se forme au dedans est capable de reparer & d'accroistre celle de la mere quelque abatuë qu'elle puisse estre. Cette excellente partie n'est pas ingrate du bien qu'elle reçoit, elle conserue l'enfant & l'enuelope de toutes parts luy fournissant la nourriture & vn fauorable sejour.

ART. 4. *Que les vaisseaux, le sang & les esprits de l'enfant & ceux de la mere sont differens.*

MAis bien que la mere & l'enfant se rendent reciproquement de si bons offices, ils ne iouissent pas neantmoins d'vne mesme vie, puisque leurs ames sont differentes, & qu'il est impossible que leurs facultez se communiquent & qu'elles passent de l'vn à l'autre estans des qualitez inseparables de leur subiect. La mere ne fournit rien que l'estoffe & le lieu, car la matrice contient comme vne esponge le sang qu'elle reçoit des arteres qui le respandent en sa substance pour le communiquer au fœtus. Le foye vterin reçoit aussi le sang de la mesme façon n'ayant aucune veine en toute sa surface qui touche la matrice; en sorte que ces deux parties s'espoississans tous les iours par l'amas des humeurs, on peut remarquer à la fin de la grossesse qu'il s'en faut plus de quatre doits que les vaisseaux vmbilicaux & ceux de la matrice ne se touchent.

Tractatu nostro de functionibus fœtus in vtero.

Ainsi tant s'en faut que les vaisseaux de la mere & ceux du fœtus soient continus, que les esprits de la mere s'esteignent & se dissipent entierement, auant que de penetrer au corps du fœtus, bien loin d'auoir la force de luy communiquer la vie & de donner les mouuemens à toutes ses arteres. Car encores que les matieres qui viennent de la mere reçoiuent quelquesfois & retiennent des impressions violentes & contre nature qu'elles communiquent au fœtus, c'est mal raisonner de conclure que les facultez de la mere qui les font s'y transportent auec elles, puisque les qualitez se produisent par propagation & que la presence de l'agent n'est pas tousiours necessaire pour la conseruation de son effect, ioinct qu'il ne faut pas conclure de l'ordre des choses naturelles par quelque euenement contre nature.

ART. 5. *Que les facultez du fœtus sont differentes de celles de la mere.*

PLusieurs greffes differentes antées sur vn tronc de diuerse nature s'vnissent estroittement & deuiennent parties d'vn mesme arbre qu'elles composent toutes ensemble, elles tirent la seve & la nourriture du mesme tronc & de mesmes racines, & neantmoins elles se gouuernent par les diuerses facultez qu'elles retiennent de leur propre nature, elles ont toutes des productions differentes; Car les rameaux qui vien-

nent de greffes differentes jettent des fleurs, des feüilles & des fruicts semblables à ceux d'où elles sont tirées, parcequ'elles ont leur nature particuliere & leurs qualitez qu'elles conseruent; & parcequ'il est impossible que les facultez du tronc agissent hors de leur subiect & au delà de leurs limites. Le fœtus est de mesme, puisqu'il a sa nature, ses facultez & toutes les actions de la vie entierement differentes de celles de la mere; Car on voit mesme quelquefois que l'enfant demeure vn iour entier viuant au ventre de sa mere apres qu'elle est decedée.

ART. 6.
Que le fœtus peut furuiure à sa mere.

C'Est ce qui a dé tout temps donné subiect aux Medecins, qui sont les protecteurs & les vrais depositaires de la vie de leurs concitoyens, de faire ouuerture du ventre & de la matrice des femmes grosses enuiron les neuf mois, si elles viennent à mourir de maladies violentes & subites, ou dans les conuulsions qui accompagnent quelquefois les douleurs de l'accouchement, iugeans fort bien que la vie de l'enfant ne depend point de celle de la mere & qu'elle est entierement differente. On sçait que plusieurs hommes illustres comme Gorgias Epirote, Scipion, Manlius & mesme Æsculape predecesseur du grand Hippocrate ont veu le iour & ont esté conseruez par cette industrieuse incision qui est vne operation chirurgique appellée Cæsarienne. Les Cæsars mesmes & l'Empire Romain doiuent leur establissement, leur naissance & l'illustre nom de Cæsar à cette operation salutaire, puisque Iule Cæsar premier Empereur des Romains receut la naissance & le nom de l'operation Cæsarienne.

Les Iurisconsultes bien aduisez tiennent pour vn crime capital & digne de mort d'enseuelir & d'inhumer vne femme morte en grossesse, auant que de s'estre esclairci de la mort ou de la vie de son fruit, estans bien informez que l'enfant ne vit point de la vie de sa mere & qu'il peut subsister apres sa mort, & bien dauantage, ils ont iugé raisonnable que le pere heritast d'vn enfant qui vient viuant apres la mort de sa mere. La pluspart mesme des Theologiens approuue l'ondoyement d'vn fœtus à tout terme, apres la mort d'vne femme grosse, pourueu que l'extremité du doit le touche, sçachans bien qu'il peut subsister en vie quelque temps apres elle.

CHAPITRE IV.
De la premiere conformation des parties qui seruent au mouuement circulaire. Ex l 1. de diæta f. 84. v. 1. & seq.

ART. I. *Que la vie commence par l'vnion des membranes du fœtus auec la matrice.* Officiniola excussoria generis humani.

LORS que la semence feconde est receuë dans le lieu conuenable à ses qualitez, elle s'eschauffe & s'agite aussi-tost par le moyen des esprits dont elle abonde & qui font sa principale partie, puisqu'ils la meslent, ils l'espoississent & forment vne membrane qui l'enuironne en desseichant son circuit. La matrice qui est ce lieu destiné par la nature accueille auec ioye la semence, elle la retient & l'enferme & mesme elle excite & releue ses facultez, contractant auec elle vne alliance si fidelle qu'elles trauaillent ensemble à produire vn chef-d'œuure entierement semblable à la chose dont la semence n'est que le superflu.

La matrice donc embrasse tres-estroittement la semence qui s'attache de tous costez à ses parois, en sorte qu'elles s'vnissent & deuiennent vne mesme chose; c'est au premier moment de cette vnion tres-parfaicte que l'ame s'infuse & que la vie commence, puisque l'enfant qui se forme en faict les actions tirant pour se nourrir les vapeurs douces & les humiditez de la mere, à trauers la membrane qui l'enuironne. Au commencement cette membrane est fort delicate & poreuse; elle donne issuë par tout egalement aux vapeurs chaudes, & permet l'entrée des humiditez nourrissantes; mais apres qu'elle est endurcie venant à se seicher par la chaleur qu'elle enferme au dedans & par celle de la matrice qui l'enuironne, elle s'espoissit à vn point qu'elle bouche entierement les passages à toutes les vapeurs brulantes & aux humiditez qu'elle attiroit. C'est pourquoy la chaleur & les esprits de la semence, estans estroittement renfermez, sont contraints d'agir sur l'humidité qui est au dedans & de la consumer.

Hipp l.1. de diæta f.84. v. 1. & seq.

ART. 2. *De l'ordre de la conformation des parties.* Hipp. eodem l. & f. v. 8. & seq.

LA partie de la semence la plus solide & la plus seiche ne peut pas se destruire & s'aneantir par la chaleur, elle s'espoissit & se fortifie par la consomption de l'humidité superfluë, elle se conuertit en nerfs, en os & en cartilages: Ainsi la chaleur naturelle de la semence agitant son humidité, elle separe toutes les parties qui sont differentes, & au contraire elle vnit ensemble toutes celles qui sont semblables, pour en former les parties que nous appellons similaires. Or il est impossible que la chaleur subsiste dans les parties solides & seiches manquant de nourriture, elle s'entretient plus long-temps en celles qui sont humides & molles, puisqu'elles sont propres à seruir d'aliment & qu'elles ont aussi toutes quelque consistence qui resiste à la chaleur.

ART. 3. *De la conformatiõ des vaisseaux du nombril.*

LE ventre est vne partie chaude qui contient beaucoup de sang & d'humidité radicale, c'est pourquoy dans le temps de la premiere conformation la chaleur & les esprits s'y eschauffent puissamment &

sur tout lors que les vapeurs brulantes, n'ayans point de sortie, se renferment plus estroittement au dedans par l'espoisseur de la membrane: Car alors la chaleur & les esprits s'augmentent & se fortifient tellement qu'ils surmontent tous les empeschemens qui s'opposent à leur violence, ils poussent impetueusement au dehors les fumées qui les estouffent & se forment en mesme temps des conduits propres à seruir de souspiraux & à tirer la nourriture. Hipp. l. laudato & fol. v. 12 & seq.

L'expulsion des vapeurs brulantes precede l'attraction de l'aliment, puisque la nature pouruoit tousiours à ce qui la presse dauantage, comme à chasser ce qui l'offense & qui la destruit, plustost qu'à tirer ce qui luy est vtile & agreable: Elle forme premierement la cauité gauche du cœur & delà les arteres pour expulser les fumées qui l'estouffent plustost que les veines qui conduisent le raffraichissement & la nourriture, elle a faict deux arteres vmbilicales & vne seule veine pour le mesme subiect.

ART. 4.

Que la vie consiste au mouuemēt circulaire.

LA vie consiste au mouuement de la chaleur & l'agitation la plus noble faict la vie la plus parfaicte; or le plus accompli de tous les mouuemens c'est celuy qui se faict en cercle & auec retour, puisqu'il est seul egal, perpetuel & qu'il emporte tous les autres. L'excellence de l'homme depend de ce mouuement circulaire, puisqu'il est le plus propre à faire en eminente perfection toutes les actions de la vie; il se faict en deux sortes de vaisseaux differens qui acheuent le tour & composent le cercle, les arteres rejettent les fumées qui brulent les entrailles & portent en mesme temps au dehors les esprits & le sang, les veines le raportent au dedans aux mesmes lieux & communiquent le raffraichissement aux entrailles.

La conseruation de la vie depend de ces deux mouuemens alternatifs & contraires dont le premier & le plus pressant rejette la fumée qui est l'excrement vaporeux qui estouffe la chaleur, le second attire l'aliment & luy donne le raffraichissement necessaire.

ART. 5.

Que les veines & les arteres ioinctes ensemble font la transpiration.

LA nature agit & se sert en princesse, elle employe ses organes à vn petit nombre d'vsages dependens les vns des autres ou qui ne s'impliquent point; les arteres en se dilatant reçoiuent du cœur le sang & les esprits qu'elles portent aux extremitez du corps en se reserrant & rejettent en mesme temps les excrements fumeux qui estouffent la chaleur.

Les offices sont partagez, car il est impossible que l'air penetre iusques au milieu du corps s'insinuant par les mesmes arteres; elles sont trop longues, trop estroittes, trop profondes & trop dures pour seruir

en mesme temps à deux mouuemens tout contraires, elles ne peuuent attirer l'air en mesme temps qu'elles rejettent les fumées. L'air s'insinuë bien plus aisément dans les veines, puisqu'elles sont plus proches estans en la surface & en plus grande quantité, elles sont bien plus ouuertes & plus deliées, elles raportent le sang & le raffraichissement du dehors au dedans des entrailles.

Les arteres & les veines ioignans leurs fonctions ensemble, rendent le mesme office á tout le corps que les narines & l'aspre artere font au cœur; car les conduits de la respiration estans larges & bien ouuerts, ils attirent l'air & rejettent les fumées brulantes en deux temps differens, qui sont de bien plus longue estenduë que celuy du battement des arteres. Il n'y a donc que les veines qui attirent l'air; car si les arteres qui portent le sang & les esprits aux extremitez en se dilatant attiroient l'air au mesme temps, il y auroit ensemble deux substances, deux alterations differentes & deux mouuemens contraires aux deux bouts de l'artere, puisque le sang enuoyé du cœur s'opposeroit au mouuement de l'air qui vient du dehors, & seroit empesché de communiquer le raffraichissement au dedans.

Ie finis ici la premiere Partie de ce traitté, où i'omets plusieurs choses considerables, afin d'estre plus court & de n'estre pas contrainct de les redire en la seconde, où i'apliqueray tout ce que i'ay dict à la conseruation de la santé & à la guerison des maladies; car en la seconde Partie ie suppleeray à quelque chose de ce qu'on pourroit desirer pour l'accomplissement de celle-cy.

ON peut dire que l'incomparable Hippocrate a creu que Dieu, qui est seul infini & la premiere intelligence de qui toutes les autres tiennent ce qu'elles sçauent, se forme en l'Vniuers vn corps de l'element du feu, puisqu'il enseigne que ce premier principe de la chaleur est immortel & qu'il iouit de cette excellente prerogatiue de tout connoistre, de voir, d'entendre & de conceuoir toute chose, penetrant iusqu'à l'aduenir, dont il descouure les secrets.

§. 39 v. 46. & 47. l. de principiis.

Encore qu'on peut se persuader aisément que le feu connoit tout, puisque sa chaleur est l'ouuriere de toutes les actions de la nature & que la cõnoissance est sa fonction principale; ioinct qu'il est euident que la vie commence lors qu'vne estincelle destachée de ce noble element vient à s'engager en nos corps, & que la mesme vie cesse aussi-tost qu'elle s'eschappe, nous laissant immobiles. C'est luy seul qui reçoit les especes, qui les conserue & qui les faict paroistre en les communiquant à l'intel-

lect, car ſi le froid ſurmonte en la coction des humeurs le ſang & les eſprits ſe corrompent & demeurent incapables de luy repreſenter les obiects.

C'eſt vne choſe ſi naturelle au feu que d'agir & de ſe remuer ſans ceſſe, qu'il n'y a que Dieu ſeul & l'element du feu où l'acte & la puiſſance eſt vne meſme choſe, faire & pouuoir faire tout, connoiſtre tout & pouuoir connoiſtre ce ſont en eux des qualitez inſeparables.

Il ſemble que cet agent tres-efficace eſt immortel, parcequ'il eſt incorruptible & qu'il eſt au deſſus de tous ſes ennemis qui ſont les autres elemens, il les contient & les enferme tous en la vaſte eſtenduë de ſon enceinte; & ce qui eſt plus manifeſte il n'y a point de chaleur capable de ſurmonter la ſienne & de la diſſiper, puiſqu'elle eſt la maiſtreſſe, & la plus forte.

Ce diſcours ſe peut mettre entre les articles 3. & 4. du ſecond Chapitre de la quatrieme Section.

FIN.

SECONDE PARTIE DV TRAITTÉ
DV
MOVVEMENT CIRCVLAIRE
DV SANG ET DES ESPRITS.

DES TROIS ESTATS VICIEVX où l'on peut considerer l'homme.

DV PREMIER ESTAT VICIEVX, qui est l'estat de la disposition à la maladie, ou

DES MOYENS DE PREVOIR
ET DE PREVENIR LES MALADIES.

NOVS auons dit que l'homme ne se peut considerer qu'en quatre differens estats, & que le premier est celuy de la santé parfaite; Le second est celuy de la disposition à la maladie, Le troisiéme est l'estat de la maladie mesme: Et enfin le quatriéme & le dernier estat, c'est celuy de la conualescence. Nous auons dit aussi que le mouuement circulaire est tres-considerable en toutes ces dispositions differentes, & nous auons amplement discouru de toutes les eminentes qualitez qu'il communique à l'homme dés la premiere constitution de sa nature, ayant fait voir que les excellentes fonctions ausquelles consiste la perfection de la santé, dépendent de cét écoulement merueilleux du sang & des esprits; l'ordre veut à present que nous traittions de ce mesme mouuement circulaire, comme il est aux trois autres estats.

ART. I. *Des maladies qui viennent des defauts du mouuemẽt circulaire.*

Et parce qu'il n'y a point de perfection dans la nature qui ne soit combatuë par vne infinité de defauts tout contraires, & que les choses mesmes les plus excellentes sont sujettes à des manquemens qu

font pires ; & en plus grand nombre que ceux des mediocres, il s'enfuit que le mouuement circulaire reçoit vne infinité d'alterations differentes, qui sont autant de maladies qui nous accablent. Toute cette grande quantité de defauts qui corrompent la constitution naturelle du sang & de son mouuement circulaire se reduit à quatre genres principaux ; car il s'arreste quelquefois en vne veine ou en plusieurs, quelquefois il est trop lent & paresseux, quelquefois il se dépraue & se fait inegalement, & enfin quelquefois il se fait precipitamment & trop viste.

Les maladies qui se produisent des manquemens du mouuement circulaire ne se font pas subitement, elles s'amassent petit à petit & à la longue, encore que bien souuent elles paroissent tout à coup, & qu'elles éclattent en peu de temps. Leurs commencemens sont presque imperceptibles, & ne se découurent qu'à grand peine, & neantmoins il est tres-important de les bien reconnoistre, puis que ce sont les premieres démarches qui nous esloignant de la santé nous conduisent insensiblement aux maladies, & nous iettent enfin dans les perils extrémes, ou nous precipitent à la mort. Elles se forment du mauuais vsage de toutes les choses que nous appellons non naturelles, & sur tout des alimens & du trauail qui contribuent dauantage que les autres à la perfection du mouuement circulaire, & à la conseruation de la santé.

ART. 2. *Que la santé dépend de la vicissitude de se remplire & de se vuider.*

Le corps de l'homme est le modelle de ce tonneau des Danaides qui veut sans cesse se vuider, & se remplire aussi sans cesse, puis que les alimens & les exercices font cette vicissitude continuelle, & que de là dépend la santé.

L'homme a besoin de nourriture pour l'entretien de sa chaleur, l'exercice ne luy est pas moins necessaire, puis qu'il conserue aussi la chaleur, & que mesme il augmente notablement les agitations continuelles de cette ouuriere infatigable qui ne perit iamais plûtost que lors qu'elle demeure immobile. Neantmoins les alimens & les exercices ont des vertus toutes contraires, c'est ce qui les rend tres-vtiles estans employez à leur tour, car le trauail épuise & dissipe toutes les humeurs ; les alimens & les breuuages les reparent, & remplissent tout ce que le trauail éuacuë. Ainsi la santé dépend de la continuelle vicissitude de se vuider & de se remplire, de manger & de trauailler ; & toute la difficulté consiste à connoistre parfaitement nostre nature & les viandes, à prescrire leur quantité, l'ordre & le temps de s'en seruir, & à les proportionner au trauail.

On en donne beaucoup de belles & de tres-considerables maxi-

mes, mais il est impossible d'en faire qui soient precises & asseurées, à cause de l'infinie diuersité des temperamens & de la grande varieté des qualitez des viandes. C'est pourquoy nous sommes contraints de rechercher vne autre voye, qui est celle qui nous aprend ce qui domine dans nos corps, à cause des excez que nous faisons des aliments ou du trauail, & qui découure à point nommé la proportion de ces deux choses, puisque toutes les maladies viennent de ce que l'vne ou l'autre est plus forte, & que la perfection de la santé consiste en leur egalité continuelle.

Si donc nous pouuions trouuer iustement la mesure precise & la proportion du trauail à l'égard de chaque espece de temperament, & qu'il ne s'y rencontrast point de plus & de moins, nous trouuerions aussi le moyen de viure en vne santé continuelle, & qui ne seroit interrompuë d'aucune sorte de maladie. Mais cette découuerte est impossible à cause de la grande quantité des choses qui y contribuent, & dont les combinations sont presque infinies; c'est pourquoy nous sommes obligez de restreindre cette science, & de la reduire à des maximes particulieres, & qui ne peuuent estre vtiles qu'aux personnes qui sont assez heureuses que d'auoir des Medecins intelligens, & qui veillent sans cesse à la conseruation de leur santé. Car ils sont veus en tous les temps, & lors qu'ils commencent leurs exercices, & lors qu'ils les quittent, aussi bien que dans les repas; toutes leurs actions s'obseruent attentiuement, ils sont considerez à toute heure & dans le sommeil mesme; tellement qu'on peut les conseruer aisément en santé, reglant tousiours la nourriture à proportion du trauail, qui se diminuë si on manque de nourriture, ou qui s'augmente si elle est copieuse.

ART. 3. *Des moyēs de preuoir & de preuenir les maladies.*

Et au contraire, il est impossible de donner la mesure precise du trauail & des alimens à ceux qu'on ne voit pas fort souuent; c'est pourquoy l'vne de ces deux choses surmonte facilement en l'œconomie de leur corps; & bien que la faute qui se fait en vn iour soit imperceptible, & qu'elle ne semble pas considerable, neantmoins la continuation l'emporte à la longue, & fait vn excez capable de produire vne maladie tres-dangereuse. Car ainsi les qualitez pernicieuses se fortifient de iour en iour; & les humeurs s'amassent en si grande abondance, qu'elles peuuent surmonter la nature, & vaincre enfin toutes les forces qui nous entretiennent en santé. Il faut donc en cette occasion perilleuse penetrer au temps à venir, en preuoyant les maladies par l'estat present de nos corps, & par vne exacte connoissance de tout ce qui se passe en nous-mesmes.

Or les commencemens les plus imperceptibles, & les premiers faux pas de ces funestes cheutes ne se connoissent que par les clairvoyans, & se découurent par deux diuers moyens à raison des deux temps, où la vie se partage. Les songes qui se forment en dormant & paroissent au sommeil, découurent de plus loin, & nous font voir iusqu'aux moindres defauts; & quant aux legers accidents que nous souffrons estans éueillez, & qui sont les veritables auancoureurs des maladies, ils nous les monstrent bien plus certainement, & donnent bien souuent fort peu de temps pour y remedier. Ainsi les songes qui paroissent au sommeil, & les legeres incommoditez que nous souffrons estant éueillez, ce sont les deux moyens d'où nous tirons la connoissance des maux qui nous attaquent à l'impourueu, & lors que nous croyons estre en santé. Le mouuement circulaire les fait connoistre éuidemment, c'est pourquoy ie suis obligé de traitter des songes & de ces legeres incommoditez; & de parler aussi de la saignée, parce que le sang est la matiere du mouuement circulaire, & que ses constitutions differentes sont les seules causes des quatre differens estats, où l'on peut considerer l'homme; joint que la saignée est le plus asseuré remede pour restablir le sang en sa constitution naturelle.

Au reste, faisant profession de suiure en toute chose l'incomparable Hippocrate, ie dois traitter en premier lieu des legers accidens qui precedent les maladies, & les diuiser à l'imitation de ce grand Maistre en ceux qui viennent de l'excez de la nourriture ou de repletion, & en ceux qui viennent d'inanition ou de l'excez du trauail; parce que ce sont les marques les plus certaines de tout ce qui se passe en nous-mesmes, & les plus asseurez auancoureurs de ce qui en doit arriuer. Cependant nous remarquerons qu'Hippocrate se sert en diuers lieux de la saignée & de la purgation pour preuenir les maladies, parce que ces deux grands remedes qui sont tres-efficaces pour les guerir, le sont bien dauantage pour les empescher de se former; & que neantmoins dans les trois liures de la diette & en celuy des songes, il n'ordonne quasi que les alimens & l'exercice auec le vomissement, à cause qu'il s'agit en ces lieux là de conseruer la santé par le moyen de ces deux choses, & que le vomissement est tres-vtile, ne rejettant que le superflu de la nourriture.

Hipp. purgandi meth. f. 6.

SECTION PREMIERE.

COMMENTAIRE, AVEC PARAPHRASE du troisiéme Liure de la diette du grand Hippocrate.

DES SIGNES DE MALADIE QVI se tirent des vices de la nourriture.

CHAPITRE PREMIER.

Des signes des maladies qui viennent de l'excez de la nourriture.

TOutes les choses naturelles donnent des marques tres-asseurées de ce qui leur doit arriuer, & de toutes leurs qualitez à venir long-temps auant qu'elles se produisent; & tous les Arts sçauent connoistre les perfections, & les manquemens de leurs objects, & tout ce qui est à venir touchant les choses dont ils se meslent. Ainsi la Medecine juge de l'homme en sa naissance, elle y découure éuidemment l'espece de la mort & son heure, elle y connoit les qualitez, & tout le cours de la vie, elle y aprend la taille & la beauté, la force & les defauts, & toutes les maladies; elle y voit les inclinations de l'esprit, & tous les mouuemens de nos ames; elle sçait les coups de la fortune, & leurs succez, puis qu'elle comprend la destinée.

La Medecine est si clair-voyante, que non seulement elle preuoit la mort ou la santé dés le commencement des maladies; mais elle les voit venir long-temps auant qu'elles paroissent; elle sçait tres-certainement qu'elles arriueront par la connoissance qu'elle a des causes vniuerselles & des changemens des saisons; elle sçait le moment, & le lieu où les humeurs qui nous composent s'alterent & se destachent de la masse du sang, & qu'elles se séparent pour ne se rejoindre iamais, & pour faire cette derniere & totale dissolution qui est la mort. La Medecine connoit tous les mouuemens des humeurs, elle découure par les songes iusqu'aux moindres

alterations qui viennent des causes immediates, elle sçait tres-certainement tous les manquemens de la nourriture par les legeres incommoditez que nous souffrons estans en santé, elle donne toutes les marques des maladies qui nous arriuent quand on a trop pris d'aliment.

ART. I. *Premier signe de l'excez de la nourriture.* Ainsi la Medecine obserue que la repletion produit de differentes marques des maladies qui nous menassent selon le temperament & la complexion des personnes. Car il y en a qu'on estime en parfaite santé, parce qu'ils font à l'aise & parfaitement toutes les actions de la vie, ils éuacuent les excrements à l'ordinaire, & toute l'habitude du corps demeure en sa façon naturelle; & neantmoins ils trouuent que sans aucune cause apparente leurs narines s'emplissent apres souppé, & qu'alors ils ne peuuent moucher, bien qu'ils ayent les conduits entierement pleins de morve. Les mesmes personnes venans à se coucher là dessus, & à dormir, ne mãquent point le lendemain matin de cracher & de moucher a leur aise, aussi-tost qu'ils cõmencent à se promener, ou à faire leur ouurage; mais ils sentent qu'à la longue leurs paupieres s'appesantissent, le front leur demange, ils se dégoustent petit à petit, & ils perdent tout à fait la couleur. Ainsi les humeurs qui se transportent continuellemẽt à la teste se repandent en suitte en diuers endroits, & font des fiévres accompagnées de frissons & d'autres accidens conformes aux qualitez qui dominent en l'air, & à cette abondance d'humeurs. Ces gens là prennent tout ce qui leur arriue alors pour la cause de leur maladie, encore que la plenitude qui s'accroit à la longue soit la seule cause qui les y precipite. Il n'est pas à propos d'attendre que ces fascheux symptomes suruiennent les vns aux autres; il faut s'opposer aux premiers & simples auancoureurs, & reconnoistre que la nourriture est trop copieuse à proportion du trauail, & que les humeurs qu'elle amasse ont fait vne repletion dont la nature veut se deffaire, la rejettant par la morve, & par les crachats qui luy seruent de crise. Mais parce que la chaleur & le mouuement circulaire du sang & des esprits sont plus foibles, lors que le corps est en repos, la quantité des humeurs visqueuses bouche facilement les conduits de l'air, & ces mesmes humeurs se subtilisent & se destachent aussi-tost qu'on fait exercice.

Ex l. 3. de diætaf 102 v. 3. & seq.

ART. 2. *Second signe de l'excez de la nourriture.* Il se rencontre des hommes en qui l'excez de la nourriture a des effets tout differens: car la superfluité des humeurs ne se jette pas hors des veines pour se respandre en diuers lieux, & produire vn rhumatisme, puis qu'elle demeure en ses vaisseaux, où elle s'aug-

mente à mesure qu'ils continuent dans le repos, & à prendre trop d'aliment. Le mouuement circulaire se fait en eux tres-foiblement, & la chaleur & les esprits ne s'estendent pas à l'ordinaire en tous les organes des sens, ils dorment presque continuellement, & le sommeil leur est tres-agreable, ils ne se contentent pas de la nuict, puis qu'ils dorment à toute heure, si on ne les éueille. Ces personnes-là dorment quasi sans cesse, à cause que la paresse & la nourriture excessiue humecte tout leur corps, le sang occupe également les trois cercles, & remplit entierement ses vaisseaux; les esprits n'ont pas le mouuement libre à cause que le sang occupe tous les lieux où le mouuement se doit faire; le sang & les humeurs deuiennent presque immobiles; de mesme que la liqueur dont vne bouteille est toute pleine, est incapable de s'émouuoir, encore qu'on l'agite. Eodem c. 32. & seq.

Lors que tous les vaisseaux sont remplis; & qu'ils ne peuuent plus receuoir les humeurs qui s'engendrent iournellement, il faut necessairement qu'ils se dégorgent, puis qu'il est impossible que la nature demeure en mesme estat; le cœur & les arteres par le moyen du mouuement circulaire rejettent les humeurs qui sont plus inutiles, & les deschargent aux égousts du bas ventre, & dans le ventricule qui est le reseruoir de toutes les humeurs, puis qu'il les fournit toutes, & qu'il les reçoit de toutes les parties quand elles les renuoyent. C'est ce reflus de superfluitez qui commence à troubler l'œconomie de la nature, empeschant la distribution des alimens & leur digestion; c'est alors qu'on ne dort plus agreablement & à l'aise, & que l'ame & les esprits entrent en confusion, puis qu'on ne songe plus que de querelles & de combats: Le corps & l'ame ont vne si estroitte alliance, qu'ils s'entrecommuniquent tout ce qui leur arriue, bien ou mal; c'est pourquoy si le corps endure quelque incommodité, bien que legere, l'ame la voit & la discerne en songe, lors qu'elle se retire des organes des sens.

L'homme donc qui vient à ce poinct se voit au bort du precipice, & se troune tout prest de tomber en vne maladie tres-funeste, qui ne peut estre autre sans doute qu'vne Apoplexie violente, puis que toutes les maladies dépendent de l'abondance & des qualitez des humeurs, & de la structure des parties, où le mouuement circulaire les descharge: Or il est aisé de juger qu'vne humeur qui fait dormir contre nature, continuant de se répandre dans toutes les parties du Cerueau y produira l'Apoplexie. Mais

il ne faut pas eſtre ſi ſol que d'attendre vn ſi grand malheur; car auſſi-toſt qu'on s'apperçoit de ſes moindres & premieres marques, il faut augmenter le trauail, & continuer long-temps l'abſtinence.

ART. 3. *Troiſiéme & quatriéme ſignes de l'excez de la nourriture.* Eodem f. r. 42. & ſeq. Il y a des perſonnes qui reſentent vne douleur par tout le corps, ou en quelqu'vne des parties qui ſe rencontre la plus foible de ſa nature, ou par accident: & cette douleur eſt ſemblable à vne grande laſſitude, en ſorte qu'ils reſſemblent à ceux qui ſont extremement fatiguez: cela fait que s'imaginant que le repos & la nourriture les doiuent reſtablir en ſanté, ils ſe ſeruent de ce regime qui augmente en eux la bile, & l'échauffe iuſqu'à ce que la fiévre les prend. Alors à peine reconnoiſſent-ils leur faute; car il y en a qui ſe baignent & qui continuent de trop manger, c'eſt pourquoy les mauuaiſes humeurs eſtant émeuës par tout le corps, elles ſe déchargent ſur le poumon, qui eſt la partie la plus ſuſceptible, parce qu'elle eſt la plus rare, la plus chaude, & la plus mouuante de toutes, & y produiſent vne inflammation qui eſt vne tres-grande maladie, & qui les mene à l'extremité.

L. 3. de diæta f. 10; v. 8. & ſeq. Il y en a d'autres en qui la plenitude ſe tranſporte toute à la teſte & aux organes des ſens, car ils l'ont douloureuſe & peſante, ils ſont abbatus de ſommeil apres les repas, en ſorte qu'ils ferment les yeux & leurs paupieres tombent, ils treſſaillent en ſongeant, & reſſentent vne chaleur qui vient de la bile qui s'eſleue continuellement à la teſte, au lieu de ſe porter au bas ventre, où eſt ſon égouſt naturel, y ſeruant de clyſtere. Ainſi la teſte attire à ſoy ſans aucun relaſche toutes les humeurs & la bile, dont elle ſe remplit, & durcit le ventre qui en deuient pareſſeux, parce qu'il eſt dépourueu de ſon éguillon naturel. Ils s'imaginent que leur teſte s'allege par l'action venerienne, & neantmoins elle s'appeſantit plus que deuant, à cauſe que ſa chaleur s'augmente & tire dauantage. Ces perſonnes-là ſe voyent en danger que leur teſte s'eſtant remplie d'vne grande abondance d'humeur, ne ſe deſcharge ſur quelque partie où elle ſeroit pernicieuſe.

ART. 4. *Cinquiéme ſigne de l'excez de la nourriture.* Eodem l. & f. v. 26. & ſeq. Il ſe rencontre des perſonnes de fort bon temperament, & meſme en qui l'eſtomach fait bien la digeſtion, & on voit qu'ils ne font point la diſtribution de l'aliment, & que le chyle bien digeré n'entre pas dans les veines pour ſe communiquer aux entrailles & aux autres parties, parce qu'elles ſont toutes pleines, & que le cœur a plus beſoin de ſe defaire des humeurs ſuperfluës par le moyen du mouuement circulaire, que d'en attirer de nouuelles.

tuelles : C'est ce qui fait que la nourriture demeure croupissante en l'estomach, & se conuertit en vapeurs, d'où se produisent vne infinité de symptomes. Au commencement ces vapeurs se dissipent à l'instant qu'ils viennent à manger, parce que la nourriture est plus forte, & se trouuans bien soulagez, ils s'imaginent qu'ils sont gueris, encore que veritablement ils empirent, car la pourriture s'augmentant de iour en iour, ils se voyent aussi déchoir sans cesse dans cette frequente vicissitude de soulagement & de recheute.

Or la corruption deuient enfin si forte & si grande en l'estomach, qu'elle l'emporte facilement au dessus des alimens qu'ils prennent, en sorte qu'ils ne sont pas plustost aualez qu'ils se corrompent. Toute cette corruption venant à s'échauffer & à s'émouuoir, elle trouble tout le corps, & fait vne diarrhœe qui est vn dévoyement par bas de toutes les humeurs vicieuses & superfluës. Cette grande éuacuation qui vient de la corruption des viandes s'appelle diarrhœe, iusqu'à ce que tout le corps en estant en chaleur & en fiévre, l'humeur se rend si acre & si piquante, qu'elle emporte la piece, vlcerant les boyaux, qui en iettent le sang tout clair, & cette douloureuse évacuation s'appelle dysenterie, qui est vne maladie dangereuse & fort difficile à guerir.

On voit des personnes qui rejettent le matin par la bouche de petits morceaux des viandes qu'ils ont mangé le iour precedant sans auoir aucun rapport aigre, & qui rendent les grossiers excrements du bas ventre en vne quantité presque pareille à celle des aliments qu'ils ont pris sans en resentir de douleur. Ce sont des marques indubitables qu'ils ont l'estomach sec & froid, puis qu'ils rendent la nourriture toute entiere apres le sommeil d'vne nuict, & que venant à s'émouuoir ils la rejettent, mesme sans en auoir de l'aigreur à la bouche ; c'est à dire sans que la digestion se commence.

ART. 5. *Sixiéme & septiémes signes de l'excez de la nourriture.*

Eodem f. v. 8. & seq.

Il s'en trouue d'autres qui perdent entierement la couleur, & qui ont des rapports aigres si fascheux apres le repas, qu'ils montent iusqu'à leurs narines ; Ces personnes-là ont toute l'habitude infectée de mauuaises humeurs, car l'exercice qu'ils font, estans trop pleins, produit en eux vne fonte & colliquation des humeurs & des parties molles beaucoup plus grande que la quantité des excrements que le mouuement circulaire a de coustume de rejetter dans les égouts : C'est pourquoy ce qui en demeure infecte la nourriture au bas ventre, & l'aigrit en fort peu de temps. Ainsi ce pernicieux leuain corrompt les viandes, & les ai-

f. 204 v. 4. & seq.

griſſant en l'eſtomach, il en fait des rapports à la bouche; & quant aux excrements que le mouuement circulaire pouſſe au dehors pour les éuacuer par les pores, ils s'arreſtent entre cuir & chair, & oſtent la couleur à l'homme par la corruption du bon ſang, & par la diſſipation des eſprits, & meſme ils forment enfin la bouffiſſeure & l'hydropiſie.

ART. 6. *Huitiéme ſigne de l'excez de la nourriture.* L. 3. de diæta f 104 v. 17. & ſeq.

Il y en a d'autres encore qui ont des rapports aigres à leur réueil, parce que les humeurs vicieuſes dont tous leurs vaiſſeaux ſont remplis, ſe dégorgent en dormant au bas ventre par le mouuement circulaire, à cauſe qu'il y eſt bien plus fort & plus frequent qu'aux autres temps par la retraitte des eſprits. C'eſt pourquoy la nourriture s'y corrompt & s'aigrit, & reuient à la bouche auſſi-toſt que le réueil apporte ce notable changement à tout le corps, par lequel le ſang & les eſprits ſe répandent au circuit exterieur, & en tous les organes des ſens. Car alors l'air & les vapeurs fumeuſes ſortent plus impetueuſement qu'à l'ordinaire par la bouche & par les narines, & y donnent des marques aſſeurées de la corruption des viandes. Ainſi tous ceux qui ſont plethoriques ne doiuent iamais s'endormir qu'ils n'ayent fait la digeſtion, puis que les humeurs ſuperfluës l'empeſchent & corrompent la nourriture, faiſans reflus en l'eſtomach; joint que ces meſmes humeurs vicieuſes ne manquent iamais à troubler le repos des plethoriques, & à les réueiller en ſurſaut par de faſcheux ſymptomes.

Ces accidens ſont beaucoup plus inſupportables en ceux qui ont le cuir & la chair dure, car ils ont les veines plus petites que les autres, & incapables de s'eſtendre, à cauſe que la fermeté de la chair les en empeſche. C'eſt pourquoy les alimens qui ſont en l'eſtomach venans à s'échauffer & à ſe fondre, & le ſang qui eſt dans les veines s'échauffant auſſi par le premier ſommeil & par la nourriture qui eſt en l'eſtomach, toute l'habitude du corps ne manque point de rejetter au bas ventre en dormant les ſuperfluitez qui regorgent, puis que toutes les humeurs échauffées bouïllent & tiennent plus de place. Ainſi la diſtribution du chyle ne ſe peut faire dans les veines qui ſont trop eſtroittes, à cauſe que la chair eſtant échauffée, les ſerre encore plus que de couſtume; & l'abondance des humeurs qui ſe dégorge de toute l'habitude s'oppoſant à la diſtribution de l'aliment, elles ſe font violence l'vne à l'autre, & ſe portent en vn lieu mitoyen qui eſt la gorge. Car la perſonne ſe ſent eſtouffer, & s'échauffe par le renuerſement de l'eſtomach qui preſſe le diaphragme, & qui rejette en vomiſſant

ces superfluitez qui troublent tout le corps ; & alors ils se trouuent allegez, & n'ont plus aucune apparence ny aucun reste de douleur, si ce n'est que la dissipation des esprits les rend pasles, & que continuans le mauuais regime ils tombent dans les maladies dangereuses.

Ceux qui ont coustume de viure à l'ombre, & dans la grande oisiueté, souffrent aussi ces mesmes symptomes s'ils changent soudainement de vie, estans contraints de trauailler, car la gresse & la chair molle dont ils sont faits viennent à se fondre, & seruent de matiere à vne fluxion dautant plus perilleuse que la corruption d'vne chose tres-noble est plus maligne.

CHAPITRE SECOND.

Des signes des maladies qui viennent des defauts de la nourriture.

LEs maladies qui viennent de ce qu'on ne prend pas assez de nourriture à proportion du trauail sont tres-rares, si ce n'est que nous mettions en ce rang celles qui viennent faute de la distribution du chyle & de la digestion des viandes ; car la diuersité des mets & leur delicatesse n'excite que trop nostre appetit qui se porte desia de soy-mesme aux excez ; & ce qui est plus estonnant, c'est que ceux qui ont l'estomach incapable de digerer la nourriture, ont plus d'appetit que les autres. Or cét appetit dereglé vient de l'intemperie froide & des cruditez qui s'amassent au ventricule, car elles picquent & restreignent l'orifice superieur de la mesme façon que l'épuisement de tout le corps, lors que toutes les parties succent les vnes des autres consecutiuement les humeurs, iusqu'à ce que l'attraction penetre à l'estomach, qui est le reseruoir de toutes les humiditez. Car l'action de la chaleur consume continuellement quelque chose de la propre substance, & la nature la repare par le moyen de l'aliment, c'est pourquoy toutes les parties desirent & succent ce qui leur est vtile & semblable. Elles n'ont pas toutes le sentiment de ce debris & dissipation de substance, dont la reparation est si necessaire ; il n'y a que le ventricule de qui toutes les autres tirent ; car il est le but & la fin de leur attraction violente, elles le persecutent toutes, elles le pressent de fournir, ce qui sert

ART. I. *Premier signe du defaut de la nourriture.*

L. 3. de diætaF. 104. v. 40. & seq.

à leur ſubſiſtence, puis qu'il eſt fait pour ce ſujet, & qu'il n'a que ce ſeul office.

Nous peririons en peu de temps ſi nous n'auions la connoiſſance de ce funeſte embraſement & de ce debris de nous-meſmes. Les nerfs qui viennent immediatement du cerueau ſont plus ſenſibles que les autres, & l'eſtomach en reçoit deux conſiderables, ils ſont en lieu de diſcerner les ſucs differends qui nous manquent, & qui ſont propres à reparer tant de parties ſi diſſemblables; car ils ſont au milieu du corps où toutes les veines finiſſent, & d'où elles ont aſſez de ſuc pour en fournir le petit monde, puis qu'elles y ſeruent de racines, & que le ventre en eſt la terre, l'homme ayant au dedans de ſoy ce que les plantes ont au dehors. Ainſi l'eſtomach eſt pourueu d'vn ſentiment tres-delicat, afin de nous donner aduis de ce qui manque à tout le corps, & de le fournir promptement pour en appaiſer la douleur.

Or le deſir de reparer la ſubſtance qui s'épuiſe continuellement par la chaleur s'appelle vulgairement appetit, & ſe remarque de deux ſortes en deux differends lieux; l'vn eſt nàturel, & ſe trouue en toutes les parties, l'autre eſt animal, & ſe fait auec connoiſſance, & n'eſt qu'à l'eſtomach, où va finir l'attraction des parties, quand elles ſont épuiſées, pour en tirer la nourriture, & faire connoiſtre la neceſſité qu'elles en ont. Car la faim n'eſt autre choſe que cette defaillance importune, où ce preſſant mal de cœur qui vient de l'épuiſement des parties qui tirent toutes l'aliment de l'vne à l'autre, & vont finir à l'eſtomach, où il excite vne douleur ſemblable à celle d'vne piquure, ou de quelque déchirement.

L'appetit naturel, ou la faim qui conſiſte en l'épuiſement des parties ſe voit quelquefois ſeule, & ſans celle que nous appellons animale, puis qu'on n'a point enuie de manger, & qu'on rebute les viandes; en ſorte que l'appetit naturel eſt extrême en tout le corps au meſme temps que l'appetit animal, qui eſt le ſentiment de la faim, manque en l'eſtomach. Et au contraire, on voit qu'encore que nous manquions d'appetit ou de faim naturelle, puis que les parties regorgent preſque touſiours, & qu'elles n'ont que trop de nourriture, nous trouuons neantmoins les viandes bonnes, & meſme quelquefois l'appetit animal, qui eſt le ſentiment de la faim, nous preſſe extremement de manger, à cauſe des humeurs vicieuſes qui piquent & qui reſtreignent l'eſtomach.

Ces meſmes humeurs continuent quelquefois à croupir ſi longtemps au ventricule, qu'elles l'humectent & le refroidiſſent s'atta-

chans à ses membranes & à son orifice inferieur, tellement qu'il deuient incapable de retenir la nourriture, c'est pourquoy nous voyons qu'elle coule continuellement, & qu'elle passe toute sans s'arrester; & cependant elle ne donne aucune tranchée, à cause qu'elle demeure cruë par le defaut de la chaleur. Ainsi le froid empesche la digestion des viandes au ventricule, d'où l'extreme humidité les fait couler soudainement, comme aux lienteries; ce flux continuel affoiblit tout le corps, & l'extenuë notablement, en le frustrant des nourritures qui luy sont absolument necessaires, & ce qui est encore pis, l'estomach mesme, d'où nostre subsistence dépend, se corrompt en peu de temps, si on n'y pouruoye de bonne heure.

Il y en a d'autres qui ne reçoiuent aucune vtilité des alimens qu'ils prennent, & qui ne font point du tout la digestion, puis qu'ils les rendent sans puanteur ny changement; & delà vient qu'ils flaitrissent & s'abbattent, & qu'ils tombent enfin dans le peril, où la froideur & la seicheresse de leur estomach les conduit à la longue, s'ils ne se seruent de viandes propres & du trauail à proportion. ART. 2. *Second & troisiéme signe du defaut de la nourriture.* L. 3. de diæta f. 105. v. 6. & seq.

Il s'en voit d'autres encore qui ne retirent aucun fruit des meilleurs alimens, parce qu'ils ont le ventricule si chaud qu'il retient la nourriture & la corrompt; & mesme sa chaleur s'augmentant de temps en temps, il attire de tout le corps les humiditez nourrissantes par les mesmes conduits qui les fournissent; car toutes les parties creuses qui ont des orifices longs & estroits venans à s'échauffer, elles attirent plus puissamment que de coustume. C'est alors que l'estomach s'humecte excessiuement & s'échauffe encore plus qu'auparauant; il commence à faire mal, puis que l'acrimonie des humeurs le pique & y fait de petits vlceres qui le rendent incapable de retenir la nourriture & d'en souffrir l'attouchement. L'intemperie chaude & humide produit tous ces symptomes au ventricule, & vient le plus souuent de l'excez du trauail: C'est pourquoy nous deuons diminuer les exercices & les aliments ordinaires; soignans par tout moyen à raffraichir & à seicher. Eodem l. & f. v. 20. & seq.

Il y a des personnes qui font des excrements tout brussez & arides, ils ont la bouche tousiours si chaude & seiche qu'elle en deuient amaire à la longue, leur ventre s'endurcit de plus en plus, & l'vrine s'arreste. Or tous ces accidents arriuent à ceux qui ont le corps & les entrailles excessiuement chaudes & seiches, car elles succent pesle mesle & tirent toutes les humiditez du bas ventre; c'est ART. 3. *Quatriéme signe.* Ex l. 3. de diæta f. 105 v. 40. & seq.

pourquoy les boyaux manquans de bile & d'humidité superfluë qui sert de clystere & fait couler les excrements, ils s'enflent & se bouffissent tellement de toutes ces matieres recuites les vnes sur les autres, qu'elles bouchent entierement les passages, & mesme elles pressent les vreteres qui portent l'vrine en la vessie.

C'est alors qu'ils sentent de grands maux, car la fievre les prend & ils vomissent tout ce qu'ils boiuent & mangent; ils sont hors d'esperance quand ils en viennent là, puis qu'ils rejettent tout & iusqu'aux excrements; car en suitte ils vomissent l'ame. Il faut donc preuenir ces malheurs, & que ces hommes la mangent plus que de coustume, & qu'ils ne prennent que des viandes extremement raffraichissantes, humides & d'étersiues; il faut aussi qu'ils se reposent, qu'ils se tiennent debout, & qu'ils trauaillent peu, puis que l'oisiueté raffraichit le bas ventre, y retenant toutes les humeurs, & y faisant le mouuement circulaire plus frequent & plus prompt à rejetter les excrements.

ART. 4. Autres signes du defaut de la nourriture.

L. 2 de diæta f. 98. v. 2. & seq.

La promenade du matin purifie tout le corps, parce qu'elle excite la chaleur qui fortifie les membres, elle subtilise les humeurs & chasse les superfluitez par les pores; elle ouure aussi le ventre à cause qu'elle échauffe & qu'elle émeut la bile, car la fraicheur de l'air qu'on respire au matin raffraichissant la teste, & iusqu'à l'estomach, la bile se repousse aux égousts du bas ventre où elle se décharge. Ainsi la teste & tous les organes des sens se purgent & se nettoyent, car le ventre estant vuide & en chaleur il attire toutes les humeurs de la circonference du corps, & nous rend plus alaigres.

Ad calcem l. 3 de diæta f. 106. 11. & seq.

La promenade du matin se trouue tres-vtile à ceux qui sont pleins, mais elle est tres-mauuaise quand les veines sont vuides, & qu'on trauaille trop, puis qu'elle émeut la bile, elle l'augmente & produit des frissons & des fiévres; elle charge & remplit extremement le cerueau, car cette humeur subtile s'y transporte aisément, quand elle abonde & qu'elle se sépare de la masse du sang. Il y en a qui frissonnent en quittant l'exercice; & il y en a d'autres qui sont tout tremblottans, quand ils se des-habillent pour en venir aux mains, & ces mesmes personnes frissonnent encore plus en sortant du combat, quand ils se refroidissent, car ils tremblent si fort qu'ils en grincent les dents; les vapeurs & la bile occupans le cerueau, ils s'endorment, & ils ne se réueillent qu'en baillans plusieurs fois; à l'issuë du repas ils sont tout abbatus, & leurs paupieres tombent.

Ce sont les marques de fiévres tres-malignes, puis que les grands

remedes y sont pernicieux; car la saignée retranche l'aliment, dont ils manquent desia; & la purgation augmente la chaleur & redouble la fiévre. Ceux doncqui sont malades de trop de trauail & faute de nourriture sont en plus grand hazart que ceux qui sont trop pleins, puis qu'il est plus aisé de retrancher & d'oster du sang, que d'en produire dans les veines; c'est pourquoy nous deuons manger d'ordinaire plus que moins, & prendre garde que les signes se meslent selon les differentes natures, & ne se trouuent pas tous ensemble.

SECTION SECONDE.

COMMENTAIRE, AVEC PARAPHRASE du Liure des songes du grand Hippocrate.

DES SIGNES DE MALADIE QVI se tirent des songes.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature des songes, de leurs causes & de leurs qualitez.

LEs signes dont nous auons parlé sont de grande importance, & monstrent éuidemment les fautes que nous commettons au regime; mais les songes qui se forment en dormant, & paroissent au sommeil, découurent de plus loin, & nous font voir iusqu'aux moindres defauts, parce que l'ame est alors éueillée & toute clair-uoyante. L'ame de l'homme se trouue assujettie aux loix du corps quand il est éueillé, elle y est attachée comme vn forsat à la cadeine; elle y est démembrée pour estre en tous ses membres, car elle s'affoiblit, se partageant en tous les lieux où elle se separe, & en se diuisant en autant de parties que son corps a d'organes.

ART. I. Que l'ame est libre dans le sommeil, & qu'en veillant elle est sujette aux loix du corps.

L'ame n'est pas suffisamment occupée selon ses forces, encore qu'elle trauaille continuellement au dedans à l'entretien de tout le corps & à la conseruation de la vie: elle se cõmunique au dehors, elle y fait tous les mouuemens, elle découure tout ce qui se passe

en ce grand Vniuers, elle y voit toute chose, elle entend, elle flaire, & en vn mot elle conçoit & elle juge de tout ce qui tombe sous les sens qui sont ses espions. Ainsi l'ame n'est pas à soy quand nous veillons : mais aussi-tost que nous dormons & que le corps pert connoissance, c'est alors que l'ame s'éueille & se retire des organes; c'est en ce temps que l'ame ordonne l'œconomie de tous nos membres, elle repare les debris qui se produisent des defauts de tant de mouuemens volontaires & des appetis dereglez; elle perfectionne les humeurs, elle separe les excremens, & elle amasse des esprits en abondance.

L'ame n'est iamais inutile, elle n'est iamais endormie, si le corps s'abbat & s'endort, elle en deuient plus éueillée, elle s'employe plus que deuant; car estant seule & en retraitte elle fait toutes les actions, puis que le corps venant à dormir, & perdant toute connoissance, l'ame comprend & connoit tout, elle voit, elle entend, elle touche, elle flaire, elle s'éjoüit & s'attriste, elle souhaitte sans cesse & s'occupe; & en vn mot l'ame fait seule toutes les actions qui luy sont propres, & celles qui sont particulieres à chaque partie de nos corps.

ART. 2. *Que l'ame reçoit au sommeil toutes les qualitez propres à la sagesse.* Chap. 5. art. 1. de la 4. Section du traitté du mouuemẽt circulaire.

Nous auons dit auec Hippocrate que la perfection de la sagesse & de toutes les connoissances dépend des qualitez des deux principes qui donnent au sang vn temperament tres-exquis, vne consistence tres-pure & tres-delicate, & vn mouuement circulaire tousiours égal & tres-moderé : Or le mouuement circulaire est tousiours de mesme & tres moderé dans le sommeil, puis qu'on ne s'endort iamais que ce mouuement ne se calme, diminuant de sa vitesse; il s'y ralentit de beaucoup, & se fait tres-doucement aux trois cercles, & principalement au cerueau. Le mesme mouuement circulaire se fait également au sommeil, parce que les appetits dereglez & les mouuemens volontaires n'y font aucune violence; l'ame n'est point interrompuë; elle n'y est iamais distraitte par la varieté des objets, elle est en pleine liberté, & toutes choses sont semblables, demeurant en vn mesme estat. Le sang acquiert dans le sommeil vne consistence delicate, puis que l'ame y trauaille sans cesse à la coction des humeurs & à la perfection du meslange; il y deuient beaucoup meilleur à cause que sa masse se purge & se nettoye de tous les excrements qui se séparent, & se rejettent aux égousts du bas ventre; & enfin on ne dort iamais que le sang ne se refroidisse & ne se tempere notablement en ses premieres qualitez. Ainsi l'ame est en estat dans le sommeil de bien juger de toutes choses.

Les

Les ſens exterieurs ſont frappez à toute heure par vne infinité d'objects qui ne font neantmoins aucune impreſſion remarquable, ils n'ont iamais de ſuitte que le ſens commun ne les diſcerne, & que l'eſprit ne s'y occupe; or il ne s'attache qu'à ceux qui luy ſont d'importance & qui le touchent de plus pres, car tout le reſte ſe neglige, & toutes leurs eſpeces s'écoulent, & ſe diſſipent tout de meſme qu'vne foible lumiere s'eſteint auprés d'vne plus grande, ou comme vn petit mal eſt inſenſible quand on endure vne extreme douleur. Mais lors qu'on eſt en repos & que ces grandes agitations ceſſent, les choſes mediocres & meſme les plus petites ſe remarquent & font impreſſion. Les objects donc produiſent leurs eſpeces aux organes des ſens où elles ſe propaguent, & bien ſouuent le mouuement circulaire les emporte au dedans ſans eſtre reconnuës: Les ſonges ſe font ſur ces meſmes eſpeces qui ſe preſentent à l'ame & paroiſſent en dormant, lors qu'elle eſt calme & libre, car il n'y a que les ſeules actions de l'ame eſtant en ſa retraitte & s'occupant à l'entour des images qu'elle à reçeu des ſens qui doiuent porter le nom de ſonge, elles luy ſont particulieres. Le meſme tour du ſang & des eſprits, eſtant inégal & trop prompt, altere les eſpeces, puis qu'elles y ſont comme en leur ſubjet propre, & qu'ils reçoiuent les meſmes changemens que les tourbillons d'eau qui ſe pouſſent l'vn l'autre & ſe meſlent ſans ceſſe, car ils changent de forme à tout moment & reuiennent touſiours en leur premier eſtat. L'impetuoſité du ſang, ſon exceſſiue humidité & le meſlange des fumées font que les ſonges ne ſe forment iamais aux enfans ny apres le repas, car alors les eſpeces ſe broüillent & l'ame demeure dénuée de toute connoiſſance. ART. 3. *De la nature des ſonges & comment ils ſe font.*

Or comme l'eau fortement agitée en deuient incapable de repreſenter les objets, ou les déprauë & les fait paroiſtre tout autres qu'ils ne ſont: & qu'au contraire elle ſert de miroir, & les repreſente nettement & au vray, quand elle eſt repoſée: ainſi les eſpeces & les impreſſions qui ſont venuës des ſens s'effacent toutes au ſommeil, ou paroiſſent confuſes & monſtrueuſes, quand l'agitation des humeurs eſt vehemente. Mais auſſi-toſt que le mouuement circulaire ſe fait égal, & que les fumées qui troublent les humeurs ſe diſſipent, le ſang & les eſprits ſe purifient, & toutes leurs impuretez ſe rejettent; & c'eſt alors que les eſpeces qui ſe cōſeruent apres ces agitations ſe renouuellent & repreſentent fidellement les objets de chaque ſens; le ſang & les eſprits commencent à ſe reſpendre, & ſe communiquent aux organes des ſens interieurs, la

phantaisie trauaille, & l'ame s'occupe aux objets qui sont en ses thresors, & qu'elle a de reserue.

ART. 4. *Que les sõges font connoistre le temperament & les maladies futures.* Ainsi les songes font connoistre les meurs, le temperament & la complexion des personnes, & bien plus, ils découurent les maladies qui sont à uenir, car ceux qui mangent trop, & les yurongnes, & ceux qui ont la teste, ou tout le corps excessiuement humide ne font iamais de songe, où ils ne les distinguent que tres-confusement, à cause que les esprits se confondent & s'écoulent, & ne retiennent aucune impression des objets, le trouble & l'agitation continuelle fait de mesme en ceux qui sont d'humeur mélancholique & flatueuse. Les bilieux & les mélancholiques adustes sont tous sujets aux songes, & mesme il s'en rencontre qui les ont si frequens & si manifestes qu'ils en sont extremement importunez, & c'est vne marque asseurée de la chaleur & de la seicheresse des humeurs, & de la substance du cerueau qui leur donne sujet de craindre le delire & la phrenesie mesme.

On estime les choses selon que l'ame est affectée, on s'y porte, & on s'y trompe facilement, car les plus foibles ressemblences excitent & réueillent les passions; en sorte que le peureux s'effraye de la moindre apparence de l'ennemy & du simple soubçon de son approche; vn amoureux se figure aussi-tost sa maistresse qu'il apperçoit vne personne de sa taille, ou qui luy ressemble en quelque chose, & plus on est passionné les plus legeres ressemblences réueillent la memoire, & font de grandes impressions. Les passions font que les febricitans prennent quelquefois pour des animaux des lignes ou quelques fentes qui paroissent en vn mur, & si le mouuement de l'ame est violent, ils s'en émeuuent tout de mesme que s'ils estoient effectifs & en vie. Ainsi les sens abusez par les passions nous tromperoient sans cesse, & les appetits dereglez nous emporteroient en beaucoup d'actions vicieuses, si les facultez principales n'en corrigeoient les manquemens, de les connoistre & de les moderer, c'est le haut point de la sagesse. L'ame donc s'attache aux choses où elle se voit interessée, elle ne s'applique qu'à celles qui luy sont agreables ou necessaires, elle forme les songes sur de tres-foibles ressemblences qui paroissent en dormant, & passent pour l'objet mesme qu'elle affecte le plus, elle n'agit alors que comme par instinct & en qualité de nature.

ART. 5. *Que l'ame agit en songe en* L'ame est la nature & la forme de toutes les choses viuantes, elle fait cét Office en l'homme, car il y en a qui vont & viennent, & qui trauaillent tout endormis, & ils font toutes choses bien plus par-

faitement que quand ils veillent & qu'ils employent leur industrie particuliere; ils reüssissent aisement en ce qu'ils entreprennent, à cause que l'ame agit alors sans artifice & sans aucun raisonnement, faisant fonction de nature, dont les productions sont infaillibles & tres accomplies; Les actions qu'elle fait seule & qui luy sont particulieres deuiennent aussi plus releuées, pour le mesme sujet, & par ce qu'elle n'est point distraitte par la varieté des objets. Ceux de la lie du peuple & les plus ignorans, dont l'esprit est tout vuid & dénué de connoissance, preuoyent en songe plus certainement l'auenir, à cause que leur ame se porte facilement de soy-mesme iusqu'à la fin des mouuemens, & se laisse aller par instinct à l'impression des objets; au lieu que les sçauans & ceux qui sont éclairez d'vne infinité de lumieres en sont interrompus, & tellement préoccupez qu'ils ne voyent iamais rien que confusement & selon leurs maximes particulieres. *qualité de nature.*

L'ame dans le sommeil fait presque tout de mesme que deuant la naissance, car alors le fœtus viuant en Zoophyte, éuite tous les maux dont il est menacé, il est si bien conduit par vn sentiment simple, & comme par instinct, que toute la sagesse & tous les artifices dont les hommes s'auisent ne paruiennent iamais à la perfection de son gouuernement, puis qu'on fait tant de fautes que bien souuent ils meurent aussi tost qu'ils sont nez.

CHAPITRE SECOND.

Des differences de songe, & des fondemens de leur interpretation.

IL y à des songes qui viennent de la part de Dieu, pour seruir d'aduertissement à des Royaumes entiers, à des villes, ou à quelques familles de leur bonne fortune ou des malheurs qui leurs doiuent arriuer, sans qu'on puisse connoistre s'ils le meritent ou non; & il y a des hommes qui se ventent d'auoir acquis cette admirable industrie de les interpreter auec certitude. Il y à d'autres songes que nous appellons naturels & qui donnent à connoistre les excez & les manquemens des humeurs & toutes les qualitez, ou elles nous inclinent; puis que les bilieux ne se figurent que des combats & des embrasemens, les melancholiques ne songent que miseres & ART. I. *des especes de songe, & comment ils decouvrent les maladies futures.*

qu'angoisses, les phlegmatiques s'imaginẽt tousiours qu'ils voyent des riuieres ou des pluyes, & enfin les sanguins ne songent qu'à faire bonne chere & à se réjouïr.

Et en dernier & troisiéme lieu, il y a des songes qu'on appelle animaux, à cause qu'ils viennent en suitte des actions & des pensées qui les ont precedé, parce que l'ame s'applique aisement quand on dort, aux mesmes choses où elle s'occupe quand on est éueillé. Quand donc l'ame s'adonne en songe à ses employs de la journée, & qu'elle represente à propos ce qu'on à fait ou resolu sur quelque proposition raisonnable, c'est fort bon signe, & qui nous éclaircit que la personne est en santé; puis que l'ame demeure en mesme estat, n'estant chargée d'aucune plenitude, n'y épuisée par l'inanition, qui sont des causes internes, c'est aussi vne marque qu'elle n'est point troublée par celles du dehors. Que si les songes vont à rebour des actions precedentes & qu'il paroisse en eux quelque combat, on doit estre asseuré qu'il y a du trouble aux humeurs & du desordre au mouuement circulaire à proportion de la violence ou de la foiblesse qui paroit en ce combat, & qu'il arriue au mesme lieu où le songe le represente.

On se figure en songe des combats, lors qu'vne humeur excede les trois autres & qu'elle se separe de la masse du sang; car cette humeur fait à l'instant impression sur les esprits qui troublent en suitte le mouuement circulaire, puis qu'ils en sont les principaux ouuriers; or ces impressions bien que legeres se manifestent tres-aisément en songe. Car le sommeil & les songes releuent, & pour ainsi dire, enluminent les especes, & ne grossissent pas moins les objects que les Lunettes à longue veuë; vn petit bruit paroit vn grand tonnerre, vne goutte de phlegme fait les douceurs du miel, & vne simple vapeur proche du diaphragme semble vn brasier ardent. Ainsi les songes découurent les defauts les plus imperceptibles & les moindres commencemens des maladies longtemps auant qu'elles nous attaquent.

Art. 2. Des dispositiõs pour l'interpretation des songes.

On s'applique facilement à ce qui touche de plus prés, & principalement au sommeil, où les petites choses paroissent grandes, & où l'ame n'est point distraitte; car alors ses objects veritables & tout ce qui leur ressemble, passent pour vne mesme chose, ils l'a retiennent & l'attachent. C'est pourquoy ceux qui peuuent discerner les moindres ressemblences & remarquer la déprauation des especes, qui se changent facilement par le mouuement circulaire du sang & des esprits qui les emportent, ce sont aussi les plus clair-voyans & les plus propres à juger des songes.

Tout ce qui paroit en dormant ſe trouue en nous ou dans l'Vniuers, d'où toutes choſes dependent, elles y ont toutes du rapport; la reſſemblence n'eſt pas vaine, elle eſt de leur propre nature, car le Ciel & les autres cauſes impriment continuellement leurs qualitez à tout ce qui s'engendre icy bas, toutes les choſes elementaires tirent delà leur ſubſiſtence. Ariſt. ad calcem libelli de diuinat. ex inſomnijs.

Les productions de la ſageſſe qui ſont compriſes en la nature, ſe diuiſent en trois diuers mondes; le monde celeſte eſt le premier & contient en ſon ſein les deux autres, eſtant l'ouurier vniuerſel de toutes les choſes qui y ſont. Les Cieux ſe partagent de meſme en trois differends circuits, & ont des qualitez toutes contraires; le plus grand & qui contient tout, c'eſt celuy des Eſtoilles fixes. le ſecond en ſuitte & le moyen, c'eſt le circuit du Soleil, & enfin la Lune fait le troiſiéme & le plus bas des circuits, il enferme immediatement en ſon creux tout ce qui ſe corrompt & s'engendre. ART. 3. *Que les trois mondes ſenſibles ſe reſſemblent en toutes leurs parties.* Comment. noſtris in l. de ſept & oct. partu. f. 43. & 44.

Le ſecond monde eſt élementaire & comprend toutes les choſes corruptibles, il ſe diuiſe auſſi comme le ciel en trois differends circuits qui ſeruent naturellement de matiere; le premier & le plus puiſſant, eſt vne ſubſtance tres ſubtile, tres chaude & tres-legere qui s'eſleue facilement au deſſus en la plus éminente place. Le ſecond & le moyen des circuits élementaires eſt humide, tres-ſouple & tres-delicat, il s'eſleue & s'abbaiſſe indifferemmẽt, il ſe raffroidit & s'échauffe, s'accommodant tres-aiſement à toutes les impreſſions eſtrangeres; & en fin le troiſieme & dernier circuit, où nous ſommes, ſe fait de deux élements joincts enſemble qui ſont peſans & tres-groſſiers, puis qu'ils ſeruent de principale matiere & de continuelle demeure à toutes les choſes d'icy bas.

L'homme, ce rare & tres-delicat ouurage de la main de Dieu, c'eſt le troiſieme & le dernier monde & le plus accomply de tous, puis qu'il eſt l'abbregé des autres, il enferme toutes leurs merueilles, & bien plus, il s'eſleue iuſqu'à Dieu, dont il eſt vne expreſſe image. L'ame de l'homme poſſede en ſoy toutes les qualitez des eſprits; & quant au corps, il eſt conſtruit à la façon de l'Vniuers, & ſe diuiſe tout de meſme que les élemens & les cieux en trois circuits differens; car l'alentour du corps humain qui contient toute l'habitude, les extremités & la teſte, poſſede toutes les qualitez des Aſtres: Le cœur eſt vn Soleil au petit monde, le foye repreſente la Lune; & le bas ventre reſpond à la mer, puis qu'il enuoye par tout le corps ſes agreables humiditez & qu'il reçoit auſſi, ART. 4. *Que l'homme poſſede toutes les perfectiõs de l'Vniuers.*

de mesme les superfluitez des parties. Ainsi l'homme reçoit & possede toutes les perfections de l'vniuers.

CHAPITRE III.

Des songes qui découurent les dispositions des trois circuits des humeurs, par celles qui paroissent aux trois cercles du monde celeste.

ART. I. *Que la ressemblēce sert de fondemēt à plusieurs songes & à leur interpretation.*

CETTE secrette ressemblence est vtile & tres-efficace, elle fait que les songes representent facilement à l'ame l'vne pour l'autre de ces choses. C'est pourquoy si nous voyons en songe que le Soleil, la Lune & tous les Astres sont clairs & nets, & qu'vn chacun paroit en sa place & en sa façon naturelle, c'est fort bon signe, & qui nous fait connoistre que nous sommes en santé, puis que toutes les parties sont en fort bon estat, & se representent en cette sorte à l'ame par la bonne disposition de toutes les causes qui les conseruent, & qui les ont produites; il faut se maintenir en cette disposition salutaire par le mesme regime, sans aucun changement.

Que si le songe represente quelque chose de contraire à la constitution naturelle de quelqu'vne des parties du Ciel, ce defaut nous indique vne maladie qui est grande ou petite, selon que le manquement est de peu d'importence; ou qu'il est remarquable; & cette maladie se fait au lieu qui dépend de la partie des Cieux, où l'alteration paroit en songe.

ART. 2. *Que l'alteration qui paroît aux cercles du Ciel répond à celle des circuits du corps humain.*

Si donc le changement paroit aux astres, le mal est au circuit exterieur & au dehors, si le manquement est au Soleil, c'est le circuit du cœur & du milieu qui souffre; & enfin si le defaut est en la Lune, le mal attaque le bas ventre & le creux des entrailles. Car si quelqu'vn de ces agens tres-efficaces vient à s'esteindre, à s'éclipser, ou à s'éloigner de son cours ordinaire & à receuoir quelque alteration considerable, on doit juger que la maladie se forme au circuit du corps humain qui respond à celuy du Ciel où le vice paroit en songe.

Que si quelqu'vn des astres souffre par les qualitez de l'air ou de quelque nuage le mal est mediocre, & on doit croire que le mal est plus grand, si on songe que l'astre est attaqué de gresle ou de

quelque violente pluye. Car cela signifie qu'vne humeur froide & pituiteuse se separe de la masse du sang & se respand au circuit exterieur du corps humain qui respond a celuy des astres. Ces personnes la doiuent retrancher le tier de leur nourriture & se seruir d'alimens secs & de haut goust, pour cuire & consommer le phlegme qui domine; les promenades & les autres exercices y sont tres propres & les estuues seiches, par ce qu'elles digerent le phlegme & le vuident par les sueurs qui sont tres-necessaires, puis que toutes les euacuations se doiuent faire par l'égoust le plus proche & que le mal estant au cercle exterieur le cuir est la plus proche issuë. Que si au contraire la Lune souffre de ces mesmes causes, il faut tirer au dedans l'humeur pituiteuse; or il est à propos de tirer cette humeur au dedans parce que le mal est aux cauitez des entrailles, le songe paroissant au circuit de la Lune.

ART. 3. *Que l'alteration qui paroît au Soleil est la pire de toutes.*

Que si enfin nous voyons en songe que le Soleil endure quelque iniure d'vne cause froide, le mal sans doute est beaucoup plus à craindre, puis qu'il occupe le circuit du cœur, & que cette espece de mal est contraire à la nature de cette excellente partie. Car le cœur est le foyer de la chaleur & le plus fort de tous les membres, & ne se laisse iamais vaincre que par les plus puissantes causes, le cœur est la resource de la vie, puisque mesme il guerit les autres parties par ses salutaires influences. D'ailleurs la cause qui fait le mal est tres-difficile à tirer du circuit du milieu, parce qu'elle occupe le centre & le cœur qui se descharge aussi difficilement au dehors qu'au dedans; c'est pourquoy nous sommes obligez pour soulager cette partie de faire des euacuations toutes contraires au mesme temps, car il faut respandre le plus subtil de cette pernicieuse humeur au dehors par les violens exercices, & tirer le plus grossier au dedans & au ventricule affin de le vuider en vomissant.

Que si le songe nous represente vn temps clair & serain, & que neantmoins les corps celestes se voyent contraincts en quelque chose & qu'ils paroissent foibles & plus petits que de coustume, c'est vne marque infaillible que les circuits des humeurs deuiennẽt à sec & se tarissent. La seicheresse & l'extreme aridité de l'air affoiblit & appetisse les grands flambeaux de l'vniuers & au contraire l'humidité les faict paroistre beaucoup plus grands & lumineux, comme si elle estoit leur nourriture. Cette vision découure la naissance d'vne maladie perilleuse & qui commence par l'espuisement des humeurs des circuits ou elle se remarque & mesme de l'humidité radicale.

C'est pourquoy on doit y pouruoir diminüant les exercices, & s'humectant en toute chose, car les breuuages & les alimens legers & humides y sont tres-vtiles auec les bains naturels & le repos & principalement le sommeil.

Si on voit que les corps celestes sont troublez ou assaillis par quelque substance chaude ou ayant apparence de feu, ce songe signifie que la bile surmonte le phlegme & quelle se separe de la masse du sang; que si ces corps celestes viennent à se laisser vaincre ou disparoissent entierement, les parties nobles qui en dependent sont menacées par vne cause maligne & capable de produire vne maladie mortelle, & s'ils viennent à changer subitement leur cours, c'est vne marque asseurée que la santé de l'homme se change aussi de mesme.

Art. 4. *Que la deprauation du cours des estoilles signifie que le mouuemẽt circulaire se depraue.*

Que si on voit en songe que quelques-vnes des estoilles s'enfuyent hastiuement & que les autres les poursuiuent, c'est que le mouuement circulaire se depraue & que la bile surmonte l'humeur pituiteuse, & que bien plus elle est preste à se transporter au cerueau, ou elle fait la folie, si on n'y met remede. L'ellebore & l'antimoine sont propres à ces personnes-là pour se purger abondamment & se guerir en peu de temps, s'ils ne preferent à ces remedes violens la guerison qui se fait à la longue par le regime, en s'humectant & se raffraichissant par toutes sortes de moyens, & en s'abstenant de toutes les choses qui eschauffent & desseichent: ils doiuent s'exercer souuent & à leur aise, & ne iamais rien faire de violent, car le repos & le sommeil y sont tres-salutaires, & si la santé ne se repare facilement, les estuues & le vomissement en suitte acheuent de la produire; mais on doit s'entretenir au moins trente iours en maigreur, auant que de s'emplire: puis se trouuant assez replet & fort, vomir deux fois le mois, apres auoir mangé force alimens humides & legers affin de s'humecter.

Que si ces nobles corps s'esgarent de leur course, & se voyent uagabons, sans y estre contraints, c'est que l'ame est troublée par quelque inquietude & que le mouuement circulaire se depraue. Le grand repos & les diuertissemens de l'esprit y sont tres necessaires, car si toutes les recreations qu'on employe ne font cesser en peu de temps ces songes pernicieux, on est en grand danger de tomber en vne maladie mortelle.

Art. 5. *De la ressemblence*

Si nous voyons en songe que les Astres descendent & se laissent tomber de leur place ordinaire, ce n'est pas mauuais signe, puis qu'au contraire il est fort bon, pourueu qu'ils nous paroissent

clairs

clairs & luisans, poursuiuans leur carriere & s'auançans tousiours en leur agitation circulaire.

des estoilles & des humeurs qui passẽt d'vn circuit en vn autre.

Tous les mouuemens du grand monde viennent du leuãt du Soleil & ils finissent à son couché ; le cœur est le Soleil & le leuant du petit monde, il communique tous les mouuemens aux parties, il les faict naistre & les produit toutes, il les fournit de nourriture, il donne l'accroissement & la force & en vn mot il est l'origine de toutes les bonnes qualitez & de toutes les actions de la vie. Les extremitez & la teste & toutes les parties du dehors cest le couchant du petit monde, les forces du cœur y vont finir; le sang que le cœur pousse par les arteres en ces lieux la s'y raffroidit notablement, il s'y ralentit en ses mouuemens & s'epoissit en sa consistence; il à besoin de se recuire & de r'entrer en ses fournaises qui sont les cauitez du cœur, il y retourne par les veines, & il y donne vn raffraichissement tres-necessaire.

Ainsi le sang qui se reiette de l'Occident du petit monde en son leuant & qui retourne des extremitez dans le cœur, ou est le circuit du milieu, fait vn mouuement naturel & tres vtile; car comme les humeurs qui se produisent & se purgent dans le bas ventre se portent aux autres circuits, celles que toute l'habitude renuoye, par vn mouuement tout contraire, s'attirent aussi naturellement aux autres cercles & au cœur mesme, pourueu qu'elles soient bonnes.

Si les estoilles paroissent troubles, obscures & noires & qu'elles se precipitent au couchant, ou qu'elles tombent dans la mer, ou sur la terre, ou quelles s'éleuent plus haut que de coustume, c'est signe de maladie: car vne estoille qui s'éleue au dessus de son cercle fait voir qu'vne humeur vicieuse se transporte à la teste & qu'elle y produira vn rhumatisme. Les estoilles qui se precipitent en la mer signifient que l'humeur se descharge au circuit du bas ventre & qu'vne maladie va s'y former, celles qui tombent sur la terre descouurent qu'vne humeur superfluë se respand par toute l'habitude, & qu'elle y produira des tumeurs qui se font ordinairement dans la chair; l'abstinence & le vomissement sont capables de seruir de remedes à toutes ces dispositions differentes, puisque les impuretez des trois cercles se desgorgent au ventricule.

ART. 6. *Des impresions qui paroissẽt au Ciel ou au dessus de l'air*

Si vn songe nous fait paroistre en l'air & au dessous du Ciel vne estoille, ou quelque impression claire, humide & delicate, c'est signe de santé, parce que l'air contribuë dauantage à la santé de l'homme que les autres alimens, comme il est plus subtil, & l'ame en songe le descouure tout tel qu'il est de sa nature, puis qu'il est tres-effi-

cace & qu'il entre sans cesse iusqu'au milieu de nous, mais si l'impression paroit grossiere, obscure & noire, elle denote vne maladie qui viendra de ses malignes qualitez qui penetrent à l'interieur, sans aucun defaut du regime, c'est pourquoy sans toucher au corps il faut purifier les esprits par les exercices appropriez, & se seruir d'alimens humides.

Si Dieu nous donne en songe quelque chose bonne & bien nette, c'est signe de santé & que les viandes nous profitent, puis qu'elles sont belles & bonnes & qu'elles viennent d'vne si liberale main; celles au contraire qui semblent vicieuses & de mauuaise grace sont aussi de mauuais augure & font voir que les alimens se corrompent. Si nous voyons dans vn beau temps qu'vne pluye douce nous arrose sans en estre beaucoup incommodez ny moüillez, c'est bon signe, & que la vapeur de l'air que nous attirons sans cesse au dedans est nette & conuenable à la nature. Que si au contraire nous nous figurons en songe que nous sommes grandement moüillez d'vne pluye sale & qui tombe impetueusement & auec vn grand vent, c'est signe d'vne maladie qui se fera de l'infection d'vn air estranger, & a laquelle il faut pouruoir par les mesmes moyens que nous venons de dire.

Ce sont la les marques des maladies qui sont auenir & que nous preuoyons par les songes qui découurent les mouuemens & les diuerses qualitez des trois circuits des humeurs, par les differentes dispositions qui peroissent en dormant aux trois cercles celestes, affin qu'on éuite ces maladies se seruant du regime; & qu'on prie Dieu de les destourner, ou qu'on le remercie si la santé est bonne. Il s'ensuit à present que nous parlions des songes qui descouurent les qualitez de ces trois mesmes circuits des humeurs par les differentes dispositions qui paroissent aux trois cercles du monde elementaire.

CHAPITRE IV.

Des songes qui découurent les dispositions des trois circuits des humeurs, par celles qui paroissent aux trois cercles du monde elementaire.

ART. I. *Que les*

LEs songes qui nous font entendre distinctement & qui representent toutes les choses qui se voyent ordinairement sur la terre,

ce sont des marques de parfaite santé. S'imaginer en songe qu'on marche asseurément & qu'on agit librement & sans crainte, qu'on se promene en de belles campagnes & qu'on les trouue également cultiuées. Voir d'vn costé des arbres verdoyans, couuerts de fleurs ou chargez de beaux fruicts, & en vn autre que les riuieres coulent & quelles se remplissent d'eau nette à l'ordinaire, en sorte qu'il n'y en a ni plus ni moins que de raison. Si on descouure quelque belle fontaine ou quelque puis bien clair & agreable, toutes ces choses & les autres semblables donnent à connoistre qu'vn homme est en santé, & que toutes les allées & les venuës des humeurs & leurs alterations reciproques se font bien à propos en leurs trois circuits, les alimens se distribuent conuenablement aux parties, & tous les excremens se reiettent aux esgouts. *Songes qui representent les elemens en leur estat ordinaire sont de bon augure.*

Si nous voyons au monde inferieur quelque chose contraire à cette disposition naturelle & à l'ordre des elemens, c'est signe de confusion qui arriue aux lieux du petit monde qui ont similitude & qui dependent de ces mesmes elemens. Si donc on voit la terre en songe rude, inégale & sans culture, c'est signe que les parties charnuës qui comprennent toute l'habitude, sont infectées d'humeurs vicieuses qui veulent se reietter par le cuir à force d'exercice & du grand trauail.

ART. 2. *Que les arbres desnuez de fruit signifient la sterilité.*

Les arbres qui paroissent entierement desnuez de fruicts ne denotent autre chose que la corruption de la semence & l'aneantissement de la vertu generatiue qui se fait par la froideur & la superfluité des humeurs, ou par l'excez de la seicheresse & de la chaleur. Ces causes se distinguent en ce que si les feuilles tombent toutes des arbres & qu'ils paroissent nuds, comme en l'hyuer, c'est signe que la semence se destruit par les choses visqueuses, humides & froides; & au contraire si les arbres se voyent chargez de feuilles & verdoyans, & que neantmoins ils ne rapportent point de fruit, c'est vne marque asseurée que la chaleur excessiue & l'aridité dissipent la matiere du fruit & de la semence. Ceux donc qui sont menassez de sterilité par l'abondance des humeurs froides & visqueuses, s'en doiuent guarentir par les choses capables de les cuire & de les dissiper, comme sont toutes celles qui eschauffent, qui desseichent & qui subtilisent; & ceux qui en sont menassez par l'excez de la seicheresse & de la chaleur doiuent employer tous les moyens de se raffraichir & de s'humecter.

ART. 3. *Que les*

Les arteres & les veines sont les fleuues feconds qui distribuent le sang à toutes les parties; elles sont les organes du mouuement

deregle-ment des riuieres si-gnifie que le mouue-ment cir-culaire se depraue.

circulaire, c'est pourquoy si on voit en songe que les riuieres vont autrement que de coustume & quelles se respandent au trauers des campagnes, ou qu'elles se tarissent, c'est signe que le mouuement circulaire se desregle, puisque l'excessiue quantité du sang l'arreste & le défaut le rend trop prompt; ces deux vices du mouuement circulaire se corrigent par le regime augmentant la nourriture, s'il n'y a pas assez de sang, & la diminuant si le sang surabonde.

Si l'eau des fleuues paroit trouble & boüeuse les excrements se portent auec le sang en son mouuement circulaire; ils se reiettent de tous les circuits faisant grand exercice & respirant auec vehemence. De mesme les fontaines & les puis qui s'esmeuuent & se troublent ne signifient que des ordures & des ventositez qui se coulent aux conduits de l'vrine & en la vessie & se doiuent purger par les diuretiques. Les tempestes & les agitations de la mer donnent à connoistre les maladies qui se forment au bas ventre; & se preuiennent par les remedes doux qui purgent par les selles.

ART. 4. *Qu'e le tremble-ment de terre signi-fie le chã-gement de l'estat ou on est.*

Les parties contenantes qu'on appelle charnuës contiennent les esprits & toutes les humeurs, elles seruent de seul & de veritable sujet au temperament, à la santé & à la vie. Ces parties representent la terre au petit monde, c'est pourquoy si la terre ou la maison se voyent trembler & s'esmouuoir, c'est signe que le temperament & la santé se changent & que si on est sain on va tomber malade, & si on est malade on reuient en santé, puisque la nature change, ce qui est impossible qu'on ne passe de l'vn de ces estats en l'autre. Ceux donc qui se trouuent en santé doiuent s'y conseruer en chãgeant de regime pour éuiter le mal dont ils sont menassez: Et le vomissement y est tres-propre, puis qu'il euacuë tout le corps, & qu'il renouuelle les humeurs qui changent le temperament & font la maladie. Et au contraire c'est vne chose tres-vtile à ceux qui sont malades de continuer le mesme regime, puis qu'ils voyent que la nature change & qu'elle passe en vn estat contraire à celuy où elle est, car ils sortent d'vne maladie & reuiennent en santé. De voir en songe que la mer ou vne riuiere se desborde & inonde la terre, c'est signe que l'abondance des humeurs fait vne maladie, se respandant pat tout le corps, mais il y faut remedier en vomissant & mangeant peu, faisant grand exercice & en prenant des nourritures qui desseichent.

ART. 5. *Que c'est vn mau-*

C'est vne chose tres-mauuaise si la terre paroit noire & toute brulée, puisque cela signifie qu'on va tomber en vne maladie violente & mortelle par vn espanchement d'humeur melancholique

& par vne extreme aridité de tout le corps. On peut se garentir de ce mauuais presage retranchant l'exercice, & tous les alimens chauds, acres & diuretiques, & se seruir d'orge mondé bien cuit & de viandes humectantes & legeres; les vins blans delicats & qui ont la consistence d'eau y sont tres-bons, & le bain tiede, parce qu'il resout & addoucit l'humeur atrabilaire, & principalement si on y entre apres auoir mangé, si on se couche mollement & qu'on se repose éuitant le froid & le Soleil. Se figurer en songe qu'on est dans vn marais, qu'on nage dans la mer ou en quelque riuiere, c'est mauuais signe puisque cela fait voir vne excessiue humidité, qui se doit dissiper pàr les grands exercices & le peu d'aliment; Ce mesme songe est fauorable à ceux qui ont la fiévre, car ils doiuent esperer que cette grande humidité moderera la chaleur. Reste à parler des songes qui descouurent les qualitez des trois circuits des humeurs par les differentes dispositions qui paroissent au petit monde. cest adire en nous mesmes.

uais signe si la terre paroit en songe noire & bruslée

CHAPITRE V.

Des songes qui descouurent les dispositions des trois circuits des humeurs par ce qui paroit en nous mesmes.

LES choses donc que nous voyons en songe arriuer en nous mesmes, & se faire à propos sans excez ni defaut conformement à nostre naturel, sont des marques asseurées d'une santé parfaitte; cest aussi fort bon signe de se voir bien couuert, bien chauffé, bien coiffé, & sur tout si l'habit paroit net ou tout blanc. Que si au contraire on s'imagine qu'on à quelque partie du corps plus grande où plus petite qu'elle n'est de soy mesme, cest mauuais signe & on doit l'augmenter ou diminuer pàr l'aliment & par le bon regime. Les choses qui paroissent noires, comme les habits, les parties du corps & autres semblables sont de mauuais augure & dangereuses, & monstrent que nous auons besoin de rafraichir & d'humecter. Tout ce qui paroit neuf monstre du changement qui est vtile en maladie & preiudiciable en santé, puis que ces deux dispositions sont contraires & qu'on passe necessairement de l'vne à l'autre.

ART. I. Que ce qui arriue d'extraordinaire au sommeil en nous mesmes est de mauuais augure.

Art. 2. *Que la veuë des morts qui donnent quelque bonne chose est vn bon signe.*

Voir des morts bien propres & couuerts de blanc, c'est bon signe & encore meilleur s'ils donnent quelque chose agreable & bien nette, car cela signifie que nous sommes en santé, & que les alimens profitent; la nourriture & l'accroissement ne se tirent que des choses qui ont perdu la vie, & les semences mesmes d'où nous prenons naissance ne viennent que de là; & la plus certaine marque de santé, n'est d'estre fait de bons principes & de voir entrer dans nos veines du sang & des humeurs de bonne qualité. Que si au contraire les morts paroissent nuds, ou habillez de noir, ou sales & vilains, & principalement s'ils prennent quelque chose & qu'ils l'emportent du logis, c'est mauuais signe & que les alimens vont nous faire malades; mais il faut preuenir le mal en vomissant & dissiper le reste par les grands exercices & prendre en suitte des viandes de bon suc, humides & legeres. Les Phantosmes d'estrange figure qui se forment en dormant & donnent l'espouuante signifient qu'vn humeur vicieuse surcharge la nature & qu'elle se separe de la masse du sang, regorgeant au bas ventre; elle faict de grandes maladies se portant haut & bas, mais il faut la vuider par le vomissement, puis qu'elle se porte à l'estomach; & se remettre en suitte insensiblement par le regime, en s'abstenant de toutes les choses chaudes & seiches, de sel, de poiure & autres épiceries & se seruant du bain tiede & du repos, se garder du grand froid & du Soleil.

Art. 3. *Que le mangé des viandes extraordinaires signifie l'excez de nourriture.*

Si nous nous figurons en songe que nous prenons des nourritures à l'ordinaire & que nous beuons & mangeons les mesmes choses que de coustume, c'est signe que la nature à besoin d'aliment & que le cœur luy manque; que si on mange d'autres choses & que ce soit des viandes grossieres & qui fournissent beaucoup d'humeur, comme la chair de Bœuf, ce songe signifie qu'on prent trop d'aliment; les viandes plus delicates, & qui neantmoins sont extraordinaires, monstrent que l'excez en est moindre. Les pains & les gasteaux qui se font de fromage & de miel, ou de choses semblables estans mangés en songe signifient, tout de mesme, l'excez de nourriture, & se corrige en faisant abstinence; les choses qui sont veritablement plus vtiles & plus ordinaires à manger, sont aussi de meilleur augure si on les mange en songe.

Art. 4. *Que la boisson d'eau seu-*

De toutes les boissons il n'y à que leau simple qui est de bon augure si on en boit en songe; car leau seule est le veritable breuuage & qui est propre à tous les animaux, estant la plus capable de toutes les liqueurs de raffraichir & d'humecter; elle est plus

necessaire à l'homme qu'aux autres animaux, puis qu'il est le plus chaud & que de sa nature le feu domine en son meslange. Tous les autres breuuages apportent prejudice s'ils ne sont employez auec retenuë, par ce qu'ils ont tous de vehementes qualitez, & sont plus propres à seruir d'aliment que de conuenable boisson.

le ensonge est vn bon signe.

L'accoustumance est vne autre nature, car l'vne & l'autre agissent tousiours de mesme, parfaitement & sans peine, elles se portent facilement a leurs objets, nous y sommes nourris & nous y subsistons auec complaisance, c'est pourquoy quand on s'imagine voir, entendre ou faire en dormant quelque chose de celles qui nous sont ordinaires & de coustume, c'est signe que l'ame les desire & qu'elle les recherche, parce qu'elle en a besoin pour faire & conseruer son mouuement circulaire & toutes les actions qui en dependent. Et au contraire si on s'enfuit & qu'on rebute quelque chose, en ayant peur, c'est signe que la circulation du sang s'arreste, à cause de son extreme aridité, & que les esprits qui portent les especes se repoussent en arriere. On doit en cette occasion se raffraichir le sang & boire à force affin de l'humecter & d'introduire des serositez dans les veines, pour le faire couler.

ART. 3. *Que les douleurs interieures & petites paroissent grandes en songe & comme venans du dehors.*

Les combats, les piqueures & les liens qu'on se figure en songe, comme s'ils se faisoient par quelques ennemis, ne se font neantmoins que par des causes internes: car si la bile vient à se separer de la masse du sang, elle s'emporte au circuit du dehors, elle monte à la teste par les mesmes vaisseaux qui rapportent le sang pour humecter le cœur, elle s'oppose à son retour & à son mouuement circulaire; & ce combat fait les maux au dedans que nous nous figurons au dehors; ils sont legers & le songe les fait paroistre insupportables. L'objet qui touche immediatement est beaucoup plus sensible que si les simples especes ne penetrent au dedans qu'à trauers les organes, & ne vont iusqu'à l'ame qu'apres auoir passé plusieurs corps intermedes qui les affoiblissent notablement, le sentiment est beaucoup plus exquis, & on est plus sensible au plaisir & à la douleur ou il y en a moins qui se trouuent entredeux, comme aux lieux ou la cuticule est subtile, & encore bien plus où il ny en a point.

Or en dormant l'ame reçoit immediatement les impressions des objets elle n'a point affaire des organes des sens, elle en a les especes empreintes en sa substance, au sang & aux esprits, qui sont ses outils propres & plus immediats; elle les purifie par le mouuement circulaire qui les represente naïuement quand il est bien reglé, car quand il se depraue & qu'vne des humeurs s'oppose au mouuement

des autres, nous sentons des douleurs à proportion du desordre qui se rencontre entr'elles. Ces douleurs nous ménassent de conuulsions & d'apoplexie, puisque la bile dissipe lés esprits, elle arreste le sang aux veines de la gorge l'empeschant de descendre; nous pouuons preuenir ces funestes symptomes par le vomissement, affin de reietter les humeurs superfluës qui bouchent les passages; nous deuons manger peu & beaucoup trauailler, car les humeurs coulent mieux dans les veines estant en moindre quantité.

Les esgaremens, les allées & les venuës frequentes que nous faisons en songe, ne viennent point d'ailleurs que des déreglemens du mouuement circulaire qui se depraue, en sorte que nous attribuons à nos propres personnes tous les mouuemens dereglez qui arriuent aux esprits. Les trajets des riuieres, les gensd'armes & les guerres & les monstres effroyables ne nous paroissent en songe qu'à cause de l'eschauffement des esprits & de leur mouuement dereglé, ces visions estranges precedent d'ordinaire les maladies d'esprit & mesme la folie. C'est pourquoy ceux qui en sont menassez doiuent les preuenir en reiettant la bile & les humeurs vicieuses par le vomissement; le bain leur est vtile; le repos, l'abstinence, les alimens legers & ceux qui raffraichissent & qui humectent; ils doiuent aussi fuir le froid & le Soleil. Ce sont la les moyens de viure en parfaitte santé puis qu'ils seruent à preuoir & mesme à preuenir toutes les maladies.

TABLE DES SECTIONS, DES CHAPITRES, & des Articles de la seconde Partie du Traitté du mouuement circulaire du sang & des esprits, ou Des moyens de preuoir & de preuenir les maladies.

Des

DES SIGNES DE MALADIE QVI SE TIRENT des vices de la nourriture.

CHAPITRE I. Des signes des maladies qui viennent de l'excez de la nourriture.

SECTION II. Commentaire auec Paraphrase du Liure des songes du grand Hippocrate.

DES SIGNES DE MALADIE QVI SE TIRENT des songes.

CHAP. I. De la nature des songes, de leurs causes, & de leurs qualitez.

CHAP. III. DES SONGES QVI DECOVVRENT les dispositions des trois circuits des humeurs par celles qui paroissent aux trois cercles du monde celeste.

CHAP. IV. Des songes qui descouurent les dispositions des trois circuits des humeurs par celles qui paroissent aux trois cercles du monde elementaire.

CHAP. IV. Des songes qui descouurent les dispositions des trois circuits des humeurs par ce qui paroit en nous mesmes.

TRAITTÉ DE LA
MONARCHIE
DV COEVR EN L'HOMME,

Des quatre humeurs & de leurs sources,
Des vsages du foye,
Et des vaisseaux qui contiennent le chyle.

Par Mr. CLAVDE TARDY, Conseiller & Medecin de Monseigneur le Duc d'Orleans, Docteur Regent en la Faculté de Medecine à Paris.



A PARIS,
Chez { LA VEFVE DV PVYS ruë S. Iacques à la couronne d'or.
Et au Palais
IEAN GVIGNARD au premier pilier dans la grãde Salle.

M. DC. LVI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TABLE DES CHAPITRES ET DES ARTICLES du Traitté de la Monarchie du cœur en l'Homme.

CHAPITRE PREMIER.

Des vaisseaux qui contiennent le chyle.

CHAPITRE SECOND.

Des quatre humeurs & de leurs sources.

CHAPITRE TROISIESME.

Des vsages du foye.

CHAPITRE QVATRIESME ET DERNIER.

De la Monarchie du cœur en l'Homme.

DE LA

MONARCHIE DV COEVR EN L'HOMME,

Des quatre humeurs & de leurs sources, des vsages du foye, & des vaisseaux qui contiennent le chyle.

BIEN que i'aye solidement establi la Monarchie du cœur en mon traitté du Mouuement Circulaire, & que i'aye suffisamment monstré que sa force est beaucoup plus grande en tous les lieux du petit monde que celle du Soleil en l'Vniuers, ie suis neantmoins obligé de parler encore de cette matiere, à cause de la diuersité des opinions des modernes touchant les vsages du foye: car il y en a qui luy attribuënt des facultés qui ne se trouuent point en luy & d'autres luy ostent celles qui luy appartiennent, ceux cy emploient pour toute raison les vaisseaux qui contiennent le chyle, à cause quon en a descouuert vn qui monte dans le thorax iusques à la veine de l'exaille. Ceux qui ont escri depuis peu sur ces matieres se trompent aux vsages de ces vaisseaux, c'est pourquoy deuant que de venir à mon principal dessein ie feray voir que ce sont de veritables veines, puisqu'ils ont tous les mesmes facultés & la structure semblable en toute chose.

CHAPITRE PREMIER.

Des Vaisseaux qui contiennent le chyle.

ART. I. *De l'attraction qui se fait par les veines, de leur structure & de leurs vsages.*

LA sagesse de la nature est admirable en la nourriture des parties, l'habitude du corps attire l'aliment que le cœur luy enuoye, elle attire aussi l'air qui entre par les pores: l'attraction du dehors au dedans qui se fait par les veines est plus grande que l'attraction qui se fait du dedans au dehors, puisque le cœur est la plus forte des parties & qu'il attire par les veines, l'habitude du corps n'at-

Hipp. l. de morbo sacro f. 24. v. 17. & seq. tum initio sect. 6. l. 6. Epid. & l. 1. de morbis f. 13. v. 9.

tire que le reste & le recoit par les arteres. Ainsi les veines attirent auec plus de force que l'habitude & que la chair mesme quand elles sont espuisées; si elles ne rencontrent des humeurs naturelles, elles succent, & se remplissent des impuretés & de la bile la plus acre, puisque l'attraction du cœur qui les espuise est cõtinuelle & vehemente.

Hip. initio sect. 4. l. de victus rat. in acutis.

C'est vn commerce continuel des parties qui sont au dehors auec celles qui sont au dedans, les veines qui se distribuent sous le cuir attirent par les pores l'air qui nous enuironne, elles luy donnent entrée iusqu'au dedans du cœur, & mesme si elles viennent a s'eschauffer excessiuement & a s'enflammer par vn trop grand trauail, par quelque excercice violent, ou par la soif & l'abstinence dans la saison d'esté, elles tirent aussi-tost les humeurs bilieuses & celles qui s'engendrent de la fonte du corps, elles les introduisent dans les plus grandes veines & dans le cœur, ou elles font la fieure ardente. Car les fieures ne prennent iamais que la corruption des humeurs & des esprits ne se communique par les veines a cette excellente partie. C'est l'vsage des veines d'attirer les matieres & de les introduire au dedans des entrailles, pour y seruir de raffraichissement & de nourriture, elles sont toutes propres a rendre cet office, car elles se voyent tres deliées & tres faciles a penetrer, elles ont esté munies de valuules ou membranes qui sont tousiours ouuertes en dedans & qui empeschent la sortie.

ART. 21. *Des differentes sortes de veines & des matieres qu'elles portent.*

IL y a des veines de quatre sortes, differentes a raison des matieres qu'elles portent au dedans, celles qui viennent du milieu de la chair & des grands muscles, comme les thoraciques, les hypogastriques & plusieurs autres, contiennent le sang seul auec les esprits: celles qui sont a la surface & sous le cuir portent l'air & le sang meslés ensemble; la veine du poumon est aussi de cette nature, on l'appelle mal a propos l'artere veneuse, puisque c'est vne veritable veine & qu'elle en a la structure & toutes les qualitès, elle fournit au cœur en sa cauité gauche la nourriture & son principal raffraichissement. La troisiesme sorte de veines communique aux entrailles le sang, le chyle & les boissons confuses ensemble & quelquefois separement, les veines de l'estomach & celles de la ratte portent vne eau claire peu de temps apres le repas, en suitte elles contiennent le chyle & d'ordinaire elles se voyent remplies de sang: les veines mesaraïques contiennent le chyle & le sang meslés ensemble, la veine hæmorrhoidale est de mesme, puis qu'elle vient seule de l'intestin droit & de la plus grande par-

tie du colon, elle attire le reste du chyle qui est meslé parmi les excremens, & les lauemens nutritifs communiquent leur chyle par le moyen de ses rameaux.

Il y a vne quatriesme sorte de veines qui ne paroissent point estant vuides, elles ne contiennent iamais de sang & ne se voyent remplies de chyle que quelque temps apres le repas : les veines qui vont au reseruoir du chyle ou qui en viennent sont de cette nature, elles n'attirent iamais le sang a cause qu'elles sont esloi-gnées des arteres qui le communiquent. La difference des matieres qui sont contenuës dans ces quatre sortes de veines ne les rend point de differente nature, ce sont toutes de veritables veines, puis qu'elles agissent tout de mesme ayans les mesmes facultés & la conformation semblable en toute chose. ART. 3. *Que les vaisseaux du chyle sont de veritables veines.*

C'est vne erreur de croire que les veines mesaraiques n'attirent point de chyle, elles en conduisent au foye la plus grande partie, puisqu'elles se communiquent aux intestins par vne infinité de rameaux qui le contiennent, elles en paroissent blanches en quelques lieux peu de temps apres le repas; les veines succent ce qui se presente à leur orifice puisqu'elles ont toutes la vertu d'attirer tres efficace, elles se remplissent indifferemment de toutes les matieres qui se rencontrent, elles ne peuuent demeurer vuides. Le reseruoir du chyle est de mediocre grandeur & le canal qui s'esleue du mesentere iusqu'a la gorge est si petit qu'il porte fort peu de chyle, il en contient bien moins que les rameaux de la veine porte qui sont plus gros, plus courts & plus proches de l'attraction des entrailles.

Les anciens n'ont pas ignoré ces vaisseaux, ils en ont eu la connoissance, car Herophile au rapport de Galien auoit remarqué les veines qui contiennent le chyle & les glandes qui composent le reseruoir, & luy mesme les a d'escrites dans le quatriesme liure de l'vsage des parties; il y a plusieurs Medecins & Chirurgiens qui asseurent qu'en l'année 1629 la demonstration du reseruoir du chyle fut faite par Monsieur Mentel (alors Archediacre & Bachelier dans les escoles de Medecine à Paris & a present tres sçauant Medecin de cette mesme faculté) cherchant en vn chien les veines qui contiennent le chyle & en les conduisant iusqu'a ce reseruoir, ou on les voit toutes aboutir. Et enfin depuis peu d'années Monsieur Pecquet tres habile & tres-curieux Philosophe obseruant le mouuement du cœur en vn chien tout en vie remarqua le canal tho- L. 4. de vsu part. cap. 19 & l. de dissect. venarum & arter. cap. 1.

racique si celebre a present & le conduisit iusqu'au referuoir ou s'amasse le chyle qui est au dessous du diaphragme, il en a fait vn liure ou il conclud que le cœur seul est l'ouurier du sang, & que le foye ne sert qu'a nettoyer la bile. Barthelemy Eustache tres-expert Anatomiste Romain auoit d'escouuert & d'escri tres exactement ce canal thoracique il y a pres de cent ans dans son traitté de la veine azygos imprimé à Venise.

CHAPITRE SECOND.

Des quatre humeurs & de leurs sources.

ART. 1. *Que la chyle ne contient aucune des humeurs.*

L'Estomach est le lieu qui reçoit les boissons & tous les alimens, il les fond tous, il les mesle & les conuertit en vn suc fluide, egal & blanc semblable à sa substance, on le nomme chyle; ce chyle est la matiere de toutes les humeurs & neantmoins il n'en contient aucune, si ce n'est qu'il approche des qualités de la pituite, puisqu'il est crud manquant de coction suffisante. Le chyle acquiert en se cuisant vne mediocre consistence, car toute l'humidité superflüe s'attire par les veines qui sont au ventricule pour le raffraichissement du foye, du cœur & de la ratte, ainsi l'excessiue abondance de ce que nous beuuons & les eaux minerales coulent par les mesmes veines & vont du cœur aux reins par les arteres emulgentes, c'est le plus court chemin. Ie croy que ce sont les vaisseaux lymphatiques que Bartholin remarque, puisqu'on n'en voit point d'autres & qu'ils portent vne liqueur simple aussi tost qu'on a beu, ioint que ces veines entrent dans le foye auec le tronc de la veine porte.

ART. 2. *Des qualités des humeurs.*

C'Est vne erreur de croire que le chyle est meslé de bile, il en contient aussi peu que de sang, puisqu'il ny en a point du tout dans ce que nous mangeons & que la chaleur du ventricule est incapable de produire ces excessiues qualités. C'est tres-mal discourir de dire que le foye reiette en la vessie qui est en sa partie creuse la bile qui compose le chyle dont le sang se produit, a cause que ce noble viscere separe cette humeur de la masse du sang, la bile se fait dans les entrailles au mesme temps que le sang s'y engendre, & la plus subtile partie du chyle se tourne en bile aussi facilement par l'action de la chaleur, que toute sa substance se conuertit en sang, cette partie subtile se change en bile natu-

relle, en suitte elle se tourne en celle qui est non naturelle & en celle qui est contrenature & tres pernicieuse, selon qu'elle croupit & que la chaleur est vehemente; la bile ne se fait iamais en l'estomach que par la corruption des viandes & les veines ne l'attirent point de ce lieu la, elles l'y laissent & l'estomach la pousse aux intestins.

ART. 3. *Que les humeurs se changent les vnes aux autres comme les elemens.*

TOutes les humeurs degenerent & deuiennent contre nature selon les qualités des parties où elles arrestent, & au contraire elles se conseruent & se perfectionnent par le mouuement circulaire, elles reçoiuent les impressions des parties ou elles passent, elles y retournent continuellement & y reprennent les qualités qu'elles ont perdües, & la vicissitude de tous ces mouuemens alternatifs & contraires fait le haut point de la perfection du sang & des quatre humeurs. Les quatre humeurs reçoiuent les mesmes changemens en l'homme qui est le petit monde que les quatre élemens dans l'Vniuers, ils se changent aisement les vns aux autres, l'eau se fait air & l'air en s'eschauffant se tourne en feu, ce mesme air s'espoissit en eau, puisqu'ils ont tous vne mesme matiere & que leurs qualités sont contraires. De mesme le sang se tourne en phlegme ou en bile selon les qualités des parties, car on voit que le sang reçoit au cerueau toutes les qualités du phlegme, le cœur luy donne celles de la bile, il y iaunit & s'y subtilise, il y deuient impetueux, en sorte que la masse du sang se change au cœur en bile naturelle, cette humeur y surmonte en ses qualités & en quantité toutes les autres, elle reprent en l'habitude toutes les qualités contraires, puisque la teste & les extremités raffroidissent le sang qu'elles reçoiuent tres subtil & le renuoyent meslé de phlegme.

ART. 4. *Des sources des humeurs.*

LES quatre humeurs qui composent le sang se produisent du chyle, elles sont toutes de cette mesme estoffe, a cause des differentes dispositions de ses parties & a cause des qualités toutes contraires des parties principales ou elles passent, Hippocrate les nomme les sources des humeurs. Le cerueau est le lieu du froid & la source des humidités pituiteuses, Hippocrate l'a dit, tout le monde l'auoüe, l'humeur melancholique s'engendre dans la ratte, & la bile s'amasse en la vessie qui est en la partie creuse du foye, la difficulté consiste à connoistre la source de l'humeur sanguine.

L. nostro de Hippocr. purg. methodo.

Le mot de sang s'entent en deux façons, on le prent quelquefois pour l'humeur sanguine proprement ditte qui est la plus humide & celle qui surmonte en quantité toutes les autres, elle

leur donne la couleur & le nom de sang, on le prent aussi generalement pour la masse du sang qui se compose de toutes les humeurs capables de nourrir confuses ensemble & dilayées de leur serosité qui les fait couler dans les veines & les conduit par tout le corps.

ART. 5. *Que le cœur est la source de la masse du sang*

OR la masse du sang, prise en ce sens, se forme dans le cœur, elle s'y fait par le meslange des quatre humeurs & par leur alteration mutuelle. Les quatre humeurs prennent naissance des parties principales, elles en retiennent les impressions & se reuestent de qualités contraires, elles se font par ce moyen les vnes aux autres vne guerre immortelle, il n'y a que le cœur qui les accorde toutes, il a les qualités & le lieu propre à les vnir tres estroittement, car les humeurs s'entrecommuniquent toutes leurs vertus en ses ventricules, elles se d'espouillent de leurs qualités vehementes & de tout ce qu'elles ont d'indigest, de grossier & d'impur, elles y reçoiuent de nouueaux degrés de chaleur & d'vne coction plus accomplie. Ainsi les quatre humeurs qui se combattent continuellement estant separées se ioignent dans le cœur, elles y perdent toutes les qualités nuisibles, elles y conseruent celles qui sont bonnes & s'acquierent en s'vnissant des qualités toutes nouuelles.

La perfection de la nourriture depend de la perfection de ce meslange, car puisque l'homme est le plus accomply de tous les mixtes il est absolument necessaire que les humeurs se meslent tres exactement & qu'elles composent vn aliment qui responde à l'excellence du subjet. Le cœur donc est l'ouurier de cet aliment tres exquis, il est la viue source de la masse du sang & bien plus il enuoye la chaleur qui le change en la nature des parties, car le cœur distribüe le sang qui est la matiere du corps & l'esprit qui en est l'Architecte & la propre nature.

CHAPITRE TROISIESME.

Des vsages du Foye.

ART. 1. *Que le foye & le cerueau seruent au cœur.*

LA chaleur se conserue par deux qualités differentes, l'humidité luy sert de matiere & de nourriture ordinaire, la froidure est son ennemie, elle reprime ses excés & na point d'autre vtilité que d'arrester sa violence. Le cœur comme le Roy du petit monde est au milieu des deux parties qui ont ces qualités au plus haut

point, elles seruent à la conseruation de la chaleur ; le foye fournit l'humidité dont il est la source abondante, sa place est au dessous du cœur, à cause que son feu subtil doit maistriser la nourriture. La teste est fort bien au dessus pour degoutter sur les entrailles & distiller insensiblement les humeurs froides & pituiteuses qui tombent sans cesse du cerueau, car elles repriment les excés de la chaleur & seruent au cœur & au poumon de perpetuel arrosoir.

Le meslange se fait aisement, puisque les humeurs froides d'escendent par des conduits imperceptibles & par les veines, & que les chaudes montent tousiours, car en ces mouuemens opposés elles s'vnissent & se temperent facilement. Ainsi le cœur empesche l'engourdissement par la subtilité du sang & des esprits qu'il enuoye continuellement à la teste, & la teste estant au dessus reprime l'excés du feu qui brule sans cesse dans le cœur.

ART. 2. *Que le cœur tire en diuers temps & de differens lieux la fraicheur & l'humidité.*

LA fraicheur & l'humidité sont deux qualités agreables au cœur, parceque la chaleur & la seicheresse dominent ordinairement en sa nature, elles n'y sont pas tousiours de mesme, le cœur attire quelquefois plus auidement les humeurs froides & quelquefois il attire celles qui sont les plus humides.

La veine Caue & la veine Porte ont deux principales emboucheures, l'vne se fait au foye par vne infinité de rameaux, l'autre se voit au mesentere, le cœur attire son raffraichissement plus vtile par le moyen de cellecy, l'autre fournit l'humidité. Le chyle le plus raffraichissant & le plus subtil s'esleue facilement en la veine axillaire, à cause que l'attraction du cœur est vehemente & qu'elle se fait par vn canal qui est long & estroit, il a de l'interualle où il se mesle auec le sang pituiteux qui descend de la teste, auant que d'entrer dans le cœur, dont ils temperent les ardeurs ayans les mesmes qualités. Car c'est vne imagination ridicule de croire que le chyle monte par vne inclination naturelle, où que les muscles & la masse des parties qui enuironnent son reseruoir le poussent en haut, elles sont plus capables d'estrecir les vaisseaux & de les empescher de reçeuoir le chyle, que d'en aider la distribution.

ART. 3. *Que le foye est la source de l'humeur sanguine proprement ditte.*

L'Attraction du cœur est la premiere cause qui fait monter le chyle & les veines luy seruent d'organes, puisque cette excellente partie venant à s'enflammer par la douleur & a s'espuiser par l'euacuation qui arriue dans la dissection des animaux viuans, on

voit que tout le chyle qui eſt au reſeruoir s'eſleue en peu de temps aux veines ſouclauieres & qu'il entre en la cauité droitte qui attire plus puiſſamment que de couſtume, a cauſe de l'inanition & de l'embraſement de l'humidité radicale. On d'eſcouure encore cette verité plus euidemment ſi à l'inſtant qu'vn animal viuant eſt ouuert on lie le conduit thoracique tout proche de la veine où il aboutit, car on voit que le chyle s'amaſſe en ce conduit & que le ſang eſtant eſpuiſé, ſi on deſnoüe la ligature le chyle eſt auſſi-toſt attiré par le cœur dans la cauité droitte paſſant de ſon canal en la veine ſouclauiere & en la veine caue. Que ſi au contraire on eſtrangle ſubitement vn animal deux ou trois heures apres le repas, les veines demeurant pleines, on voit que le chyle s'arreſte au reſeruoir & tout du long du conduit thoracique. De cette experience on voit auſſi que le cœur ſe raffraichit & fait du ſang de toutes les humidités qu'il attire & qui ſont contenües dans les veines & que le vaiſſeau thoracique en eſt vne, encore que ce canal differe des autres veines en ce que les valuules qui aident le chyle à monter y ſont plus frequentes & que ſa membrane eſt plus delicate, à cauſe qu'il contient vne liqueur moins chaude & moins ſubtile.

Le foye ſe fait en la premiere conformation de la partie la plus exquiſe de la ſemence, ſa conſiſtence eſt molle & tres delicate & ſon temperament tres humide, il à la force de produire vne humidité fort eſpurée, puis qu'il à la vertu d'humecter tres efficace & de diſſoudre tout ce qui eſt ſec & groſſier, ou d'expulſer en ſes eſgouts ce qui ne ſe peut vaincre, l'excrement ſec & chaud qui eſt la bile s'attire en ſa veſſie, l'excrement ſec & froid ſe pouſſe dans la ratte, à cauſe que la ſeichereſſe eſt l'ennemie de ce viſcere. Ainſi le foye n'attire rien de ſec, puiſque ſa ſubſtance eſt tres delicate, il n'amaſſe en ſes vaiſſeaux que ce qui eſt humide & tres exquis, il le cuit parfaittement & ne fournit au cœur que cette humidité tres agreable qui ſe nomme le ſang.

C'eſt ce qui fait qu'Hippocrate nomme le foye ἐμάλεον

Le foye donc à deux principaux vſages, & on en voit la preuue au fœtus, car les vaiſſeaux vmbilicaux portent le ſang droit au foye pour y eſtre purgé de tous ſes excrements & pour reprendre la force d'humecter plus eminente. La vertu d'expulſer les excrements eſt remarquable, mais elle n'eſt qu'en ſuitte de celle d'humecter & de produire l'humeur ſanguine proprement ditte, car les animaux qui n'ont guiere de bile ont plus de foye, & meſme on voit que les enfans ont tous le foye de grandeur exceſſiue, encore qu'ils ayent fort peu de bile. Il n'y a point d'apparence qu'vne ſi grande maſſe,

ſi delicate

ſſi delicate & ſi bien aiuſtée ait eſté faite en l'homme pour vn ſi bas office que de purger la bile, l'eſclat de ſa couleur dement cette baſſeſſe, ſa veſſie ſeule & ſes conduits ſuffiſent à reçeuoir la bile dont ils retiennent la couleur. Le foye reiette cet excrement amer eſtant doüé de toutes les qualités contraires, ce ſont ces meſmes qualités qui le rendent capable d'vn bien plus noble vſage & de produire l'humeur ſanguine, puiſqu'elle eſt ſemblable à ſa ſubſtance en toute choſe, comme elle eſt contraire à la bile.

CHAPITRE QVATRIESME ET DERNIER.

De la Monarchie du cœur en l'Homme.

ART. I. *Que le foye n'eſt pas le ſiege de la faculté naturelle.*

I'AY cydeuant monſtré que la chaleur eſt le premier & le veritable organe de tous les organes de l'ame, qu'elle reſide au cœur, & que de la comme de ſon throſne elle gouuerne tout le corps, elle produit generalement toutes les actions, & meſme elle eſt l'ouuriere des plus releuées connoiſſances & de toutes les fonctions animales. Nous dirons encore que la faculté naturelle à pour ſon but la conſeruation de l'homme en ſon eſpece par la vertu generatiue, où d'vn chacun en particulier, puiſqu'elle nourrit & qu'elle augmente toutes les parties; ce ſont trois facultés maiſtreſſes auſquelles cette faculté ſe diuiſe, dont quatre autres dependent, car ces trois facultés ſe ſeruent toutes de la vertu d'attirer l'aliment, de celle qui le retient, de celle qui le cuit & enfin de la quatriéme & derniere qui eſt d'expulſer le ſuperflu.

Le foye n'eſt pas le ſiege & l'origine de ces trois facultés maiſtreſſes, ni de celles qui en dependent, puiſqu'il eſt impoſſible qu'il communique ſuffiſamment la vertu d'expulſer, dont le mouuement eſt local n'ayant luy-meſme aucune agitation locale, il eſt trop mol & trop humide, ioint qu'il n'a pas la conformation conuenable pour cet effet.

ART. 2. *Que le foye n'eſt pas la ſource de la force expulſiue*

LA demonſtration la plus euidente que le foye n'eſt pas la ſource de la force expulſiue, c'eſt que les veines qui ſont ſes vaiſſeaux ſe rendent en ſa partie creuſe & au cœur; elles n'en viennent pas, elles y vont toutes, elles conduiſent les humeurs de toutes les parties du corps au dedans, & il n'y en a pas vne qui porte le ſang, ou les excremens au dehors, à cauſe des membranes ou

valuules qui les empeschent ; ainsi le foye n'a pas la faculté de reietter les excremens de la masse du sang. L'humeur melancholique ne s'expulse pas du foye dans la ratte, car au contraire le foye tire de la ratte ce qui est capable de coction, & le reste se iette en l'estomach, puisque la veine splenique vient de la ratte & qu'elle se va ioindre à la veine porte pour entrer dans le foye. La veine hæmorrhoidale ne reiette point l'humeur melancholique de la ratte, elle porte le sang droit au foye comme les autres ; de mesme la serosité des humeurs qui compose l'urine ne va pas du foye dans les reins par les veines, elle y va par les arteres qui la coulent à trauers leur substance, & le sang estant nettoyé retourne dans la veine caue, par la veine emulgente.

Ce que ie dis n'est pas vne imagination vaine, cela se voit à l'ouuerture du bas ventre des animaux tout en vie, car si on lie ses veines on voit que la partie de la veine qui est au dessus de la ligature & du costé du cœur se vuide à cause de l'attraction qui l'espuise, & que celle qui est au dessous de la ligature se remplit excessiuement, a cause de l'abondance du sang qui retourne au cœur & qui est arresté par la ligature. Cette verité ne se voit pas seulement en toute l'estenduë de la veine caue, elle se voit au tronc de la veine porte & en tous ses rameaux, & mesme si on lie l'artere qui entre dans le rein on voit aussi-tost que la veine emulgente s'espuise & se vuide entierement.

ART. 3. Que le foye n'est pas le principe des facultés nutritiue & generatiue.

LE foye n'a pas la faculté de cuire la nourriture & de faire le sang, puisqu'il n'est pas capable de faire le meslange & la coction des humeurs en suffisante quantité pour tout le corps n'ayant aucune cauité, & bien plus il n'a point de vaisseaux pour faire la distribution, puisque toutes les veines ont des valuules qui l'en empeschent. elles rapportent les humeurs du dehors au dedans, ioint que le cœur fait seul la distribution du sang à toutes les parties.

On peut tres euidemment conclure de cette experience que le foye n'est pas le principe de la faculté nutritiue, puisqu'il est incapable de communiquer l'aliment à tout le corps, il l'est encore moins de la faculté qui fait croistre & qui nous donne la grandeur, & de la mesme on sçait que le foye n'est pas la source de la vertu generatiue, puisqu'il n'enuoye le sang ni les esprits aux parties genitales, on le voit en liant la veine seminale, dont la partie qui est au dessus de la ligature & du costé du foye se vuide par l'attraction du cœur qui l'espuise, au lieu que celle qui est au dessus se

remplit par excés reçeuant le sang de l'artere qui l'accompagne, par le moyen de leurs mutuelles embouchures. Que si on lie l'artere seminale en sa partie superieure la veine qui l'accompagne se vuide entierement en toutes ses parties.

ART. 4. *Que le cœur est le lieu de la faculté naturelle.*

LE foye n'à pas les qualités propres à tirer à soy puissamment ni a reietter les excremens & le superflu comme le cœur, car il n'ya que trois choses qui donnent cet aduantage aux parties, sçauoir la conformation conuenable, le mouuement & la force de la chaleur; or le foye manque euidemment de ces trois choses, & le cœur les a toutes en eminence. Sa structure & la conformation de ses ventricules est tres propre a tirer les humeurs & a les renuoyer par tout le corps, puisqu'ils sont larges & qu'ils tirent tous deux par des embouchures tres estroittes. Le cœur attire auec plus de force qu'aucune autre partie, puisqu'il est le foyer de la chaleur. & que ses ventricules sont les fournaises de la nature humaine.

Et enfin le feu ou consiste la vie s'allume dans le cœur, l'esprit vital est sa flamme, sa forme & l'ouuriere de ses mouuemens infatigables, cette flamme viuante est double dans le cœur, l'vne y est propre & demeure arrestée dans son humidité radicale, elle y est la maistresse; l'autre y est estrangere & se nomme influente, elle y est attirée comme seruant de nourriture a la premiere, elle se fait des vapeurs du sang qui contractent vne chaleur si efficace qu'elle aide la faculté vitale à produire les mouuemens du cœur & des arteres. C'est la nature de la flamme & de l'esprit vital de se dilater sans cesse & de se referrer auec vicissitude, elle se dilate en s'eschauffant & le raffraichissement la referre, c'est pourquoy ces deux flammes qui sont allumées dans le cœur s'entretiennent, & s'unissent, elles produisent ensemble les deux mouuemens alternatifs & contraires dont ce noble principe s'agite sans relasche, il attire le sang & les douces vapeurs qui sont sa nourriture & son raffraichissement ordinaire en se dilatant, & en se reserrant il expulse impetueusement le superflu par les arteres. Ainsi le cœur possede en eminence les facultés d'attirer l'aliment & d'expulser le superflu, il n'y a que luy seul qui distribuë le sang à tout le corps.

C'est sans subiet qu'on doute si le cœur à la force de produire du sang, puisque i'ay demonstré qu'il à les qualités tres efficaces & le lieu propre à faire tres parfaittement le meslange & la coction des humeurs, elles y arrestent assez pour receuoir les impressions necessaires, Car le cœur ne communique aux parties que le plus sub- I. du mouuement circul. f. 60.

til & le plus boüillant de ce qui est contenu dans ses ventricules ; il retient les humeurs froides & le chyle qui resiste à la force de ses qualités pour se raffraichir, il les diuise en de tres petites parties, il les mesle pour en faire le sang qui se fournit a tout le corps.

ART. 5.
Que le cœur est l'origine des arteres & des veines.

LE foye ne sert à tout le corps que par l'entremise du cœur à qui seul il est vtile immediatement, il ne communique le sang qu'a luy seul, puisque les valuules des veines l'en empeschent & que mesme on voit quelques petites membranes en la veine caue descendente qui facilitent le retour du sang des parties basses dans le cœur, empeschant sa descente ; en sorte que celle qui porte le nom de descendente se peut appeller ascendente, puisque le sang y monte droit au cœur, & celle qui se nomme ascendente se doit appeller descendente changeant de nom, puisque le sang y descend dans ce mesme principe.

Enfin le mouuement circulaire est fait & se compose de deux actions differentes, il se diuise en l'attraction de l'aliment & en l'expulsion du superflu, le cœur est l'origine des vaisseaux qui le font, puis qu'il en est le centre & la derniere fin, toutes les veines y vont & les arteres en viennent, elles ne vont au foye que pour se rendre au cœur, la veine porte y va, puisqu'elle s'unit à la veine caue par plusieurs embouchures. Ainsi le cœur est la source des veines, elles n'ont esté faites que pour luy rendre office, & le conduit qui se voit au thorax est vn allongement de cette mesme veine qui s'unit & qui s'ouure à sa cauité droitte.

Le cœur donc est le premier principe de toutes les actions de la nature, il est l'ouurier de tout ce petit monde & le souuerain maistre.

FIN.